Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Violence A Végas

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE I

La tâche était à la fois simple et complexe. Il devait immobiliser deux grosses voitures, anéantir la contre-attaque immédiate des dix *mafiosi* armés qui se trouvaient dans les deux véhicules, s'emparer d'une caisse contenant de gros bénéfices de jeu et battre en retraite avant de subir l'assaut des réservistes de la Mafia.

Cinquante secondes pour agir.

Le grand homme en combinaison noire s'appelait Mack Bolan; on le surnommait aussi Mack le Fumier, le Blitz Noir ou l'Exécuteur et, au cœur du Milieu, « cette pute de Bolan ».

Il était accroupi dans un éboulis de rochers sur le flanc d'une montagne entre Las Vegas et le lac Mead. Devant lui, mais distante de plusieurs kilomètres, la lueur nocturne de la célèbre ville vouée au jeu illuminait l'horizon à l'ouest. Haut dans le ciel, la lune surplombait le désert et jetait son regard blafard sur les ombres du paysage rocailleux. Bolan lui-même se confondait avec le décor, une ombre noire ou, plus exactement, le messager de la mort, du chaos, de la guerre à outrance.

Trois cents mètres derrière lui, sur la hauteur, il y avait un camp armé; le fortin local de la Mafia; un asile en cas de coup dur; un centre où l'on accumulait certains bénéfices de jeu avant le passage de la police. Ces prélèvements étaient appelés le « skim ». Une reconnaissance approfondie des lieux avait révélé la présence de six gardiens, munis de Thompson, qui patrouillaient dans le parc. Aussi une demi-douzaine d'autres veillaient sur la sécurité des deux niveaux du fortin.

Un hélicoptère s'était posé dans l'enceinte lors de la surveillance de Bolan et, d'après ses calculs, il transportait une équipe de comptables et une équipe de gardiens pour le transport du « skim ». Il fallait tenir compte de la présence de cette machine lors de son assaut : elle pourrait se retourner contre lui. Il y avait aussi une jeep près du portail, prête à démarrer à la moindre alerte. Il avait également découvert dans la poussière les traces d'un véhicule tous terrains derrière la place forte.

Ce serait une attaque délicate à mener, il fallait la calculer à la seconde près. Il était fort possible que cinquante secondes seraient trop long.

Un étroit ruban noir de macadam s'étendait de Las Vegas jusqu'à mi-montagne, la contournait puis redescendait sur Lac Mead Recreation Area, quelques kilomètres plus loin. Le chemin privé qui menait au fortin quittait la route en épingle à cheveux, grimpait à pic, continuait ensuite sur une trentaine de mètres de plat, puis regrimpait de nouveau presque à la verticale. Bolan avait décidé d'agir là, sur le terrain plat. Il se trouvait à quelques mètres au-dessus de la route et pouvait observer tout le terrain, y compris l'endroit où le chemin quittait la route principale.

A la sortie du virage en épingle à cheveux les cibles profiteraient de leurs trente mètres de plat pour accélérer avant la seconde montée, et il était probable qu'elles seraient mêmes en pleine accélération. En fait, si Bolan savait juger des conducteurs *mafiosi,* les deux véhicules parcoureraient ces trente mètres comme des étoiles filantes mais il devait leur faire face là, sinon il risquerait de les faire tomber dans les abîmes et les perdre à tout jamais. Car il n'était pas venu pour détruire deux cent cinquante mille dollars mais pour les ravir et les ajouter à sa caisse personnelle pour les besoins de la cause. Donc c'était là ou nulle part ailleurs; même avec la forteresse à peine à trois cents mètres.

Il y avait tout de même du positif, il avait une vue parfaitement dégagée de tout le terrain, et son propre véhicule était garé de l'autre côté de la route d'Etat, invisible en contrebas et prêt à démarrer en trombe. Il avait suspendu à son cou un Stoner Weapon System, un PM automatique qui avait fait ses preuves au Viêt-Nam. Cette arme à chargeur cylindrique pouvait tirer mille balles de 5.56 mm par minute. Le chargeur était muni de cent cinquante projectiles, ce qui serait bien assez pour la mission en question et, de plus, Bolan avait un Colt .45 sur la hanche au cas où.

Cependant, sa pièce maîtresse revêtait la forme d'un innocent tube en fibre de verre, et il l'avait posé par terre près de lui. C'était un Light Anti-Tank Weapon, un LAW, qui avait l'efficacité d'un bazooka sur un rayon de quatre cents mètres. Pourtant, Bolan n'avait pas quatre cents mètres à couvrir.

Evidemment, l'Exécuteur était paré pour une embuscade d'une durée de cinquante secondes. Si tout se déroulait comme prévu, tant mieux. Sinon… eh bien, Bolan repenserait le problème.

A présent l'heure H arrivait à grands pas, et le souffle de deux gros moteurs lui prouvait que ses renseignements étaient bons et que les voitures à « skim » étaient à l'heure.

Il tira sur les goupilles du LAW, vérifia le système de visée, le hissa sur son épaule et aligna la ligne droite. Subitement il les vit, deux Cadillac qui reflétaient les lueurs lunaires de la nuit et qui ralentissaient dans la courbe qui précédait la ligne droite. Elles roulaient à une dizaine de mètres l'une de l'autre, et leurs phares projetaient de longs faisceaux blancs. Un nerf tressaillit dans la joue de Bolan et il colla l'œil au mécanisme de visée du lance-rockets pour aligner le premier véhicule. Il respira à fond puis fit feu.

Il suivit le trajet de la fusée qui laissa derrière elle une étincelante traînée de fumée. La Cadillac fut soulevée du sol par une colonne de feu, retomba lourdement sur le flanc comme un animal blessé et continua de brûler joyeusement.

Les réactions, à l'intérieur de la seconde voiture, ne se firent pas attendre. La grosse limousine s'immobilisa brutalement, évitant de peu une collision dans les flammes du premier véhicule et, dans un grincement de changement de vitesse, recula vivement pendant que, simultanément et de chaque côté, deux Thompson commençaient à se décharger sur l'amas de rochers d'où était partie la fusée.

Cependant, Bolan avait déjà quitté cet endroit et se faufilait rapidement dans l'ombre, le Stoner à la main, prêt à l'action. Sans ralentir le pas, il expédia dans le pare-brise du véhicule en retrait une rapide giclée. La voiture fit brusquement un quart de cercle imprécis et s'immobilisa, le pare-chocs arrière planté dans le flanc de la montagne.

Un tireur avait sauté de la seconde Cadillac pour s'agenouiller. Il essayait de centrer son tir sur l'homme en noir qui chargeait. Il n'y parvint jamais. La giclée suivante de Bolan souleva l'homme comme un pantin et l'expédia comme une poupée évidée au centre du chemin.

L'autre Thompson, à l'abri du véhicule calé, aboya brièvement, mais une furieuse salve du LAW transperça la voiture au niveau des vitres et le duel se termina dans un bris de glaces et un hurlement strident.

Tout bas, Bolan comptait- les secondes et non les cadavres - il était arrivé à vingt lorsqu'on sonna l'alerte dans la place forte.

D'après son minutage tout se déroulait bien.

Le second véhicule avait eu son compte; deux morts sur la banquette avant, deux à l'extérieur, et un homme, blessé et gémissant, à l'arrière qui tenait la sacoche avec les fonds. Bolan lui prit la sacoche et un revolver et, en échange, lui mit dans la main une médaille de tireur d'élite, puis il lança le sac sur la chaussée.

— Planque-toi par terre et ne regarde pas, conseilla-t-il froidement au survivant sanglant.

L'homme obéit instantanément, et Bolan courut examiner le brasier.

Un type sortit de la Cadillac en flammes, en trébuchant, ses vêtements brûlant. Bolan avança d'un pas, fit une grimace de dégoût et envoya une giclée dans la torche humaine afin de lui éviter de plus longues souffrances. L'homme mourut sur le coup, proprement, délaissant l'amas de chairs incendiées qui s'étalèrent dans le chemin. Une forme tomba de l'arrière de la voiture et commença à se tortiller par terre. C'était un homme; il était en sang et avait une plaie à la tête. Ses mains étaient liées derrière son dos et une corde brûlée était encore enroulée autour d'une jambe. Son pantalon était en feu et le type essayait faiblement d'éteindre une jambe avec l'autre.

Bolan se précipita et arracha le tissu enflammé puis, sans s'arrêter, alla jusqu'à la voiture démolie pour regarder à l'intérieur.

Des deux hommes qui avaient occupé la banquette avant il ne restait que la moitié. Le premier avait perdu la tête et une épaule, le second la poitrine et une grande partie de ses bras, les deux corps étaient déjà en feu, et il y avait dans la voiture une chaleur intense. Deux autres corps étaient recroquevillés à l'arrière et prenaient feu aussi.

Bolan dégagea la sacoche roussie et battit en retraite lestement car le réservoir pouvait exploser d'un instant à l'autre. L'homme aux

mains liées gémissait plaintivement et essayait de s'éloigner à genoux.

Trente secondes - ça marchait encore assez bien. A présent des cris s'élevaient dans le fortin et un moteur - celui de la jeep toussota impatiemment.

Bolan se saisit de l'homme attaché et le traîna de l'autre côté de la route au moment même où le réservoir éclata, une colonne de flammes jaillissant des débris.

Le type marmonnait :

— Merde… j'sais pas si j'peux…

Bolan l'abandonna sur le bas-côté et courut s'emparer de l'autre sacoche de « skim ».

Quarante secondes. Il entendit la jeep se rapprocher rapidement, fonçant dans la descente. Mais la mission était terminée, et Bolan prêt à disparaître dans la nuit. L'emplacement de l'embuscade était illuminé, et le brasier prendrait plus d'ampleur dans quelques instants. Il jeta un coup d'œil sur le champ de bataille pour évaluer les dégâts, et son regard croisa celui de l'homme agenouillé; même à travers le sang, il ne pouvait se méprendre sur ce regard suppliant.

Bolan hésita un dixième de seconde, puis gronda :

— Tu veux venir avec moi ?

— Ils allaient m'enterrer ici, répondit le type d'une voix cassée par la douleur.

Il était en mauvaise condition, et les prévisions de Bolan n'avaient pas inclus une telle charge. Il lança un regard vers la courbe puis fixa de nouveau le blessé. Bolan s'arrêta de compter; les cinquante secondes s'étaient écoulées, ses prévisions annulées.

Il laissa tomber près du type les deux sacoches et remonta la route d'un pas lent. La jeep arriverait d'une seconde à l'autre. Donnant un coup sur le chargeur du Stoner, il s'aperçut qu'il était à court de munitions; de toute façon il ne comptait plus sur cette arme. Il décida de continuer avec le puissant Colt. 45, y introduisit le chargeur automatique et étendit le bras, alignant l'endroit où la jeep apparaîtrait.

Et elle apparut, freinant dans la courbe, chassant dans le virage, deux hommes devant, deux autres derrière, ces derniers tenant tous deux des Thompson et se calant pour résister à la force centrifuge.

Bolan remarqua tous ces détails à l'instant où son doigt commença à caresser la détente. C'était comme une image fixe, les grosses balles s'écrasant contre le pare-brise et dans les corps qui se trouvaient derrière. Il vit des mains lâcher le volant qui tournoya follement. Puis les roues avant engagèrent l'accotement, la voiture s'envola dans le vide, tournant sur elle-même, éjectant ses occupants.

Bolan ne vit pas la jeep s'écraser mais il l'entendit et il imagina fort bien les nombreux rebondissements qu'elle fit sur les flancs de la montagne. Il rengaina le .45 et revint auprès du blessé. Il trancha rapidement la corde qui entourait les poignets du prisonnier et lança :

— Faut y aller.

— Je ne crois pas que je pourrai marcher, gémit l'homme.

— Les jambes cassées ?

— Non, mais je n'en peux plus… j'suis à bout de forces.

— Tu marches ou tu crèves, soldat, lança Bolan.

Il reprit les deux sacoches et partit dans la même direction qu'avait empruntée la jeep.

— C'est tout en descente, si ça peut te rassurer, ajouta-t-il en se retournant pour voir si le type le suivait.

Il le suivait mais doucement et avec difficulté. Bolan fit une grimace puis il lança une des sacoches dans la pente et revint passer un bras autour de la taille de l'homme.

— Le bras autour de mon cou, dit-il. Et vite, faut plus traîner.

Le blessé esquissa un faible sourire.

— Pour une fois, fit-il à bout de souffle, on se tire ensemble. (Il s'appuya presque de tout son poids sur Bolan.) Vous ne m'avez pas encore reconnu, hein ?

— Un mort, gronda Bolan.

— Comment ?

— T'es un mort et moi aussi, soldat, si on est pas tiré *d'ici* dans quelques secondes. Alors économise tes forces.

— J'suis pas un mort, gémit l'homme. Lyons. Je suis Carl Lyons, Bolan.

Sur ces mots il s'évanouit dans les bras de Bolan.

Le grand homme en combinaison noire émit un grognement de surprise, laissa choir la seconde sacoche et hissa l'homme évanoui sur son épaule.

Encore un coup fourré.

Il était venu sur cette montagne pour remplir sa caisse de guerre démunie. Il avait parfaitement exécuté sa mission puis, tout à coup, il avait perdu tout l'intérêt qu'il portait aux sacoches pleines de « skim ».

Il repartait sans rien, sinon un flic à moitié mort sur l'épaule.

L'Exécuteur n'avait pas de regrets. Coup fourré ou non, il avait passé cinquante secondes tout à fait intéressantes.

CHAPITRE II

Joe Stanno, « the Monster », cultivait une image de férocité depuis plus de vingt ans. Il était bâti pour jouer ce rôle avec ses jambes courtes et son torse immense; il avait l'aspect d'un gorille et l'expression perpétuellement hargneuse de son visage n'adoucissait aucunement la constante menace de sa force herculéenne. D'une grande sauvagerie et un assassin maniaque, Joe « the Monster » jouissait d'un rang élevé au cœur de l'organisation.

Jeune, Stanno avait été un homme de main au service des prêteurs à gages et des syndicalistes de Brooklyn et, plus tard, à Cleveland, il était devenu tueur à gages, garde du corps et surveillant. Au début des années 60, un tribunal de l'Etat d'Ohio avait entendu des témoignages qui associaient Stanno à seize meurtres, vingt-trois complots pour commettre un meurtre, et d'innombrables actes de violence et de chantage. Les jurés ne prirent aucune décision et Stanno disparut brusquement. Quelque temps plus tard, *Joe* « the Monster » refit surface à Las Vegas comme chef de la Sécurité au *Gold Duster,* l'un des nouveaux hôtels de la ville.

D'après les renseignements glanés par certains agents fédéraux, Stanno jouait un rôle de médiateur inter-familial et tenait son mandat de la *Commissione* elle-même, le conseil suprême de tous les *capi.* Il était bien connu de tous que le Milieu considérait Las Vegas comme une ville ouverte; c'était dire qu'aucune famille ne contrôlait ce territoire qui était ouvert à tous. Donc la position de *Joe* « the Monster » était importante; il devait veiller sur les rivalités inter-familiales et maintenir à un niveau prudent et paisible la compétition entre bandes. En bref, il était le surveillant du conseil suprême, responsable de la discipline syndicale à travers tout l'Etat du Nevada.

Indéniablement, *Joe* Stanno « the Monster » était l'homme idéal pour ce travail. Sa seule présence au sein d'une réunion orageuse suffisait à calmer les sentiments belliqueux et à tranquilliser les esprits échauffés. Lorsqu'il arrivait un différend entre factions, un pacificateur menaçait les enragés en disant : « Calmez-vous ou j'appelle *Joe* « the Monster » pour qu'il vous fixe. » Cette plaisanterie

n'était en fait pas sans fondement. Un simple regard de Stanno suffisait normalement à calmer l'ardeur des belligérants, même ceux qui tenaient un rang élevé dans les diverses familles.

A présent Joe « the Monster » se tenait au centre du désastre sur le flanc de la montagne et observait les dégâts d'un œil furieux. Dans la clarté de plusieurs paires de phares automobiles, un groupe de soldats, munis de Thompson et de fusils, examinait les lieux, comptait les cadavres et essayait de comprendre ce qui s'était passé sur la petite route. Un chef d'équipe s'éloigna d'un amas de ferraille brûlée et héla :

— C'était bien une « saisie », Joe. Le fric n'est plus là. Les sacoches étaient ignifugées et elles ne sont plus ici.

— Alors où sont-elles allées si vite ? gronda Stanno.

— J'sais pas, Joe. Mais j'ai jamais vu un pareil carnage. Ils ont frappé fort.

— Je veux des comptes ! hurla Stanno. Je veux savoir où se trouvait chaque mec, et ils feraient bien d'avoir un bon alibi !

— Tu ne crois pas que des gars de chez nous auraient…

— T'occupe pas de ce que je crois ! Moi, je sais ce que je crois, pas toi ! Où se trouvent Georgie Palazzo et son équipe, hein ? J'aime pas la manière dont ils ont disparu dans la nuit au moment du grabuge. Je veux savoir…

— En bas, ici ! hurla une voix dans le noir derrière Stanno. C'est la jeep de Georgie, en miettes !

Le surveillant tendit le doigt vers la voix et commanda au chef d'équipe :

— Va voir !

Le chef choisit deux hommes puis ils disparurent dans la descente. Un autre type se hâta de rejoindre Stanno :

— Navré, Joe. Tickets vient d'y passer.

— T'en as rien tiré ?

L'homme secoua la tête.

— Il a rien dit, mais il tenait ça dans le poing.

Il tendit un objet métallique et recula d'un pas respectueux.

Stanno examina l'objet qu'il tenait dans sa grosse patte à la lumière crue des phares.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? gronda-t-il.

— Une médaille de tireur d'élite, répondit le soldat. C'est un coup de Bolan, Joe.

— *Bolan ?* explosa Stanno.

Le soldat se décomposa légèrement et recula d'un pas supplémentaire.

— Ben… oui, Joe. Ces trucs sont ses cartes de visite. Il en laisse toujours. Je me trouvais à Miami quand…

— Bon ! ça va, ça va ! tonitrua Stanno.

Il fonça en avant, poussa brutalement le soldat apeuré de côté et descendit voir pour lui-même le convoi déchiqueté.

Les autres soldats se tinrent prudemment à l'écart pendant que Joe « the Monster » fouillait dans les décombres des voitures à « skim ». L'un d'eux marmonna :

— Attention, Joe est de mauvais poil…

Le chef d'équipe et ses deux hommes remontèrent jusqu'à la route, la mine défaite, pour faire leur triste rapport. Stanno écouta en tortillant ses grosses épaules puis il renversa la tête comme un gorille dans la jungle et brailla :

— Allez ! remontez tous dans le fortin !

Il s'éloigna rapidement des carcasses automobiles et remonta la route d'un pas rageur jusqu'à la voiture.

— Vous emmerdez pas avec ces tires ! Poussez-les par-dessus la falaise et remontez les cadavres jusqu'à la maison !

Il se retourna brusquement et montra un doigt accusateur au chef d'équipe :

— Fous-toi à la radio et fais rentrer l'hélicoptère. Ou ce mec est loin, ou alors il est dans les parages pour nous foutre encore sur la gueule. On va se fortifier !

« Se fortifier » voulait simplement dire se retrancher sur la défensive. Joe « the Monster » n'avait pas survécu à vingt longues années d'activités criminelles en étant seulement féroce. Il avait appris aussi à se retrancher lorsqu'il le fallait.

Pendant quelques instants il avait exposé à ses hommes son véritable visage sur ce macabre bout de chemin montagnard, un visage que les hommes n'avaient jamais vu - un visage apeuré et anxieux.

Une chose était certaine.

Personne, même Joe Stanno, n'avait envie de se balader au bord de la falaise avec Mack Bolan en liberté et sur le sentier de la guerre. De plus, les frères Talifero, les supérieurs de Joe au sein de la *Commissione,* avaient ordonné qu'on leur signale la présence de Bolan dès qu'on le verrait. Tout contact avec Bolan devait être signalé.

Stanno suivait ces ordres.

Carl Lyons avait déjà fait la connaissance de Bolan lorsque ce dernier avait perpétré une série de coups contre la famille de Julian DiGeorge à Los Angeles où le jeune sergent avait fait partie de l'équipe de policiers désignés pour traquer Bolan dans une opération qui s'était appelée *Hardcase.* Ils s'étaient retrouvés face à face en pleine bataille, se regardant par-dessus leurs revolvers respectifs.

Quelques heures avant cette rencontre Bolan avait un tant soit peu ridiculisé le jeune flic lors d'une poursuite effrénée sur une autoroute de Los Angeles et Lyons avait conçu une grande envie de retrouver cet imprenable homme en noir. Puis lorsqu'il eut la possibilité de prendre Bolan, le jeune flic ambitieux l'avait regardé d'un œil incrédule ranger son arme, tourner le dos et partir d'un pas tranquille en lançant :

— Vous n'êtes pas l'ennemi.

Ce qui était pire, du point de vue du flic, c'est qu'il avait laissé faire Bolan, il l'avait laissé repartir, lui, l'homme le plus recherché de tout Los Angeles. Après ils s'étaient rencontrés de nouveau et avaient conçu l'un pour l'autre une étrange amitié qui contribua fortement à la victoire de Bolan sur la famille de la Californie du Sud. C'était également grâce à Lyons que Bolan put s'en tirer vivant, et Mack Bolan n'était pas homme à oublier ses dettes.

Il déposa son fardeau sur une couchette de fortune dans son chariot de guerre - une Ford Econoline qu'il avait acquise et aménagée à New York - qu'il avait rangé dans les ombres d'un étroit canyon près de la route d'Etat. Lyons reprit connaissance au moment où Bolan le posa sur la couchette, il se débattit un instant puis Bolan lança :

— Arrêtez de déconner, sergent !

— Que… que se passe-t-il ? demanda le flic de Los Angeles en retombant. C'est bien vous, Bolan ?

— Ouais.

La petite camionnette était plongée dans une obscurité totale. Bolan touchait délicatement le corps du flic pour trouver des blessures.

— Où avez-vous mal ? demanda-t-il d'une voix graveleuse.

— Du haut jusqu'au bas, répondit l'autre d'une voix éteinte. Ils me travaillent au corps depuis toute la journée.

— Avec certains égards, dit Bolan. Vous êtes entier.

— Ouais. Mais je crois qu'ils m'ont dégommé quelque chose à l'intérieur… Je… si je ne m'en tire pas, Bolan…

— Vous vous sentez si mal que ça ?

— Ouais, je me sens assez mal.

Bolan venait d'examiner la plaie que Lyons avait à la tête. Elle était superficielle.

— Vous devez être couvert du sang des autres, conclut Bolan. Cette blessure-là n'aurait pas pu saigner autant.

— Ça me pissait dessus de partout, grogna Lyons. Merde ! quel coup !

Il gémit de nouveau et se tordit de douleur.

— Ecoutez-moi, grinça-t-il. Mon nom de couverture est Autry… James Autry. Je travaille temporairement pour les autorités du Nevada. Faut que vous protégiez cette couverture quoi qu'il arrive. Vous comprenez ? Ne les laissez pas…

— Ne vous en faites pas, gronda Bolan. On s'en tirera. Vous êtes assez solide pour tenir une arme ?

— Je le suppose. Où sommes-nous ?

— A moins de deux kilomètres du fortin, fit Bolan. On va calter en douceur. On réussira si jamais cet hélicoptère ne se trouve plus là-haut à nous chercher.

— Ecoutez, si ça tourne au vinaigre… trouvez Pete O'Brien à Carson City. Dites-lui que j'ai tenu le coup et que de mon côté la couverture est encore valable. Dites-le-lui, Bolan.

— Ouais, ouais, je le lui dirai. Vous pensez que vous avez une hémorragie interne ?

— Je crois, oui. Alors dites-lui que c'est le carrousel californien. Souvenez-vous-en. Le carrousel californien.

— OK. Pete O'Brien, Carson City, carrousel californien… d'accord.

Bolan dévissa le bouchon d'une cantine à eau, souleva la tête du policier et porta la cantine à ses lèvres.

— Rincez-vous juste la bouche, prévint-il. Rincez-vous et recrachez.

Lyons obéit et un instant plus tard annonça :

— Je… je me sens mieux. Ça ira.

Bolan introduisit un nouveau chargeur dans le .45 et le mit dans la main de Lyons.

— Attention, prévint-il. Il est prêt à tirer. Moi, je remonte à l'avant. On pourrait encore se payer une fusillade. Si vous entendez quelqu'un qui siffle *Yankee Doodle,* ne tirez pas. Surtout pas.

Lyons émit un petit rire fatigué.

— Vous réfléchissez toujours, hein ?

— Faut bien jusqu'à la fin, rétorqua Bolan avant de monter à l'avant du véhicule pour démarrer.

Oui, Bolan réfléchissait. Il pensait que tous les cadavres éparpillés sur le flanc de la montagne ne valaient pas le petit doigt de ce flic courageux. Il avait voulu se rendre à San Francisco et s'était arrêté à Vegas pour rafler quelques dollars de « skim » pour regonfler sa bourse de guerre.

A présent il concluait qu'il devait se passer bien davantage de choses qu'il ne l'avait cru, bien plus que quelques dollars volés au fisc.

Dès qu'il arriverait à remettre Lyons entre les mains d'un docteur compétent, il irait voir ce qui se passait derrière le rideau de néon.

Les dés étaient jetés, et Bolan n'était pas homme à fuir son destin. L'Exécuteur allait faire violence à Vegas.

CHAPITRE III

Pendant une dizaine de minutes le chariot de guerre roula silencieusement et sans phares, parcourant lentement une série de chemins et de sentiers incertains, descendant les pentes en roue libre et s'immobilisant fréquemment pour scruter l'obscurité environnante.

Ils avaient quitté les hauteurs et rejoint la route d'Etat lorsque Bolan décida qu'on ne les poursuivait pas. Etonné, il prit la direction de Las Vegas et dit à son passager :

— On dirait qu'on leur a échappé.

Un faible assentiment se fit entendre du fond de la camionnette.

— Ça va ? demanda Bolan.

— Je survivrai. Et… Bolan ?

— Ouais ?

— Merci.

— Pensez-vous, fit Bolan en souriant.

Il n'y avait aucune nécessité de remercier. Bolan le savait, et Lyons aussi.

Bolan alluma une cigarette et poussa un soupir.

— Vous voulez une cigarette, sergent ? demanda-t-il.

— J'ai arrêté. C'est mauvais pour la santé, vous ne savez pas ?

Bolan émit un petit rire. Son invité reprenait du poil de la bête. Il fallait drôlement tabasser un gars comme Lyons pour le rétamer. Il tira longuement sur la cigarette et souffla la fumée à l'arrière de la camionnette.

— Y a pas mal de choses qui sont mauvaises pour la santé, rétorqua-t-il.

Evidemment qu'il y avait pas mal de choses. La guerre, par exemple. Essayer de trop en faire pendant le dernier kilomètre aussi.

Le sang de l'ennemi ne gênait aucunement Bolan. Il vivait pour le répandre et rien d'autre. Il en mourrait. Au diable les intellectuels, il n'y avait qu'une seule façon de vaincre la Mafia : agir comme elle. Jusqu'à un certain point, bien sûr. Le jeu, car c'était en fait un jeu, ne changeait que lors d'un de ces rares moments, comme sur la

montagne, où, en pleine orgie de sang, il abandonnait son plan de bataille pour sauver la vie d'un mourant.

Eh oui, voilà l'explication intellectuelle. Les battre à leur propre jeu. Les battre avec leurs propres méthodes… mais ne pas leur ressembler. Du point de vue de Bolan, c'était la seule chose qui le différenciait de ses ennemis; lui, il était encore un être humain.

— Vous avez grandi depuis notre première rencontre, Bolan. Même avec la chirurgie esthétique je vous ai reconnu tout de suite, à première vue. Ou je devrais dire au premier coup. Comment diable faites-vous pour continuer ?

— On s'y habitue, marmonna Bolan.

Oui, évidemment, il fallait seulement accepter de faire la guerre continuellement puis tuer et cavaler plus vite que son prochain. Il esquissa un sourire et demanda au flic :

— Qu'est-ce que ça veut dire, j'ai grandi ?

Lyons se glissait doucement dans le siège à côté de Bolan.

— Je veux dire que vous n'êtes plus le guerrier foldingue que j'ai connu à Los Angeles. Plus de classe, ou quelque chose comme ça.

Bolan poussa un soupir.

— On continue à apprendre, n'est-ce pas. Vous vous sentez assez bien pour être devant ?

Le policier fit une grimace en cherchant une position plus confortable.

— Pas vraiment, mais il y a certaines choses que je devrais vous dire avant de vous quitter.

Bolan acquiesça.

— Ça me paraît honnête.

— Vous vous souvenez du ponte de Washington lors de l'opération Pointer ?

— Harold Brognola, répondit Bolan sans émotion.

— Ouais. Il m'a dit que vous vous étiez parlé à Miami. Ecoutez, Washington s'intéresse à l'opération sur laquelle je suis en ce moment. C'est encore Brognola. Lors de notre dernier contact nous avons parlé de vous. Il a dit que vous aviez fait trop de grabuge à New York et pire à Chicago. Un député de l'Illinois fait pression sur le Justice Department. D'autres aussi qui ont un certain pouvoir. Ils

disent que le FBI traîne la savate, qu'il aurait pu vous épingler depuis des mois s'il avait vraiment voulu.

— Vous ne m'apprenez rien, annonça Bolan d'une voix égale. De plus ça vous fatigue trop, allez-vous rallonger.

— Non, écoutez, fit Lyons. Le Milieu s'énerve aussi. Ils ont formé une *équipe Bolan,* on vous cherche dans tout le pays… dans le monde entier, je suppose. On attend seulement votre apparition pour agir. Vous êtes apparu. Cette ville sera pleine à craquer de tueurs à gages demain matin, vous pouvez y compter.

— J'y comptais déjà, répondit Bolan.

— Vous pouvez y compter deux fois. Les Talifero mènent personnellement les chasseurs de scalp.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, rappela Bolan.

— Vous n'êtes pas seul à faire des progrès, vous savez. Ces mecs ont refait chaque kilomètre de votre route, se vidant de leur sang à chaque pas, mais maintenant ils vous connaissent mieux que vous-même. Ils veulent votre sang, Bolan.

— Ils attendront leur tour, répondit Bolan en fronçant les sourcils.

— Pas eux, insista le flic. Même les *capi* ferment leur gueule devant les Talifero.

La grimace de Bolan se changea en sourire, et il dit :

— Bon, je ne parlerai pas trop fort, c'est promis. C'est tout ?

— Non. Brognola m'a dit que vous pouviez oublier son offre.

— Il y a longtemps que je l'ai oubliée.

— Ce qu'il voulait dire, Bolan, c'est que vous n'avez plus l'ombre d'une chance. On a mis le feu aux poudres. Brognola a dit que tout le monde en voulait à la peau de Bolan. Qu'importent les dettes passées, *prenez Bolan.*

— C'est pour ça que vous êtes à Vegas ? demanda calmement l'Exécuteur.

— C'est-à-dire… non. Je suis sur un coup différent mais… Brognola a dit que…

Bolan écrasa son mégot puis demanda :

— Oui ?

Lyons toussa, porta vivement les mains à son ventre puis dit :

— Que les fédéraux talonnent les Talifero.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'ils croient que les sentinelles du Milieu sont plus efficaces que les leurs et qu'ils suivent les Talifero pas à pas, surveillance constante, lignes de téléphone sur table d'écoute, le grand jeu, quoi. Le brave gouvernement de votre beau pays, Bolan, sera avec eux à vous piétiner la carcasse.

L'homme en noir haussa légèrement les épaules et prit une seconde cigarette.

— Je ne m'attendais pas exactement à une médaille de la part du Congrès, dit-il calmement.

— Faites attention, c'est tout. Lorsque les tueurs arriveront sur la scène les fédéraux seront juste derrière ou carrément avec. Je tenais à ce que vous le sachiez. Aussi je…

Bolan alluma la cigarette et souffla la fumée par la fenêtre.

— Et puis ?

— Brognola a dit autre chose aussi. C'est assez moche, ça, Mack. Il a dit que… si nos chemins se croisaient… que je vous remercie pour les services que vous nous avez rendus, puis que je vous descende.

Bolan jeta un regard sur son passager.

— Et alors ? Vous êtes armé, dit-il d'une voix glaciale.

— Non.

Il déposa le Colt entre les cuisses de Bolan.

— Il a dit que c'est ce que nous pourrions faire de mieux pour vous. Il dit que vous êtes un homme mort qui cherche sa tombe. Je ne le crois pas, Mack.

— Merci.

— Pour moi vous êtes l'individu le plus vivant que j'aie jamais vu. Voilà ce que je voulais vous apprendre… pas à cause de ce que vous avez fait là-bas, non… mais parce que je trouve plutôt moche qu'il n'y ait plus de place sur cette terre pour un Mack Bolan. OK ?

— OK, fit Bolan, embarrassé. Je… euh… merci, Lyons.

— Bien sûr.

Il n'y avait aucun besoin de remerciements. Lyons le savait, Bolan aussi. Cependant Bolan commençait à mieux se sentir, son âme était encore intacte puisqu'elle se réjouissait d'un acte généreux d'amitié.

— Merci, répéta Bolan.

— D'accord, d'accord.

Bolan émit un petit rire et rendit le Colt au flic.

— Les fédéraux… euh… ils veulent ma tête aussi, hein ?

Lyons poussa un soupir.

— Non officiellement, l'ordre est de tirer à vue.

Bolan fronça les sourcils et éteignit sa cigarette.

— Comme sur un chien enragé.

— Exactement, répondit rapidement Lyons. De plus, ils croient vous rendre service en vous abattant avant que les Talifero ne vous retrouvent. Il paraît qu'ils ont des projets plutôt macabres en tête. Dois-je en rajouter ?

Non, il n'y avait aucune raison d'en rajouter, Bolan savait fort bien à quoi s'attendre s'il tombait entre les mains de l'Organisation. La ville de la chance se trouvait devant lui. Pourquoi ne pas y faire face au destin qui le traquait pas à pas ?

Le moment d'agir était venu, et il traversait la vallée de la mort à grandes enjambées. San Francisco attendrait, Las Vegas y passerait d'abord.

Gare à toute âme… même à celle de l'Exécuteur.

CHAPITRE IV

— Voilà ce que tu fais, Joe, indiqua la voix froide dans le téléphone longue-distance. D'abord tu prends toutes tes précautions pour que notre VIP reste en ville. Tu t'occupes de tout, les avions, les cars, les trains, les sociétés aériennes privées, les agences de location de voiture, les taxis… tout. Tout ce qui se déplace et dont il pourrait se servir, tu surveilles et n'oublie pas de faire circuler le mot d'ordre à tous les établissements à cent kilomètres à la ronde où il pourrait descendre, je parle des hôtels, des motels, des casinos, des clubs, des bars, des cafés, des stations service, tout. Tu ne laisses rien passer s'il peut s'en servir pour être à son aise. C'est bien compris ?

— Oui, monsieur, répondit Joe Stanno. Et dites bien à ces messieurs de la Commission que je suis désolé à cause de cet embrouille. Parfois on prend toutes ses précautions, vous savez, pour préparer une réception, et la personne s'arrange pour arriver en avance, c'est tout.

— Oublions les pots cassés, Joe. Occupe-toi seulement du confort de notre invité jusqu'à l'arrivée de la délégation officielle. Occupe-toi de tous les détails, hein.

— Bien, monsieur. J'y veillerai personnellement.

— Et évite tous contacts directs. Ne prends plus de risques. Aie-le à l'œil, c'est tout, jusqu'à notre arrivée.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Stanno, il aura droit à son confort.

— Bien. Aussi je t'envoie un supplément de personnel pour surveiller toutes les issues de la ville. S'il lui vient l'idée de partir en voiture, il sera sûr de recevoir un accueil chaleureux. Alors confine-toi aux environs immédiats, on s'occupe du reste. Tu as suffisamment d'hommes à ta disposition, non ?

— Bien sûr, monsieur. J'ai fait appel aux irréguliers. Ne vous en faites pas, il n'y a pas un seul endroit à Las Vegas où il pourrait descendre sans être reconnu.

— Tant mieux, Joe, dit chaleureusement le surveillant national. Nous comptons sur toi jusqu'à notre arrivée. L'un des messieurs de

la Commission se pose des questions au sujet de cette équipe de comptables qui se trouve chez toi. Il voudrait savoir si ce projet est définitivement à l'eau.

— Pour l'instant, oui, fit Stanno à voix basse. Notre VIP s'en est chargé complètement. Je suis désolé, je…

— Ne t'inquiète pas, Joe, mais sois efficace. Je suis sûr que nous pourrons persuader le VIP de nous rendre cette affaire. Ce serait pourtant bien dommage si nous n'y parvenions pas. Le monsieur en question me dit que l'affaire marchait comme sur des roulettes. Ce serait embarrassant d'avoir à y renoncer à présent.

— Qu'est-ce qui est plus important ? L'affaire ou le type ? Je veux dire le VIP. Qu'est-ce que je dois…

— Finalement c'est la même chose, hein, Joe ? Veille au confort de ce type, et nous récupérerons l'affaire. Hein ? Perds le type, et tu perds l'affaire. Simple, non ?

— Oui, monsieur, c'est simple, marmonna Stanno. OK, l'équipe de comptables sera sur le qui-vive… enfin… sera prête. Si nous pouvons récupérer l'affaire alors ce sera comme avant, comme si cette histoire ne s'était jamais passée. C'est cela ?

— Parfaitement, Joe, ronronna Talifero. Et le monsieur près de moi me dit que quelqu'un a intérêt à ce que ça se passe comme ça. Je crois qu'il a raison, Joe.

— Moi aussi, monsieur, susurra Stanno. OK. Combien de temps avant votre arrivée ?

— On apprête l'avion en ce moment. Disons… environ quatre heures.

— Tant mieux. J'essayerai d'avoir remis de l'ordre dans cette histoire avant votre arrivée.

— Mais, nom de Dieu, Joe, je ne t'ai pas dit de faire ça, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, gronda Joe « the Monster. »

— Je t'ai dit de veiller au confort du VIP. C'est tout, Joe. Je t'ai dit aussi d'éviter un contact direct, non ?

— Oui, Mr Tali… oui, monsieur. J'ai bien compris.

— Ne te mets pas dans tous tes états à cause de cette affaire ratée. Le principal, c'est l'homme lui-même. Dis-moi que tu comprends bien, Joe.

— Je comprends bien, monsieur, répondit servilement Stanno.

Un déclic signala la conclusion de l'appel. Stanno raccrocha lentement, son visage devenu un masque de fureur, et se tourna vers ses compagnons.

— J'ai dû bouffer de la merde, annonça-t-il d'une voix rauque. C'est la première fois et… croyez-moi, y'en aura pas une seconde.

— C'était lequel ? demanda un chef d'équipe. Pat ou Mike ?

— Qui sait ? grogna Stanno. Quand on regarde l'un, on voit les deux. Quand tu parles à l'un d'eux, tu t'adresses aux deux. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a fait bouffer de la merde… et il sera ici vers dix-huit heures.

L'autre tira nerveusement une bouffée sur sa cigarette et demanda :

— Tu veux dire que les frères vont débarquer personnellement ?

— C'est ce que j'ai dit ! grinça Stanno. De plus, on nous envahit de tous les côtés. On vient nous chiper notre territoire.

— Alors qu'est-ce qu'on fait, Joe ? demanda un autre chef d'équipe.

— Qu'est-ce qu'on *fait ?* demanda Stanno avec un étrange sourire. On fait ce que les frères nous disent de faire. Ils veulent qu'on surveille la ville… en profondeur. On peut remercier le bon Dieu d'avoir pris de l'avance dans ce domaine. Ringer a terminé tous ces appels ?

— Il y travaille encore, Joe. Tu veux que j'aille voir ?

— Ouais, va voir.

Le chef d'équipe quitta rapidement la pièce, et Stanno alla à la fenêtre et risqua un regard en écartant légèrement les lourds rideaux.

— Comment faire pour boucler un désert entier, marmonna-t-il d'une voix graveleuse. Je vous parie que ce fumier est là, dehors, à se foutre de notre gueule à travers son télescope et il doit bien rigoler. Et deux cent cinquante mille dollars pour lui tenir compagnie. Il a un de ces pots.

— Je ne crois pas que ce soit du pot, dit le dernier chef d'équipe dans la pièce. Les quatorze cadavres sur le chemin prouvent que c'est plus que du pot. Personnellement, je ne crois pas que ce mec travaille tout seul, Joe. Je pense qu'il a une équipe. Maintenant que

j'y pense, y a peut-être toute une bande de gars qui nous regardent du dehors.

Stanno fit un bruit d'exaspération et s'éloigna de la fenêtre.

— N'empire pas les choses, veux-tu ?

— Mais il s'était entouré d'une équipe à Los Angeles, fit le chef d'équipe avec insistance.

— Ouais, mais…

Il se tut en voyant revenir au rapport son lieutenant.

— Ringer dit qu'il a presque fini, annonça le sbire. (Il se frotta nerveusement le menton et ajouta :) Y avait combien de morts sur le chemin ?

— Ils étaient tous morts, gronda Stanno. Tous ceux qui y sont allés. Dis à Ringer que je…

— Attends une minute, Joe, Ringer parle à Mr. Apostinni en ce moment. Il dit… enfin… moi, je n'en ai vu que dix, des macchabées. C'est bien ça, non ?

Stanno fixa le type avec surprise et répondit :

— En rassemblant tous les morceaux, oui, quatre porteurs et un garde par bagnole. Pour moi, ça fait dix. Et pour toi ?

— Ben, Mr Apostinni a dit qu'il avait expédié un autre colis en plus du fric. Il nous envoyait un indic à annuler. Ça ferait onze…

— Nom d'une merde ! tonitrua Stanno en saisissant brutalement un téléphone, frappant aussitôt sur une touche pour s'immiscer dans la conversation.

— Excusez-moi, annonça-t-il. C'est Joe Stanno à l'appareil, Mr Apostinni. Il paraît que vous avez parlé à Ringer d'un envoi double ?

Une voix qui s'efforçait de rester calme lui répondit anxieusement.

— C'est exact, Joe. Je sais que c'est irrégulier, mais il se passait trop de choses ici. Y a des observateurs qui me soufflent dans le dos ce soir et j'ai dû faire évacuer à tout prix ce colis. Et maintenant vous m'apprenez que le VIP en noir vient de montrer le bout de son nez. Je ne sais plus quoi penser.

Intérieurement Stanno fulminait contre les agents fédéraux et la trouille sempiternelle des tables d'écoute, de l'espionnage électronique et du jargon incompréhensible que cela nécessitait au téléphone. Contrôlant à grande peine sa fureur, il reprit :

— Mr Apostinni, je ne comprends pas un foutu mot de ce que vous me dites. Nous sommes dans une merde noire, et je n'ai pas le temps de fignoler une conversation de politesse. Dites-moi ce que vous avez à dire en clair.

L'autre poussa un soupir.

— Je vous dis qu'on a pris un indic, Joe. Un gars qui bossait parmi nous. Nous avons tout fait pour enrayer la difficulté mais ce type ne voulait pas se laisser enrayer. Alors je vous l'ai expédié. Les gars du Nord sont là depuis le début de la soirée, ils posent des tas de questions, c'est presque une descente. Il m'a fallu me débarrasser de ce colis, Joe. Seulement, maintenant, je me demande après quoi il en voulait, le VIP en noir. Je veux dire…

— Oui, monsieur, je vois bien ce que vous voulez dire, répondit Stanno d'une voix troublée.

— Ce qui me gêne davantage en ce moment, c'est le colis imprévu, cet indic. Si ce mec est de nouveau en liberté…

Stanno sifflota nerveusement un instant.

— Il l'est, c'est sûr. Nous n'avons pas retrouvé d'inconnu sur le tas. Des gars en pièces, oui, mais une fois rassemblés, il n'y avait que des hommes de chez nous, rien de plus. Tous les dix et, en supplément, quatre types de chez moi.

— C'est ce que me disait Ringer. Ecoutez, Joe, fit la voix sur un ton de conspirateur. Je me rends compte que les hommes à l'est vont se tracasser au sujet des fonds perdus mais ce qui m'inquiète le plus… c'est que nous avons distrait l'indic ici-même toute la journée. Si jamais ce gars est un agent fédéral… Eh bien, Joe, ce sera cuit pour nous. Vous voyez ?

— Oui, monsieur, répondit lourdement Stanno. Voilà ce qu'il faut faire. Prendre le VIP. Si nous y arrivons, il est probable que tout reprendra comme avant. N'est-ce pas, Mr Apostinni ?

— C'est vous l'expert dans ce domaine, Joe. Je ferai ce que vous me direz.

— Alors faites comme vous l'a dit Ringer, gronda Stanno en raccrochant. Je les emmerde tous, lança-t-il à ses chefs d'équipe. Faites avancer deux voitures.

— Où allons-nous, Joe ?

— Où crois-tu, imbécile ? A Las Vegas, tiens. On va préparer un tapis rouge pour une réception.

Le tapis rouge auquel Joe « the Monster » faisait allusion était en fait un suaire. Il comptait en draper le cadavre de Mack Bolan.

CHAPITRE V

Arriver, dans la nuit, à Las Vegas et descendre son artère principale, le *Strip,* est comparable à la découverte d'une ville sortie des Mille et Une Nuits en plein Sahara. Commençant aux limites de la ville au sud, le *Strip* s'étend sur environ six kilomètres, un panorama d'hôtels-casinos et de motels luxueux, une oasis de néon, de fantasmes et d'érotismes qui captivent au premier regard et qui semblent dominer les espaces désertiques du Nevada.

La ville propre a pourtant des origines bien modestes; lors de la naissance de Mack Bolan, Las Vegas n'était rien de plus qu'une petite agglomération dans le désert, qui s'adonnait à l'industrie minière et qui ne comprenait pas plus de huit mille citoyens et dont la renommée était fortement éclipsée par l'éclat de Reno qui se trouvait plus au nord. Trente années plus tard, Las Vegas est devenue une ville de deux cents mille habitants et subsiste largement grâce à l'industrie légalisée du jeu. Car il s'agit bien d'une industrie. On estime à quarante pour cent les citoyens qui gagnent leur vie au service des casinos. Les gains annuels des maisons de jeu sont le double du budget de l'Etat du Nevada et les salaires fournis par ces gains contribuent au tiers des impôts perçus par le fisc de l'Etat. A travers tout cet Etat les établissements de jeu et de tourisme emploient des milliers de personnes et quelque vingt millions de touristes perdent environ sept cents millions de dollars chaque année.

Las Vegas et le *Strip* même accaparent la majeure partie de cette somme grâce aux quinze grands hôtels de luxe et aux quelque trois cents établissements voués aux distractions d'un flot perpétuel d'êtres humains à la recherche d'amusements.

Bolan ne craignait pas qu'on le situe facilement parmi cette foule grouillante et il n'avait que très peu de respect pour les forces locales de la Mafia. Plus tard, lorsque les renforts arriveraient sur la scène, il ferait plus attention. En attendant, Bolan devait accomplir une tâche bien simple et peu dangereuse pour le compte d'un vieil ami.

Deux jours auparavant il était descendu dans un modeste hôtel au nord de la ville et il avait acquis une voiture, une Pontiac décapotable mise en vente hâtivement par une victime des tables de jeu. A partir de ça Bolan avait effectué une reconnaissance chez l'ennemi et avait monté le coup qui lui avait rapporté Carl Lyons au lieu des deux cent cinquante mille dollars de « skim » convoités.

A présent, au volant de la décapotable, il roulait lentement le long du *Strip.* Il portait des lunettes noires - comme tout le monde à Las Vegas, même la nuit - et il s'était collé des favoris. Il était vêtu d'un costume bleu ciel coupé dans un tissu élastique. Son arme favorite, le petit Beretta acquis en France, était tapie sous son aisselle dans un holster spécial, discrète mais prête à rugir.

Il était deux heures du matin, et le *Strip* était en pleine activité. Devant lui, s'élevant avec éclat parmi les néons plus modestes, se trouvait l'hôtel où il devait se rendre. L'enseigne gigantesque du palace vantait la drôlerie du comédien qui y passait son nouveau numéro de cabaret, de l'homme le plus spirituel des Etats-Unis, Tommy Anders ». Bolan devait rencontrer Tommy Anders.

Bolan laissa aux mains d'une équipe de garçons de parking la décapotable et suivit d'autres piétons vers le hall de l'hôtel. Pourtant la réception du palace n'avait rien de commun avec celles de la plupart des grands hôtels classiques; il y avait dans un coin un petit bureau d'un aspect modeste où se trouvaient deux concierges aux yeux vifs. A cet endroit l'on pouvait emprunter l'une des deux directions; la première menait vers les trois cents chambres et cinquante bungalows qui entouraient la piscine illuminée, la seconde se dirigeait vers les salles de jeu en passant vers les machines à sous dans le bar, où l'on pouvait siroter du whisky à un dollar dix le coup et jouer au bingo à cinq ou dix *cents* le point. Une autre allée, plus grande et plus impressionnante, menait ensuite vers les grandes salles et au-delà, dans le restaurant-cabaret.

Trois hommes, vêtus des uniformes du Clark County Sheriff's Department, se tenaient près d'un bureau encore plus petit près de la porte. Bolan savait qu'ils étaient des flics qui travaillaient pour le compte des casinos en dehors des heures de service. Bolan se dirigea immédiatement vers ce bureau et posa dessus le Beretta et diverses cartes d'identification.

— Comment ça se passe ? demanda-t-il tranquillement.

— C'est très calme, très calme, monsieur, lui répondit le jeune *deputy* bronzé qui semblait être le chef.

Il scruta les cartes, fixa un instant Bolan puis dit :

— Parfait, monsieur. Merci d'être passé.

Bolan reprit ses cartes et remit le Beretta dans le holster.

— Y en a d'autres à l'intérieur ? demanda-t-il.

— Deux de vos collègues sont arrivés il y a une demi-heure, fit le *deputy.* Que se passe-t-il ?

— La routine, dit Bolan. Les chocottes hebdomadaires, c'est tout.

Il fit un signe de la tête vers les deux autres *deputies* et partit dans la direction du casino.

Il n'y avait pas foule dans la salle de jeu, ce qui était normal à cette heure tardive à laquelle le célèbre comédien passait son numéro dans la salle à manger-cabaret. L'ambiance était glaciale et personne ne semblait s'amuser. C'était l'heure des gros joueurs et des gros perdants qui essayaient désespérément de récupérer leur argent. Des surveillants faisaient nerveusement les cent pas dans leurs territoires, parlant aux croupiers qui ne travaillaient plus et dirigeant ici et là des chasseurs pour simuler un semblant d'activités.

Bolan passa à travers la grande salle et montra une carte à l'entrée de la salle à manger. La salle était presque pleine et la foule se trouvait entre les mains habiles du personnage illuminé sur la scène, l'homme le plus spirituel des Etats-Unis.

Un maître d'hôtel harassé fit la grimace en voyant la carte de Bolan et lança :

— Ce n'est pas possible, il n'y a plus de table à moins de cinquante lieues de la scène.

— Je n'en ai pas besoin, fit Bolan en entrant dans la salle parmi les spectateurs.

Un petit micro à la main, Anders se trouvait au centre de la scène, inondé par la luminosité d'un spot rouge. Même d'où il se trouvait, Bolan put voir qu'il avait plusieurs sparadraps sur le visage et une pommette meurtrie et enflée. Il était entouré d'une nuée de show-girls nues, se baladait parmi elles et s'adressait aux spectateurs.

Bolan longea l'allée la plus proche des murs, traversa la salle et passa finalement derrière la scène en coulisses. Il se trouva dans une ambiance typique de grand théâtre en pleine activité. Un groupe rock prenait place derrière un rideau et des techniciens s'affairaient à préparer le numéro suivant, d'autres show-girls se promenaient partout à demi dévêtues et, surmontant tout ce brouhaha, la voix new-yorkaise aux accents de Brooklyn de Tommy Anders se faisait entendre.

Anders était connu depuis plusieurs années, et il jouissait d'une grande popularité. Il avait joué dans certains films, fait pas mal de télévision mais, d'après les journaux spécialisés, son séjour à Las Vegas constituait la véritable consécration du petit humoriste mordant qui écrivait lui-même ses monologues et qui avait la témérité de s'attaquer aux préjugés ethniques des Etats-Unis.

« Moi, je ne suis pas raciste mais… » était devenu célèbre; c'était une des phrases clés de Tommy Anders qui disait aussi volontiers : « Moi, je ne suis pas anti-raciste mais… »

Mi-polonais, Bolan avait souvent ri en entendant les remarques acides du petit personnage, alors il se tint tranquillement dans les ailes, sous les reflets argentés d'une show-girl statuesque, pour écouter la voix bien connue qui déclarait :

— Ecoutez, moi, je ne suis pas anti-raciste mais… (Il s'arrêta pour laisser hoqueter les spectateurs.)… mais j'ai appris récemment qu'on tournait un nouveau film de gangsters à Hollywood. Vous devez tous vous souvenir d'Elliot Ness et des Incorruptibles, eh bien, Ness serait honni à Hollywood aujourd'hui. Vous ne me croyez pas ? Le film… il s'appelle *Les Infortunés.* On a changé le nom de tous les criminels pour protéger les producteurs. Si, si, je vous l'assure, ne riez pas… Lee Van Cleef tient la vedette, il joue le rôle d'un sadique agent du FBI, auteur d'innombrables brutalités policières. Quant à Lee Marvin, c'est le cerveau diabolique de la Préfecture. Le méchant, l'Ennemi Public Numéro Un ? Je vous le donne en mille… c'est Dustin Hoffman. Lui joue le rôle d'un chorégraphe et chansonnier qui en a ras le bol que les gars de la FBI le mettent sous surveillance et le branchent sur table d'écoute. On le regarde tout le temps à travers les trous de serrure ou sur des télés à circuit fermé. On a même truqué des preuves contre lui, à savoir qu'il a

refilé du LSD à une prostituée enceinte qui a quatorze ans. Sa sœur. Non, elle ne fait pas partie des Infortunés. C'est Hoffman qui en fait partie, c'est lui qui se bat contre une police marron et brutale.

« Vous croyez que je rigole ? Il n'y a pourtant pas de quoi. Je viens d'apprendre qu'on a failli obliger la Paramount a changer le nom du film *Le Parrain* pour l'appeler *Le Souverain.* Il paraît qu'il y a un groupe d'athées qui se révoltent contre les noms religieux dans le milieu du spectacle. Je ne vous fais pas marcher, vous savez bien que je ne suis pas raciste.

« La Paramount a déjà fait enlever du scénario le mot Mafia, et on a donné aux personnages des noms anglo-saxons. Mario Puzo, l'auteur, devient Marion Push. Vous rigolez, mais c'est comme ça aux Etats-Unis aujourd'hui. Vous me direz qu'il n'y a pas de mal à ça. D'accord, même les gars de la majorité silencieuse le font. Marion Michael Morrison est devenu John Wayne. Lui non plus il n'est pas raciste. Et qu'est-ce qui est plus joli à l'affiche, je vous le demande : Archibald Leach ou Cary Grant ? Et puis qui irait voir un film avec Joseph Levitch ? Pas les fans de Jerry Lewis en tout cas.

« Il n'y a pas que les acteurs, non plus. Un type qui s'appelait Sam Goldfish a changé de nom aussi. Pourquoi ? Parce que la Metro-Goldfish-Mayer ça fait con. Nous le faisons tous. Même les Italiens. Frankie LoVecchio s'appelle Frankie Laine et Vito Farinola s'appelle Vic Damone. Tout ça a commencé bien avant *Le Parrain…* pardon, *Le Souverain.*

Il se pencha en avant et fit semblant de parler à un homme de l'assistance.

— Vous représentez qui, monsieur ? La SRR ? Société pour le Retour des Royalistes, et vous manifestez contre le titre *Le Souverain ?*

Anders fit une grimace, la salle gloussa de rire, et il remonta de nouveau au centre de la scène.

— Les choses sont graves en Amérique de nos jours, mesdames et messieurs. Les étiquettes vont nous rendre fous. Tout le monde devient d'une susceptibilité démente. Si on ouvre la porte à une bonne femme on reçoit une lettre d'injures du MLF. Il paraît que dans ce groupe on veut en revenir au système du matriarcat et donner les

noms des femmes aux gosses puisqu'ils sortent du ventre de leur mère. Carla Monzon, c'est le pied, non ?

« Toutes ces tendances remontent à pas mal d'années. Les gens pour les Droits civiques ont demandé qu'on cesse de se maquiller en noir. Ils ont eu gain de cause, ce qui est bien, et des acteurs noirs ont commencé à jouer ces rôles, ce qui est encore mieux. Puis finalement des militants ont demandé qu'on ne donne plus des rôles noirs qui ne flattaient pas la race. Plus de jardiniers, de chauffeurs, de valets… plus de conneries. Vous pensez que ça ne marche pas à Hollywood, hein ? Vous devriez voir la gueule que font les acteurs noirs parce qu'ils n'ont plus leurs rôles de jardiniers, de chauffeurs et de valets à jouer.

« Ecoutez, je ne suis pas raciste mais… que se passe-t-il dans notre pays en ce moment ? Que se passera-t-il si nous nous groupons tous en petits mouvements militants et si nous perdons la faculté de rire les uns des autres ? Hein ? Il faudra bientôt réécrire tous les livres d'histoire. L'esclavage n'aura jamais existé, pas plus que les Irlandais brailleurs, les Polonais imbéciles, les Anglais supérieurs, les Mexicains paresseux… Où allons-nous ?

Anders semblait avoir oublié qu'il se trouvait sur scène pour faire rire les gens et, effectivement, plus personne ne riait. Bolan aurait pu entendre tomber une épingle.

— Nous sommes tous obligés de faire attention à l'image des autres. On ne peut plus parler d'Al Capone parce que les Italo-Américains se révoltent. Dans les livres d'histoire on l'appellera sans doute Alfred Capingwell, et il sera décrit comme un pauvre petit gosse de riches, victime des brutalités de la police. Pas de la police américaine, non, parce que la Société pour la Préservation du Personnel Policier aurait son mot à dire. Il faudra le mettre sur le dos des Canadiens. On leur doit bien ça, après tout.

« Mais que se passe-t-il chez nous ? Moi, je vais vous le dire. Vous croyez que je m'appelle Tommy Anders, n'est-ce pas ? Eh bien, non. J'ai fait régler ça il y a des années. Je me présente : Giuseppe Androsepitone. C'est un bon nom italien mais ça sonnerait mal sur une affiche. Et l'on pourrait croire que mon nom me donnerait certains droits dans un certain milieu de la société américaine, non ? Eh bien, pas du tout. Il y a quelques heures, là,

dehors, je me suis fait cueillir par deux truands. Bon, soyons honnête… par deux Ritals respectueux. J'ai un trou imaginaire dans le crâne et sous ces sparadraps des plaies qui n'existent pas. Et j'ai dû me provoquer cette bosse sous l'œil en me maquillant.

« Voyez-vous, je me suis fait attaquer par deux Ritals respectueux qui n'appartiennent en aucun cas à cette mythologique Mafia. C'est la vérité. Demandez donc à l'attorney general des Etats-Unis. Il a interdit à la FBI de mettre le mot Mafia dans leurs rapports. Parlez-en à la Ford Motor Company, elle a promis de ne plus commanditer des émissions de télé où l'on pourrait entendre Mafia ou Cosa Nostra. Et voilà. On réécrit déjà l'histoire.

« Quant à moi, je me suis fait tabasser par deux torpilles italiennes qui ne sont qu'un mythe. C'est d'ailleurs le mythe qui m'a attendu dans le noir et qui m'a foutu une trempe parce que je fais du mal à l'image publique italienne. Moi qui essaye seulement de tirer des gens quelques sourires. Les deux mecs inexistants qui passent leur vie à taper sur les gens avec une matraque protègent cette image. C'est logique, non ?

« Non, vous ne souriez pas. Moi, non plus. Même si je me suis fait passer à tabac par deux individus imaginaires qui n'appartiennent pas à une Mafia mythologique. Je n'en ris même pas maintenant, et pourtant c'est l'histoire la plus démente qu'il m'est arrivé de raconter.

« Mesdames et messieurs, je dois vous dire qu'il y a des choses pires qu'une mauvaise image publique; il y a de mauvaises personnes. Et ces personnes existent même si l'on se refuse de les nommer, même si l'on se met à réécrire les bouquins d'histoire, même si on se cache la tête comme des autruches.

« Je voudrais vous dire une dernière chose avant de vous quitter ce soir. Je vous ai demandé tout à l'heure ce qui n'allait pas dans notre pays. Je vais vous le dire. Nous avons perdu nos couilles. Eh oui, nous faisons notre grand cinéma. Nous nous préoccupons tant de notre image que nous perdons de vue les choses importantes. Je vous dis depuis des années que je ne suis pas raciste, et c'est vrai, mais je suis vachement conscient des races. Et je vais vous dire, moi, je n'ai pas honte d'être Italien, je n'en suis pas toujours fier mais je n'en ai jamais honte. Je n'ai honte que des gens qui ont honte

d'être Italien ou Mexicain ou Noir ou Polonais. Car les Etats-Unis ont été fondés par toutes ces ethnies, pour avoir justement le droit d'être ce qu'elles sont.

« Alors à moins de vouloir vous laisser rouler par les faiseurs d'images, j'ai un conseil à vous donner. Pensez à la vôtre, d'image. A celle des Anglo-Saxons protestants. Vous êtes restés sur le cul alors que les Ritals sont devenus respectueux, les Polonais polis et les Noirs nobles. Quant aux Choisis de Dieu, ils commencent à occuper les plus grands postes du pays. Alors les Anglo-Saxons devraient se remuer un peu pour leur propre image ou nous allons tous nous retrouver dans la merde.

« Ici Giuseppe Androsepitone qui vous dit bonsoir et que Dieu vous bénisse. Et faites attention aux saints-mathieux, c'est comme ça qu'on appelle les gars de cette Mafia fictive. Du moins tant que Giovanni Battista Montini ne s'en mêle pas. Ah ? Vous ne connaissez pas Giovanni Battista Montini ? C'est le Pape Paul VI.

Le petit bonhomme quitta la scène sous les acclamations de la salle, évita le régisseur qui voulait le faire retourner pour un appel et passa devant Bolan pour se rendre dans sa loge.

Se faufilant parmi la foule de personnes sur le plateau, Bolan suivit de près le comédien. Deux hommes à l'allure napolitaine attendaient près des loges, le dos au mur. Anders les vit, s'arrêta, se retourna, vit Bolan, poussa un soupir résigné et reprit son chemin.

Bolan était sur ses talons lorsqu'il arriva près de sa porte. Les deux gorilles commencèrent à entrer dans la loge du comédien, mais Bolan leur barra le chemin. Il repoussa le premier sur la cloison d'en face et fixa le second d'un regard de tueur.

— Barrez-vous, grinça-t-il.

Anders se trouvait dans la loge et regardait nerveusement ces trois hommes. L'homme que Bolan avait repoussé tirait une matraque en cuir de sa poche et l'autre regardait Bolan d'un œil assassin.

Le comédien poussa un petit rire jaune et demanda :

— Vous n'allez tout de même pas vous battre à cause de moi, non ?

Le gorille à la matraque avança d'un pas et s'adressa à Bolan :

— Fous le camp, connard. On a pas besoin de toi.

Bolan laissa bâiller l'échancrure de sa veste, leur montrant la crosse du Beretta.

— Allez-y, suggéra-t-il. Virez-moi.

Le second truand examinait le visage de Bolan depuis quelques instants. Lorsqu'il vit le Beretta il poussa un cri :

— Merde ! c'est lui !

Puis il fit un geste fatal, la main plongeant à l'intérieur de sa propre veste pour saisir son arme.

Le Beretta apparut le premier et toussa une petite flamme à travers le silencieux. Une Parabellum évidée fit son chemin à travers l'œil du type avec un bruit mat et liquide. La tête de l'homme retomba sur sa poitrine. Sa mort avait été instantanée.

Bolan soutenait le cadavre et montrait le bout de son canon à l'autre tueur. Puis il poussa son fardeau dans les bras de celui-ci.

— Prends ça ! gronda-t-il.

— Qu'est-ce que j'en fais ? gémit l'autre d'une voix terrifiée.

— Où est-ce qu'on le met, Anders ? demanda calmement Bolan.

Le comédien ouvrit doucement la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir. Il n'y avait personne.

— Y a une loge vide au fond du couloir, glapit-il. Je vous en prie, ne le laissez pas chez moi !

— Montrez-nous, dit Bolan.

Anders partit le premier, le truand chargé de son compagnon défunt le suivit, et Bolan assura leurs arrières. Ils entrèrent dans une petite pièce vide, et le tueur demanda d'une voix essoufflée :

— Mais qu'est-ce qu'on fout ici ? Que se passe-t-il ?

Bolan ne lui répondit pas mais demanda à Anders :

— C'est les deux gars qui vous ont tabassé ?

— Oui, c'est bien eux, fit le comédien d'une voix étranglée.

Le Beretta toussa une seconde fois, et les deux *mafiosi* s'écroulèrent. Bolan repoussa Anders dans le couloir.

— OK, allons-y !

Anders faisait grise mine en rentrant dans sa loge. Il se dirigea immédiatement vers sa table de maquillage, ouvrit un tiroir et en tira une bouteille de Jim Beam puis se tourna vers Bolan pour le fixer d'un œil effaré.

— Nom de Dieu… murmura-t-il.

Bolan referma la porte et lui dit :

— C'est une visite amicale, Anders. On a des choses à se dire.

— Attendez une seconde, soupira le comédien en s'effondrant sur une chaise. Je vous en supplie, ne venez jamais me voir quand vous serez énervé.

— Un type du nom d'Autry m'a demandé de venir vous voir. Il ne pouvait pas venir lui-même. Il était presque dans le même état que nos deux copains là-bas.

Anders leva brusquement la tête et fixa Bolan.

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Quelqu'un l'a abîmé. Vos deux copains probablement.

— Comment ? *Mes* copains ?

— Ce ne sont pas les miens en tout cas.

Le comédien, ébranlé, scruta le visage de Bolan, essayant de comprendre.

— Alors vous ne faites pas partie du Syndicat, dit-il d'une voix égale.

Bolan lui lança un petit sourire.

— Pas précisément, dit-il en retirant ses lunettes de soleil un instant, puis les replaçant.

Le comédien s'était à moitié levé de sa chaise, et ses yeux affolés s'éclaircirent.

— Ne me dites pas que vous…

— Appelez-moi simplement Frankie, suggéra Bolan. Barrons-nous d'ici. Je crois que nous devrions nous dire certaines choses.

Anders fixait Bolan d'un œil incrédule.

— Alors, vous non plus, vous n'êtes pas un mythe.

— Pour le moment mais ça pourrait bien changer si je reste trop longtemps dans les parages.

— Nom de Dieu, Mr Bolan… je veux dire, Frankie, moi, je ne… Bon, évidemment, tout le monde change de nom. Bien sûr. Oui, je connais un endroit tranquille. Les filles Rangers m'ont passé la clé de leur bungalow après que je me suis fait esquinter par ces deux gorilles. Si vous cherchez une place de garde du corps un jour, pensez à moi, hein ?

Bolan sourit et suivit le petit bonhomme qui récupérait déjà après le choc qu'il avait subi et se préparait de nouveau à affronter la vie.

Ils passèrent par le plateau et entrèrent dans la cuisine pour atteindre les bungalows qui se trouvaient de l'autre côté de l'hôtel. Anders lançait continuellement des bribes de répliques sur la non-existence d'une violence imaginaire en Amérique.

Mais Bolan ne pensait plus au numéro du petit comédien, il pensait plutôt au numéro qu'il aurait à passer lui-même devant un public sinistre. Si jamais il se payait un bide, ce bide serait très définitif.

CHAPITRE VI

Le bungalow comprenait une chambre à coucher et un petit salon avec une kitchenette-bar et était censé ressembler à une hutte mexicaine. Il n'y avait que la grande baie vitrée qui donnait sur la piscine qui faussait la véracité de son aspect extérieur. Un grand lit-placard descendu et défait occupait la majeure partie du petit salon.

Bolan passa rapidement à travers cet appartement et n'y trouva qu'une multitude d'effets féminins. Des valises ouvertes traînaient dans les deux pièces et la salle de bains était tendue de fils desquels pendaient tout un assortiment de bas, de soutien-gorge et petites culottes. Les deux placards étaient pleins à craquer de sacs en plastique contenant toutes sortes de costumes de scène. Aussi le sol était jonché de bottes, de sandales, de tennis, d'escarpins tous éparpillés en un beau désordre.

Bolan termina ses recherches et revint dans le salon où il vit Anders occupé près du bar avec deux grands verres.

— Un grand choix, fit ce dernier. Whisky-soda ou soda-whisky ?

— Merci, rien, dit Bolan. Combien sont ces filles, Anders ?

— Les Ranger Girls ? Elles sont quatre, toutes plus belles les unes que les autres, et bourrées de talent en plus de ça. Elles commencent leur numéro demain. Elles chantent, dansent, racontent des histoires marrantes, enfin, elles sont très chouettes.

Bolan avait l'impression qu'il parlait si rapidement pour se calmer un peu.

— Elles jouent d'une quinzaine d'instruments musicaux à elles quatre. Alors elles sont venues avec quelques jours d'avance pour voir les autres spectacles du *Strip.* C'est une vieille tradition dans le show-business. Le grand problème, c'est que nous passons *tous* à peu près aux mêmes heures, alors il faut venir quelques jours avant son propre passage ou partir après la fin de son contrat. Ce sont de braves filles, Bolan. Nous avons fait la même affiche à Miami, à Tahoe, à San Juan… partout quoi. Nous sommes devenus de bons copains. Elles m'ont vu me faire casser la gueule, il y a quelques heures et, si je ne suis pas en plus mauvais état, c'est à cause d'elles. Elles se sont mises à hurler, les deux malabars se sont

cassés et les filles m'ont fait entrer ici et ont téléphoné à un toubib. Elles m'ont repassé leur clé et m'ont dit de rester là tant que je voulais, puis elles sont parties voir un spectacle. (Il sourit.) C'est ça le show-business. Que voulez-vous savoir d'autre ?

— Pourquoi vous en veut-on ? Et ne me dites pas que c'est parce qu'ils n'apprécient pas votre numéro.

— Etant donné mon numéro, c'est curieux que je ne me fasse pas tuer deux fois par nuit !

— Vous savez ce que je veux dire.

Anders poussa un soupir et but une longue gorgée de whisky glacé.

— Ouais. La Mafia. La Mafia inexistante. Dites, si c'est Autry qui vous envoie, vous devriez savoir pourquoi ça ne marche pas.

— Il n'a pas eu les forces de broder. Il a seulement dit que vous aviez des problèmes avec le Milieu et que vous ne vouliez pas en parler à la police pour le moment.

— Ecoutez… ça m'a pris quinze ans pour me trouver où je suis, et ça a été dur, croyez-moi. Si ces truands pensent que je vais me laisser faire maintenant, ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au cul. Toute ma vie je me suis battu avec des types comme eux, j'ai grandi dans les rues comme eux, et pourtant je croyais que tout ça était fini. Mais pas du tout. On ne s'échappe pas de leur univers, Bolan. Ce serait un pique-nique sans fourmis.

— Quels truands ? Les *mafiosi ?*

— Ouais, les mythes. Ils ont obtenu le contrôle de mon agence artistique. Je suis à la ASA depuis 62 et je m'en suis toujours trouvé très bien. Mais à présent…

— L'ASA ? fit Bolan.

— *American Show Association.* Ils s'occupent de comédiens comme moi et nous trouvent du boulot dans le monde entier et ils ont toujours été les meilleurs. Mais je viens d'apprendre que l'un des associés a cédé ses parts au Milieu. Il travaille pour eux maintenant comme salarié, je suppose. Ecoutez, moi, je ne suis pas raciste mais…

— Pourquoi vous en faire, Anders ? Qu'est-ce que ça peut faire qui est votre imprésario du moment qu'on vous obtient toujours les meilleurs engagements ?

— Bolan, vous savez bien que ça ne se passe pas comme ça. Vous voulez des faits ? Si le Milieu vous fout le doigt dessus, vous êtes bel et bien pris, et il n'y a aucun moyen de s'en dépêtrer. Et on finit par vous retourner comme une chaussette sale.

— Par exemple ?

— Un exemple, allons-y pour un exemple. Ça fait des années que je fais un numéro saisonnier au *Fountains* à Miami. Je connais bien le patron, c'est comme si on était de vieux copains. Chaque fois que je passe par là, il m'héberge à l'œil et comme un prince. Ça fait cinq ans que ça dure, vous voyez ?

— Je vois. Continuez.

— Alors, cet hiver, les traditions foutent le camp. Tommy Anders ne faisait pas l'ouverture du *Fountains.* Chez ASA on m'a dit qu'il était temps de changer d'hôtel. Bon, ça m'a pas fait plaisir, mais j'ai accepté. Alors je suis parti à San Juan et j'ai fait les hôtels de l'île pendant deux mois. Le mois dernier, en revenant, je passe par Miami et, naturellement, je descends au *Fountains.* Disons que je ne suis pas reçu comme un prince et encore moins à l'œil. Plus de copain-copain. Finalement j'ai réussi à coincer mon vieil ami, Jake, dans son bureau. Je lui demande ce qui se passe, alors il me raconte l'histoire. Vous êtes prêt ?

— Je suis prêt.

— Il a une trouille à en crever. Il me dit que je peux aller au diable mais qu'il ne jouera pas mon jeu. Il refuse de laisser entrer le Milieu chez lui et qu'il n'engagera plus jamais personne de chez ASA. Et ça lui fait du tort car la plupart des bons comédiens sont chez eux. Moi, je n'en reviens pas. Enfin j'arrive à lui arracher quelques détails. On est venu le trouver en faisant tout un baratin. Bien entendu qu'il peut avoir Tommy Anders pour ouvrir la saison, mais il y a de nouvelles conditions. D'abord l'ASA n'aime pas certains des fournisseurs du *Fountains.* Notamment ses fournisseurs d'alcool, et même les gens qui s'occupent de la lessive et du nettoyage à sec. On donne à Jake une longue liste de fournisseurs accrédités auprès de la Mafia et, s'il veut obtenir des gens de l'ASA, il doit uniquement travailler avec les gens de la liste.

« Pour raccourcir une longue histoire, Jake les a flanqués à la porte. Et, bien entendu, moi avec. Je n'en revenais pas, Bolan. Je ne

savais pas quoi lui répondre. Alors, j'ai revu mes engagements et, effectivement, j'avais fait une saison un peu bizarre. Je n'y avais pas pensé auparavant mais je n'étais passé que dans des hôtels nouveaux. Enfin, nouveaux pour moi. Donc, j'ai commencé à poser des questions. Je suis même allé voir les flics à Miami. Au Dade County Public Safety Department, le sheriff, quoi. J'ai parlé à un type spécialisé dans les affaires criminelles. Mon Dieu ! les trucs qu'il m'a racontés, Bolan ! Les gens normaux n'en croiraient pas leurs oreilles.

« Bref, j'ai vite compris. Je n'étais passé que dans les hôtels qui marchaient avec le Milieu, et que l'ASA avait pris à la gorge et tenait bon. Je ne veux pas dire que ces boîtes appartiennent à la Mafia, mais la Mafia les contrôle.

« Ces types se construisent un empire dans le show-business, Bolan, et vous pouvez vous dire que s'ils ont mis les pattes sur l'ASA, ils s'occupent des autres agences également. Ils se construisent aussi un empire d'alcool, de filles, de bouffe, de machines à sous, de services, de main-d'œuvre, de tout, quoi. Le type à Miami m'a dit que toutes les entreprises sur la liste donnée par l'ASA appartiennent à la Mafia. On se sert d'imbéciles comme moi pour se caser. Et ce n'est pas tout, car j'ai une plainte plus personnelle à formuler.

— On vous vend moins cher, dit Bolan.

— Exactement. Ils touchent un pourcentage sur mes honoraires, d'accord, mais ce n'est rien pour eux. Ils me vendraient pour trois dollars cinquante si ça les arrangeait. Pourtant ce n'est pas ça qui m'inquiète le plus, Bolan. Je ne suis pas du genre noble mais tout ça est plus important que Tommy Anders. Vous êtes prêt pour la grande nouvelle ?

Bolan sourit amèrement.

— J'attends.

— L'ASA est partout. Ils ont des artistes à Broadway, à la télé, dans le cinéma. On pense automatiquement à eux tellement ils sont importants. Vous savez ce que ça veut dire ? La Mafia imaginaire va bientôt contrôler tout le show-business américain.

Bolan ne répondit rien et alluma une cigarette. En grimaçant, il observa les volutes de fumée qui montaient vers le plafond.

Après un moment silencieux le comédien lui demanda :

— Vous ne me croyez pas, hein ?

— Hélas ! bien au contraire, répondit Bolan.

— Evidemment, ça peut ne pas vous sembler très important mais… Oui, je sais, le milieu du show-business ne représente qu'une infime minorité mais chaque fois que j'y pense, chaque fois que je me dis que le Milieu pourrait contrôler la télé, le-cinéma, etc… mes tripes se nouent.

— Les miennes aussi, fit Bolan en se levant. Où en êtes-vous avec l'ASA ?

— C'était là où intervenait Autry, annonça Anders. J'ai déposé une plainte au syndicat des comédiens. Ils m'ont envoyé Autry qui devait me questionner et faire une petite enquête. Lui m'a dit de me tenir coi pendant qu'il fouinait et de ne pas parler du Milieu.

C'était donc ça, se dit Bolan. Les fédéraux faisaient une enquête en se servant de petits flics locaux. Le « carrousel californien » dont lui avait parlé Lyons était probablement le nom-code de cette opération.

— C'est l'ASA qui vous a trouvé cet engagement ? demanda Bolan.

— Certainement pas ! grinça le petit comédien. Je leur ai dit d'aller se faire foutre. Le syndicat des comédiens est intervenu pour me permettre de me placer librement en attendant la scission de mon contrat avec eux.

— De là le passage à tabac, fit Bolan.

— Eh oui. Soyons francs, je croyais que j'étais trop connu pour qu'on me fasse des emmerdements mais j'en suis vite revenu.

— Mais vous continuez pourtant à les asticoter.

— Bien sûr ! C'est la seule défense qui me reste. Plus je me ferai remarquer par le grand public, moins les autres pourront me descendre sans éclaboussures. Ce serait trop évident, non ?

— Je n'en sais rien, soupira Bolan. A mon avis, votre meilleure défense serait de coopérer avec Autry. Ce qui me fait penser qu'on va découvrir tôt ou tard les deux cadavres en coulisses. La police va, au moins, vous poser quelques questions. Vous leur direz la vérité.

— Mais je ne voudrais pas vous…

— Ne vous en faites pas pour moi. Dites-leur ce qui s'est passé et ne vous en faites pas pour moi. D'après leurs dossiers je suis déjà un assassin multiple. Deux meurtres de plus ne changeront rien pour moi. Et ce serait encore mieux si c'était vous qui leur téléphoniez, Anders. Dès que vous m'aurez dit…

Bolan s'arrêta en pleine phrase et se retourna vivement vers une source de bruit derrière eux, alignant le Beretta.

Quatre filles superbes se tenaient dans l'encadrement de la porte, figées sur place, interdites par l'accueil du canon noir.

— Ça va, les filles, fit rapidement Anders. Entrez et refermez la porte.

Une blonde aux yeux immenses, à l'arrière, poussa les trois autres dans la pièce et referma la porte. Toutes quatre étaient superbes, et Bolan n'était pas insensible à leurs charmes mais il les observa d'un œil discipliné et rangea son arme.

Elles étaient toutes vêtues de petits shorts et de chemisiers transparents et décolletés, ce qui avait pour effet d'exposer leurs longues jambes et d'autres parties de leurs belles anatomies. Bolan se demanda comment elles parvenaient à se promener ainsi en public sans se faire violer en masse.

Il leur tourna le dos et gronda à Anders :

— Partons d'ici.

La blonde s'était avancée, et il sentit son regard peser sur lui.

— Il vaudrait mieux ne pas bouger, fit-elle d'une voix bien modulée. Nous venons de traverser le hall. Il y a un état d'alerte.

— Ça ne m'étonne aucunement, répondit Bolan en imaginant les dégâts provoqués par le passage du surprenant quatuor.

— Les filles sont régulières, Bo… Frankie, dit Anders.

— Raison de plus pour ne pas les mêler à cette histoire.

— Nous y sommes déjà mêlées, annonça une brune aux yeux chauds en venant près du bar où elle colla sa hanche contre celle de Bolan.

Elle sourit à Anders.

— Je vois que tu as pris mon conseil, Tommy. Un garde du corps, c'est efficace.

— Drôle de garde du corps, fit la blonde en retirant doucement les lunettes de soleil de Bolan. L'état d'alerte, c'est la police, mon

vieux. Vous voulez entendre la suite ?

Bolan récupéra ses lunettes et les laissa tomber dans une de ses poches.

— Bon, allons-y.

— Les présentations d'abord, répondit la blonde. Tommy, qui est cet Adonis armé ?

Anders fixa Bolan d'un air incertain.

— Elle le sait, gronda Bolan.

Elle se mit à rire doucement.

— Effectivement, monsieur, *elle* le sait. L'homme de Fer, le Justicier, le Robin des Bois des Temps Modernes. En tout cas, vous avez choisi un drôle d'endroit pour faire une exécution. Il y a du sang plein les coulisses, deux macchabées dans une loge désaffectée et des flics dans tous les coins. (Elle caressa les revers du costume de Bolan.) Les *deputies* du sheriff recherchent un homme en complet bleu qui s'est présenté plus tôt avec une carte d'agent de la sécurité des casinos.

— C'est étonnant, fit Bolan.

— N'est-ce pas ? C'est les taches de sang sur votre costume qui vous rendent de si mauvaise humeur ?

— Laisse tomber, Toby, fit Anders. Il vient de me sauver la vie. (Il s'adressa à Bolan.) Mack, je vous présente Toby Ranger. Une combinaison mère-poule et MLF. Ne lui racontez pas d'histoires, elle voit à travers tout.

Bolan tendit la main et lui proposa :

— On fait la paix ?

— La guerre a été brève, répondit-elle avant de compléter les présentations.

La brune dont la hanche frôlait celle de Bolan s'appelait Georgette Chebleu, une Canadienne qui aimait apparemment les contacts corporels. La troisième, qui avait les cheveux roux et la mine sérieuse, s'appelait Smiley Dublin. La dernière, Sally Palmer, avait les cheveux châtains, des yeux de poupée et le regard innocent d'une provinciale.

Elles étaient toutes grandes et extrêmement belles, et Bolan n'avait pas besoin de les voir sur scène pour se rendre compte qu'elles y seraient bien car il y avait autour de ces filles un

rayonnement de talent. Il y avait là le regard des conquérants victorieux.

— La plupart du temps nous ne nous promenons pas comme ça, fit Sally Palmer, mais c'est notre premier passage à Las Vegas et nous voulions nous faire un peu remarquer.

— N'ayez pas de crainte à ce sujet, lui dit Bolan avant de se tourner vers Anders. Donnez-moi encore quelques noms, et je partirai.

— Quels noms ? demanda la blonde avant qu'Anders ait pu ouvrir la bouche.

— Barre-toi, beauté, fit Bolan sans la regarder.

Il fixait Anders d'un regard dur tout en pensant combien il aimerait pouvoir se détendre avec ces filles.

— Les noms, Anders ! grinça-t-il.

— La paix aura été de courte durée, fit la blonde. Ne lui dis rien, Tommy.

— Je vous en prie, gronda le comédien, cessez vos remarques.

Il prit une feuille pliée dans son portefeuille et la tendit à Bolan en lui disant :

— Mon testament. Et mon dernier monologue. Gardez-le, j'en ai des copies partout.

Bolan lut la page d'un coup d'œil puis la mit dans sa poche.

— OK, fit-il. Donnez ce coup de fil.

— Quel coup de fil ? demanda Toby.

— Il voudrait que j'appelle la police pour dénoncer les… les deux meurtres.

— C'est trop tard, répondit-elle.

— C'est encore mieux, annonça Bolan. Rendez-vous dans le hall de l'hôtel et trouvez-vous un flic. Vous êtes nerveux, paniqué. Je vous ai fait quitter le casino de force et je vous ai emmené dans le parking pour vous questionner puis je vous ai relâché. Vous n'avez vu que la tuerie, à part cela vous ne savez rien.

— Non, je ne sais rien d'autre, marmonna Anders en terminant son verre et en passant de l'autre côté du bar.

Toby l'y arrêta.

— Un instant, fit-elle. Tout ça c'est très bien pour toi, mais que devient le Grand Méchant Loup ? (Elle fixa Bolan.) Vous vous

prenez aussi pour l'Homme Invisible ?

— Presque, fit Bolan en lui souriant. Ne vous en faites pas, je m'en vais.

— Presque ? C'est pas suffisant, lui dit-elle. Vous ne m'avez pas écouté. Je vous ai dit que la baraque grouille de flics. Je les ai entendus parler. Ils ont bloqué toutes les issues. Et ils vont commencer à fouiller, chambre par chambre. Et ils savent qui ils recherchent.

Bolan y réfléchit un instant.

— Que me suggérez-vous ?

Elle le gratifia d'un large sourire.

— Allez, les filles ! c'est l'heure du changement. Les bikinis transparents. (A Bolan :) A poil.

— Je ne suis pas l'Homme Invisible, avoua-t-il.

— Je sais, mais vous êtes mignon lorsque vous rougissez. Ne vous inquiétez pas, on va seulement se baigner.

Deux minutes plus tard, quatre filles pour ainsi dire nues sortirent sur le patio. Il y avait encore une douzaine de clients qui prenaient un dernier verre près de la piscine. Ces derniers se retournèrent pour mieux voir, et un vieillard se leva carrément pour jouir du spectacle.

Deux d'entre elles montèrent sur le grand plongeoir et se mirent à danser frénétiquement pendant que les deux autres faisaient le même numéro au bord de l'eau.

Un *deputy* en uniforme sortit sur le patio les bras croisés, les yeux levés vers le grand plongeoir.

Personne ne vit la silhouette d'un grand homme en slip traverser la partie ombragée du patio devant les bungalows et se laisser discrètement glisser dans l'eau. Personne sauf les quatre filles. Elles plongèrent alors toutes dans l'eau chaude et l'entourèrent en poussant des petits cris de joie.

Au même instant un homme visiblement essoufflé traversa le hall principal en racontant une folle histoire de kidnapping et de meurtre.

Déjà une fois Bolan avait évité la capture en s'évadant par les eaux mais cela s'était passé à Miami en plein Atlantique. Il se demanda s'il pourrait s'en tirer aussi bien au beau milieu d'une

piscine dans le désert du Nevada, entouré par quatre ravissantes créatures.

Il sentit un long corps glissant se lover contre lui dans l'eau et une voix chaleureuse lui dire :

— Vous êtes plutôt bel homme pour un tueur.

Pour une raison qui demeura obscure, Bolan pensa subitement à ce que lui avait dit Lyons en arrivant en ville plus tôt.

La blonde Toby se pendait à son épaule et lui passait les doigts dans les cheveux.

— Drôle de tueur, fit-elle. Il n'a même pas pris son canon.

— Je te demande bien pardon, rétorqua la Canadienne. Il a un canon énorme.

— On fait ce qu'on peut, s'excusa Bolan.

CHAPITRE VII

Vito Apostinni était un *mafioso* prudent et avisé. Il fallait l'être pour survivre dans un milieu où la vigilance, la diplomatie, la ruse et la brutalité s'imposaient quotidiennement. La longévité est peu commune chez les patrons des casinos de la Mafia, et le *Gold Duster* était la plus ancienne des maisons de jeu du Milieu. Il fallait constamment s'assurer à qui l'on avait affaire, surtout quant aux crédits et autres privilèges. Il se pouvait qu'on parle à un propriétaire ignoré, ou à un ami de ce dernier, voire son associé. Il était tout aussi possible qu'on ait affaire à un exilé, un « lépreux », un homme devenu maudit dans la jungle mouvante du monde criminel.

En plus de seize ans Vito Apostinni ne s'était jamais laissé piéger par un escroc, pas plus qu'il n'avait fait un faux pas avec un homme de bien. Un tel record prouvait aisément son succès, et il parvenait même à parfaitement régler ses autres activités. Par exemple un patron de casino devait maintenir à un certain niveau ses « gains ». S'il lui arrivait de trop perdre ou d'avoir une période néfaste, ses supérieurs le regardaient d'un œil suspect. Il ne devait pas trop boire, ni trop pavoiser, ni trop jouer à ses propres tables. Il devait aussi faire très attention aux pourcentages de « skim » et les rafler sans se faire prendre par les agents de l'Etat ou des hommes du Internal Revenue, la Trésorerie américaine.

Ce tour de passe-passe était très important. Car l'on se servait du « skim » pour régler les pourcentages des actionnaires « ignorés », ceux à qui l'Etat n'accordait pas un permis de propriétaire de casino. C'est-à-dire, tous ceux qui avaient un casier judiciaire. Il y avait quelque douze actionnaires ignorés au *Gold Duster*, et il fallait leur montrer les comptes toutes les semaines et leur donner leur dû, grâce au « skim ». A part ces paiements réguliers il fallait toujours assurer un fonds au noir pour subvenir aux besoins hétéroclites d'un casino. De plus, dans un monde où l'argent liquide en grosses quantités permettait d'innombrables spéculations financières, les rentrées au noir des casinos étaient de première importance.

Quant au « skim », il partait par divers chemins à travers le pays ou à l'étranger, soit pour acheter la complaisance de certains magistrats soit pour grassement garnir des comptes numérotés en Suisse ou à Panama.

Vito était un as du « skim ». Il avait élaboré un système de passe-passe pour l'évacuer qui aurait fait pâlir un prestidigitateur. C'était cependant un peu plus compliqué. D'après un code de signaux entre les croupiers, les surveillants et les comptables en arrière-salle, on jonglait avec les chiffres, et chaque table avait son livre de comptes.

Il y a trois moments quotidiens essentiels pour les professionnels de Las Vegas, les trois décomptes des tables. La loi de l'Etat du Nevada oblige les responsables à préparer une feuille sur chaque table à la fin de chacune des trois relèves. Toute activité s'interrompt, et on doit compter l'argent et les plaques, puis on retire tout l'argent liquide pour le compter derrière des portes closes en sécurité.

Ces trois moments rituels étaient les instants cruciaux d'une journée pour Vito Apostinni. Il se couchait toujours à quatre heures du matin après la première relève, dormait jusqu'à onze heures, prenait son petit déjeuner, une douche et se rasait, après quoi on le massait. Puis il redescendait pour le décompte de midi. Il se détendait l'après-midi, se consacrait à ses amis ou cultivait ses relations politiques et s'occupait plusieurs fois par semaine d'activités charitables, ce qui lui donnait une excellente réputation auprès des citoyens de la ville.

A dix-sept heures il se consacrait à ses affaires, passant en revue les feuilles de décompte du jour précédent et lisant des rapports sur les gros perdants et les *high-rollers.* Dans le jargon des casinos un *high-roller* est une personne qui place invariablement des grosses sommes.

A dix-neuf heures il prenait son second et dernier repas de la journée, normalement un épais filet de bœuf, un cœur de laitue et un petit pain. Il dînait toujours seul et toute sa nourriture était préparée par le même homme, depuis seize ans.

A vingt heures il supervisait personnellement le dernier décompte de la journée, puis commençait en fait son réel travail, superviser le parterre du casino jusqu'au premier décompte à quatre heures du

matin. Vito travaillait plus que n'importe quel autre patron du *Strip* et cela se savait. Célibataire à quarante-huit ans, il vivait presque sur les lieux de son travail puisqu'il s'était fait installer un grand appartement au-dessus de la salle. Il ne se rendait que rarement dans l'hôtel mitoyen et seulement pour rendre visite à un hôte important ou pour faire une partie de golf sur le parcours de dix-huit trous. Il parlait avec une excellente diction, semblait avoir une bonne éducation et avait gagné le respect de tous ses employés.

Il était très conscient de son image et il ne se passait jamais une semaine sans qu'il assiste à une cérémonie civique en compagnie d'un publiciste de l'hôtel. Il se montrait généreux avec les diverses églises et institutions charitables et il « renflouait » au moins une fois tous les jours un gros perdant, remettant à la victime du casino un billet d'avion, aller simple, et une centaine de dollars payables aux guichets de la compagnie aérienne à l'aéroport de destination. En agissant ainsi il avait été surnommé Goldhearted Vito, Vito-au-cœur-en-or. Il était pour les joueurs invétérés la réincarnation du joueur du Mississippi d'antan qui ne laissait jamais filer un perdant qui avait perdu sa chemise. Il faut bien dire qu'en toutes ces occasions les publicistes du casino étaient présents, munis de leurs appareils photo.

En revanche les publicistes n'assistaient jamais aux décomptes lorsqu'on truquait les livres et qu'on faussait les comptes pour gruger l'Etat et le fisc. Pourtant, même après ce remaniement des chiffres, les bénéfices annuels tournaient régulièrement autour des vingt millions de dollars.

On ne prenait pas non plus des photos d'un croupier qui aurait été découvert en pleine triche personnelle et des instants d'après lorsqu'il subissait la peine habituelle, les doigts brisés à coups de barre de fer ou le dos des mains marqué d'un X au fer rougi.

Mais les photographes refaisaient une glorieuse apparition dès qu'un gagnant avec une martingale personnelle encaissait ses gains ou qu'un *high-roller* empochait plusieurs milliers de dollars, et les clichés résultants trouvaient en général une bonne place dans plusieurs grands quotidiens. Toutefois si un gros gagnant n'avait pas l'intelligence de repartir aussitôt il se retrouvait dans l'appartement des « gros gagnants », une suite luxueuse avec une série incroyable

de filles complaisantes qui faisaient de leur mieux pour pousser le pauvre bougre à réapparaître dans la salle de jeu. Discrètement on reprenait des photos, mais ce n'était pas tout; il y avait également une batterie de caméras de télévision à circuit fermé qui enregistraient chaque geste du gros-gagnant ainsi que ceux de ses partenaires du moment. Il était bien rare en effet qu'un de ces tristes sires puisse quitter Las Vegas après sa noce avec seulement sa mise d'origine.

Oui, Vito-au-cœur-en-or était le plus tenace des patrons de casino et il venait de passer la plus abominable journée de sa vie professionnelle. D'abord il y avait eu ce personnage, Autry, qui s'était fait passer pour un *high-roller* tout en s'immisçant dans les coulisses du cabaret du *Gold Duster* et qui avait tenté de questionner les show-girls. Puis il y avait eu l'apparition soudaine d'une équipe de comptables de l'Etat qui était arrivée de Carson City et qui avait tout observé pendant le décompte de vingt heures. Ensuite il y avait eu le vol du transfert dans lequel se trouvaient soixante mille dollars appartenant à Vito; puis *Joe* « the Monster » lui avait appris que Bolan, ce fumier de Bolan, était à la base du coup. Puis Autry avait disparu, et les sbires de *Joe* avaient commencé à retourner le *Strip* et, pour comble de malheur, les Talifero allaient arriver, accompagnés par d'innombrables tueurs.

Las Vegas pouvait aisément se passer d'une guerre avec Bolan. Ce serait désastreux pour les affaires. Vito ne parvenait pas à comprendre pourquoi les messieurs de la côte est permettaient de telles bévues dans une ville ouverte. Le sang versé ferait fuir les joueurs, et les touristes affolés prendraient leurs jambes à leur cou. Ce serait un échec retentissant pour l'image d'une ville ouverte; une ville restait ouverte justement pour éviter les effusions de sang, pour raccrocher tous les dollars offerts.

Vito n'y comprenait rien. Et alors ? Si Bolan voulait se rafler un peu de « skim » on n'avait qu'à le laisser faire ! Quelle histoire pour une somme dérisoire. Enfin, qui paraîtrait dérisoire en comparaison avec les pertes que subiraient les casinos après une guerre en pleine ville. Il ne fallait pas « boucler » Las Vegas. Las Vegas vivait parce qu'elle n'était pas bouclée. Une ville qui rapportait plus de cinq cents millions de dollars par an valait mieux qu'une tuerie montée

par des hommes de main qui devaient assurer sa protection. Sainte Mère ! Vito n'y comprenait rien.

Et il était déjà trop tard pour agir. Les activités avaient commencé à Hard Mountain pour redescendre dans Paradise Valley, et déjà Paradise avait du sang plein les rues. Du sang qui aurait très bien pu être celui d'Apostinni !

Vito n'avait pas expédié Joe Fuge et Harry Stanners pour se faire massacrer. C'étaient des gardes de sécurité, pas des tueurs; ils étaient même en règle avec le syndicat des casinos. Vito ne les aurait jamais envoyés pour une tuerie, ça ne se faisait pas à Vegas. Il avait seulement voulu faire entendre raison à Anders et savoir où en était cet autre imbécile, cet Autry qui pouvait très bien s'avérer un espion fédéral.

Alors ils étaient tombés sur Bolan… Bon, personne ne pouvait le reprocher à Vito Apostinni. Il espérait seulement qu'on coincerait ce Bolan et qu'on l'emmènerait ailleurs avant qu'il ne puisse tout foutre en l'air.

En attendant la vie continuait et les affaires aussi. Il était quatre heures du matin de nouveau, l'instant crucial, le premier décompte de la journée, le plus important. Au diable Mack Bolan et ses sacrés coups de pétard !

Apostinni se trouvait dans la salle des comptables, et son cœur en or débordait en voyant s'accumuler tant de bénéfices. Une équipe de comptables féminins comptait les liasses, et des machines à compter les pièces faisaient un joyeux cliquetis.

— On dirait la meilleure nuit du mois, Mr Apostinni, dit le chef comptable.

— Ouais ? On verra, vous me le direz après le décompte final, répondit Apostinni d'une voix plaisante. Ne vous vantez pas encore, attendez le résultat définitif.

Mais il se félicitait déjà. Il connaissait bien les possibilités de la maison, les mathématiques du hasard, et il n'avait pas besoin du chef comptable pour se rendre compte que la nuit avait été lucrative.

— Je vais me coucher, fit-il d'une voix lasse. Faites-moi monter les feuilles, je les regarderai demain matin.

Vito se dirigea jusqu'à la porte et attendit qu'un garde actionne le système de sécurité. Il passa ensuite dans un petit couloir et attendit

de nouveau qu'un second garde lui ouvre la porte qui donnait sur le parterre du casino.

Son garde du corps, Max Keno, l'attendait à l'extérieur en observant d'un œil morne les cartes sur la table de *blackjack.* Apostinni passa devant cette table, souriant à plusieurs personnes, et Keno lui emboîta le pas. Puis Vito aperçut Joe Stanno « the Monster » qui se dirigeait vers lui comme un ours de l'autre côté de la salle; il perdit son beau sourire et attendit d'un air résigné le porteur de nouvelles sinistres.

Le tueur s'arrêta près de lui et lui marmonna du coin de la bouche :

— Bonjour, Mr Apostinni. Ça va bien ?

— Assez bien, lui répondit Vito. Et de votre côté ?

— C'est la merde. Ces cons de flics l'avaient cerné puis ils l'ont laissé filer entre leurs pattes.

— Dommage, fit Apostinni d'une voix égale.

— Ouais. On se demande encore comment il a pu faire. Il a laissé sa voiture au parking. Ne vous en faites pas, on la surveille.

— Peut-être qu'il s'y cache encore, c'est grand. Plus de trois cents chambres.

— Non. On a démoli la baraque, pièce par pièce; il n'y est plus. Mais ne vous inquiétez pas. Il ne montrera pas son tarin sur le *Strip* ce soir.

— Vous avez tout bouclé, Joe, n'est-ce pas ?

— Bouclé et rebouclé, oui. Toute l'équipe de sécurité est à sa recherche ainsi que tous les gars du bled qui touchent un salaire. Vous n'avez rien à craindre, Mr Apostinni.

— Bon, tant mieux. Je suis fatigué, Joe, je vais monter me coucher. Euh… à quelle heure vos patrons arrivent-ils ?

— Vers six heures. Ils sont dans l'avion de la société. Vous pouvez dormir tranquille, Mr Apostinni.

— Merci, Joe.

Vito continua son chemin, suivi par son fidèle garde du corps, et se rendit au pied de l'escalier privé qui menait jusqu'à son appartement insonorisé.

Le garde du corps poussa un soupir et se laissa tomber dans un fauteuil au sommet de l'escalier. Vito descendit un petit couloir,

appuya sur le bouton de l'interphone et dit :

— C'est moi, Bruce. Il est 4 h 22 et tout va bien.

C'était une phrase clé, un code qui annonçait au gardien-garde du corps à l'intérieur que son patron entrait seul et de sa propre volonté. La moindre variante en paroles ou même du ton de sa voix serait un arrêt de mort pour toute personne l'accompagnant contre son gré.

Il y eut un grésillement, et la porte s'écarta. Apostinni passa rapidement à l'intérieur et referma la porte. Le faisceau d'un spot minuscule brillait dans ses yeux et à quelques mètres de lui, sur un niveau un peu surélevé, il distingua la silhouette d'un homme.

Vito fit face à la source lumineuse un long moment, puis dit d'une voix agacée :

— Ce n'est que moi, Bruce. Eteins cette lumière.

— Il ne peut pas, Vito, lui répondit une voix glaciale dans son dos.

Il sentit une pression d'acier froid contre sa nuque, et cette même voix de glace lui dit :

— Si tu es armé, c'est le moment de t'en servir ou de t'en débarrasser.

— Je ne suis pas armé, fit rapidement Apostinni qui avait subitement la gorge sèche et râpeuse.

Il se demandait ce que fabriquait Bruce.

— Reste tranquille, lui suggéra la voix.

Vito cessa presque de respirer. Il sentit plus qu'il ne vit une forme passer près de lui, puis le spot s'éteignit et l'éclairage naturel se fit, et Vito put enfin regarder pour la première fois l'homme dont toute l'organisation avait peur.

Ce fumier de Bolan. Un grand mec, plus d'un mètre quatre-vingts habillé en noir, un costume… plutôt une combinaison de commando avec des baskets noirs aux pieds. Il avait une cartouchière à la taille, où était suspendu un holster à rabat dans lequel il y avait sans doute un Colt .45 automatique, version militaire. Il avait aussi une espèce de harnais sur la poitrine et un second holster sous l'aisselle, mais celui-ci était vide. Un méchant pistolet noir se trouvait dans l'immense pogne du type.

Le visage ressemblait à de l'acier brut, et il avait plus de mal à soutenir l'intensité et la cruauté du regard de ce Bolan que de fixer le canon de l'arme noire. Vito détourna enfin les yeux pour les lever vers la petite tourelle de sécurité et découvrir Bruce ou plutôt ce qui en restait. Il lui manquait une partie du visage entre les yeux. Un œil pendait sur sa joue et il y avait du sang partout. Bruce était assis, inerte, sanglé dans le harnais de la chaise. L'estomac de Vito se retourna, et il détourna une seconde fois les yeux.

— C… comment êtes-vous entré ici habillé comme ça ? bégaya-t-il.

— C'est ta dernière question, Vito. T'as pas autre chose que tu préférerais savoir ? demanda la voix glaciale.

— Non… euh, si. Que voulez-vous ? De l'argent ? Mais prenez, je vous donne tout.

— L'argent ne m'est rien, Vito.

C'était un fou. Un type pour qui l'argent n'était rien ? Vito-au-cœur-en-or ne pouvait pas comprendre un type comme ça.

— Ecoutez, Bolan, dit-il, j'suis honnête, je suis un homme bien, je vis proprement. Je fais mon boulot et je le fais bien, et je dépense mon fric en faisant le maximum pour les pauvres et les nécessiteux. Pourquoi venir me flanquer une pareille trouille ? Moi, je ne vous ai rien fait.

Le type le saisit et le poussa violemment de l'autre côté de la pièce; le canon de l'arme noire le suivit sans dévier d'un centimètre. Vito s'écroula sur un divan, incapable de se tenir encore debout tant ses jambes le trahissaient.

— D'accord, gémit-il. J'vais vous dire la vérité. Je ne suis qu'un homme de paille. J'suis salarié, je dois presque pointer. J'suis tout petit, Bolan, tout petit. Je n'ai rien à dire, je fais ce qu'on me dit.

— Faudrait le prouver.

— Bon, OK, je touche un petit pourcentage mais tout petit, hein ?

L'homme le fixait sans répondre.

— J'peux le prouver. Laissez-moi ouvrir le coffre. Je vous le prouverai en vous montrant les chiffres, noir sur blanc.

— En douceur, Vito, lui conseilla la voix derrière lui. Si quelque chose se passe, tu seras le premier à encaisser.

— Ne vous en faites pas, je le sais, fit Apostinni.

Il traversa la pièce d'un pas chancelant, déplaça un bahut sur gonds, débrancha le système d'alarme électrique et ouvrit le coffre-fort.

— Doucement, Vito, fit la voix.

Avec des gestes d'une lenteur comique, le patron de casino étendit la main à l'intérieur du coffre et prit un carnet relié de cuir - la possession la plus gardée de toute une vie de travail. Ça n'a pas d'importance, se disait-il, il ne sortira jamais d'ici en vie, et ce geste lui sauverait peut-être sa propre vie.

Il déposa le carnet sur une commode et fit un pas respectueux en arrière.

— Jetez-y un coup d'œil, supplia-t-il. Toute la combine s'y trouve, les paiements hebdomadaires, combien, à qui, etc. C'est le vrai livre, Bolan. Celui qui compte.

Le type tourna rapidement quelques pages, poussa un grognement et enfonça le carnet dans sa ceinture.

— Ça ne me suffit pas, Vito, dit-il. Raconte-moi quelque chose susceptible de te garder en vie encore un instant.

Les jambes d'Apostinni le trahirent de nouveau. Ça allait trop loin et trop vite. Il vacilla jusqu'à une chaise et s'y écroula.

— Quoi ? demanda-t-il d'une voix de supplicié.

— Moi, je n'en sais rien. C'est ta baraque, après tout. Distrais-moi, Vito.

— Eh bien, je…

Apostinni passa la langue sur ses lèvres et regarda d'un côté puis d'un autre à la recherche d'un miracle. Aucun ne se présenta. Mais que voulait-il, ce fumier ? Il ne voulait pas d'argent. Le bouquin ne l'intéressait pas. Mais il n'avait toujours pas tué Vito… Alors que voulait-il ?

— Je… enfin, c'est vous qui tenez les cartes maîtresses, Bolan. Pour le moment. Mais vous vous trouvez en mauvaise posture. Vous devriez quitter cette ville en quatrième vitesse. Joe Stanno et ses gars sont en train de passer toute la vallée au peigne fin. Les hommes du sheriff font la même chose.

— Ouais, je le sais, lui répondit le salaud, glacial.

Il se tenait là, sans bouger, les yeux fixes, et son flingue ne déviait jamais d'entre les yeux de Vito.

— Eh bien, peut-être que vous ne savez pas que Pat et Mike vont arriver en ville dans une heure environ. Ils viennent vous couper la tête, *paisano,* et ces mecs-là ne plaisantent jamais. Ils s'amènent avec un avion plein de soldats, les plus durs du Milieu. Vous le savez, ça ?

— Ouais, répondit l'homme sans paraître impressionné pour autant.

— Bolan… j'ai trois cent soixante-quinze mille dollars dans le coffre en bas. Pensez-y. Dites un mot et c'est à vous. Jusqu'au dernier *cent,* je vous le jure.

— Qu'est-ce que je ferais de tout ce fric, Vito ?

— Ben… merde. J'en sais rien, moi. Payez-vous une amnistie. Je connais une centaine de mecs qui pourraient vous arranger ça. Je vous parie que je pourrais même le faire personnellement, je connais des tas de gens… tout le monde, des gens importants. Laissez-moi…

— Ferme-la, Vito.

— Mais, nom de Dieu, Bolan ! Pourquoi voulez-vous me tuer, moi ? (Il commençait à transpirer à grosses gouttes.) Je ne suis rien, un homme de paille minable à dix sous; je ne vaux même pas le prix de votre balle. Pourquoi *moi ?*

— J'essaye de trouver une raison pour ne *pas* te descendre, Vito.

— Oh, mon Dieu ! moi, j'peux vous en donner des tas de raisons pour ne pas me tuer.

— Pas si tu examines les choses de mon côté, Vito. Essaie donc. Trouve-moi une raison valable.

— Bon, ben… OK. Moi, j'peux vous faire sortir d'ici en un seul morceau, Bolan. Stanno se trouve en bas en ce moment. Il n'y a pas d'autre issue et il la bloque. Joe « the Monster… » je sais que vous en avez entendu parler. Moi, je peux garantir votre sauf-conduit, Bolan.

— Je suis entré tout seul, répondit le fumier. Je ressortirai tout seul.

— Bon… attendez ! Ecoutez-moi, bon Dieu ! Que voulez-vous ? Quelque chose de gros ? Un truc vraiment important ?

— Tu te réchauffes, Vito.

— Eh bien, je…

Apostinni regarda autour de lui d'un air hébété en se demandant ce qui se passait; il avait fait construire cet appartement précisément pour tenir à l'écart ce genre de fou. A présent le fou était entré et se trouvait là devant lui, et il n'y avait aucun moyen de s'échapper. De plus, personne n'aurait l'idée de venir lui rendre visite à cette heure tardive.

Vito n'avait pas envie de crever de cette manière; enfermé dans une pièce avec un tueur dingue qui préférait assassiner que prendre du fric. Si seulement il parvenait à lui donner quelque chose… n'importe quoi, bon Dieu ! Juste un petit bout de truc qui le ferait attendre. Il y avait toujours une chance. Un détail, sainte Mère ! Pour une fois Vito avait vraiment tiré la mauvaise carte.

— Que m'as-tu dit, Vito ? demanda la voix glaciale.

— Je vous… je vous ai demandé si vous vouliez quelque chose de vraiment important… Le carrousel… vous en avez déjà entendu parler ?

Il y eut une étincelle dans le regard du type en noir; voilà ce qu'il fallait lui donner !

— Ouais, c'est le gros coup qui se prépare. Le carrousel des Caraïbes. Je parie que vous n'en avez pas beaucoup entendu parler.

— Reviens en arrière et repars, commanda Bolan qui tenait toujours en joue le visage d'Apostinni.

— Repars où ?

— Quel genre de carrousel ?

— Ben, un carrousel, quoi. Comme pour les mômes.

Le grand type avait un regard spéculatif et il demanda :

— Comme le carrousel californien ?

— Non, ça c'est du côté de Los Angeles, c'est rien, de la broutille. Ça va se passer aux Caraïbes la prochaine fois, Bolan. Le gros coup.

— OK, continue.

— Ben, merde ! c'est tout ce que je sais. On ne donne pas tous les détails aux petits gars de mon espèce. Mais je viens d'y envoyer personnellement seize millions de dollars.

— Seize millions ?

— Ouais. Et le fric que vous avez raflé ce soir partait là-bas aussi.

— Aux Caraïbes, hein ?

Le type avait pris la mouche, il était intéressé. Apostinni eut un répit momentané et reprit courage.

— Ouais. Ça va d'abord à San Juan. Puis on distribue ensuite le fric dans les autres îles.

— Pour quoi faire ?

— Ah ! ça, je n'en sais rien, et c'est la vérité, Bolan.

— Et si je t'accordais un sursis, Vito ? De vingt-quatre heures. Tu penses pouvoir en apprendre plus long ?

— Oui, bien sûr.

— Tu n'es qu'un minable, rappelle-toi.

— Si ma vie est en cause, Bolan, je peux grandir rapidement.

— D'accord, tu viens de gagner une journée, Vito. Joue le jeu et je te ferai grâce en permanence.

Apostinni n'en croyait pas ses oreilles. Ce type ne pouvait pas être con à ce point !

— Mais, nom de Dieu, Bolan, vous pouvez me faire confiance. Je n'ai jamais triché dans une affaire de ma vie.

— OK.

Le type resta là sans bouger, tenant toujours le pistolet noir. Apostinni toussota nerveusement.

— Bon… eh bien… je vais vous aider à sortir d'ici. Vous voulez qu'on se retrouve ici à la même heure demain ? Ou voulez-vous que je vienne vous trouver quelque part ?

— Ça sera parfait ici.

Et il restait là sans bouger. Le patron du *Gold Duster* se dressa lentement et se dirigea jusqu'à la porte. Est-ce que ce fumier de con allait vraiment le laisser sortir ?

Vito posa tout doucement la main sur le mécanisme de la porte; chaque fibre de son corps était tendu à craquer.

— Vous voulez que j'aille voir si le chemin est libre ? demanda-t-il à Bolan.

— OK, fit l'incroyablement stupide tueur.

Apostinni ouvrit la porte, se glissa à l'extérieur, referma rapidement la porte, déclencha le système d'alarme et ferma électriquement la porte. Il faudrait une tonne de TNT pour la rouvrir de force.

— Max ! hurla-t-il. Ce dingue est à l'intérieur ! Mais qu'est-ce que tu fous, nom de Dieu !

Le garde du corps se lança dans le couloir, revolver au poing, et essaya de protéger son dieu personnel de son corps maigrelet.

— Attends ! Fais pas le con ! s'écria Vito en le repoussant. Il est enfermé à *l'intérieur,* espèce de con !

Le patron du casino appuya sur l'interrupteur de l'interphone et cria :

— C'est fini pour toi, pauvre con ! Tu te trouves dans un coffre-fort, connard !

Une vague humaine, hérissée de pistolets, se lançait dans l'escalier et, derrière elle, Joe « the Monster » se frayait violemment un chemin pour monter jusqu'à Apostinni.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Vito ? beugla Stanno.

— Ce con, ce fumier de salopard de Bolan, j'l'ai enfermé dans mon appartement ! s'écria fièrement Apostinni.

— Alors arrêtez ces foutues alarmes, d'accord ?

Il fallut une bonne minute pour calmer la cohorte entassée devant la porte de « la taule à Vito », la faire s'aligner, et encore vingt secondes pour venir à bout du mécanisme électrique. On ouvrit brusquement la porte épaisse, et six des meilleurs éléments de Joe « the Monster » plongèrent à travers l'encadrement de la porte, tirant dans tous les coins.

Il ne leur fallut que trois secondes pour entièrement démolir et trouer tout l'appartement.

Lorsque la fusillade prit fin, Joe « the Monster » passa doucement dans la pièce principale, regarda ses hommes d'un air stupide, puis demanda à Apostinni

— Qui avez-vous dit qui était dans votre appartement, Mr Apostinni ?

— Vous ne l'avez pas eu ? demanda Vito d'une voix apeurée.

Une autre voix se fit entendre du fond de l'appartement :

— Il n'est pas dans la salle de bains non plus, Joe.

Apostinni entra dans son « coffre-fort », les jambes chancelantes, et dit :

— Mais il n'a pas pu *sortir…*

— Qui a tué Bruce Serena, Mr Apostinni ? demanda Stanno en se retournant pour fustiger du regard son équipe de tueurs. C'est l'un de vous ?

— Mais non, c'est pas *eux,* s'écria Apostinni. C'est ce fumier de fils de pute de Bolan qui l'a fait ! Et il allait me descendre aussi ! Je l'ai fait marcher et je me suis tiré ! Mais regardez donc, bon Dieu ! Il doit être ici quelque part !

— Vous voulez qu'on jette un œil sous le tapis, Mr Apostinni ? On a regardé partout ailleurs.

— Moi, j'vous dis qu'il est là-dedans ! glapit le patron du casino. Y a pas d'autre sortie ! Il est *là-dedans !*

— Allons, Mr Apostinni, fit Joe « the Monster » d'une voix calme. Vous avez eu beaucoup de soucis dernièrement, vous travaillez trop. Vous feriez mieux d'aller vous coucher. Je m'arrangerai pour expliquer en bas.

— Mais je vous dis qu'il se trouve ici ! Je ne vais pas dormir ici avec ce fou ! Trouvez-le !

— Descendez Bruce Baby de là-haut, soupira Stanno avec lassitude. Où est votre flingue, Mr Apostinni ? Je le ferai disparaître pour vous. (Stanno fit un signe à Max Keno pour que ce dernier se rapproche.) Alors, Mr Apostinni, soyez raisonnable. Faut faire attention.

— Ecoutez, Joe, je ne suis pas devenu fou, fit Vito d'une voix enfin contrôlée. Je n'ai pas descendu Bruce. Je vous dis que…

— Hé ! patron, s'écria une voix du haut de la plate-forme de sécurité où deux hommes étaient montés pour faire descendre les restes de Bruce Baby.

L'un de ces hommes se penchait vers Stanno et Apostinni; il avait un objet dans la main.

— Y avait ça sur les genoux de Bruce.

Joe « the Monster » et Vito se rapprochèrent de la tourelle, et l'homme laissa tomber l'objet dans la paume du monstre. C'était un morceau de papier plié dans lequel il y avait un petit objet encore plus lourd. Une médaille de tireur d'élite.

Stanno toussota et s'éclaircit nerveusement la voix. Brusquement sa gorge s'était resserrée. Il lut à voix haute le message inscrit en caractères majuscules sur la feuille. Le message était bref.

— Vingt-quatre heures, Vito.

— Voyez ? fit Apostinni d'une voix creuse. Je vous l'avais dit.

— Mais comment a-t-il pu se… gronda Stanno d'une voix rauque.

Les hommes au sommet de la tourelle venaient de faire une nouvelle découverte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria l'un d'eux. Hé ! patron, y a un truc défait ici… C'est…

— C'est quoi ? tonna Stanno.

Apostinni se sentit défaillir, il marmonna

— C'est le conduit électrique.

— Le quoi ?

— Vous savez, chuchota Vito-au-cœur-en-or, le conduit pour l'air conditionné, les câbles de la télé, de l'électricité, tout ça, quoi.

— Ça mène où ? fulmina le monstre.

— Dehors, à l'arrière, je suppose.

— Vous *supposez !*

Stanno expédia d'un ordre sec un groupe d'hommes à l'arrière du casino et il cria aux deux autres sur la tourelle :

— Eh bien, allez-y, passez !

Mais au fond de lui-même Apostinni savait qu'il était trop tard pour se lancer à la poursuite de Bolan. Il s'était fait rouler par un professionnel et, pour un patron de casino, c'était un échec retentissant.

Ce type s'était tranquillement amené, l'avait laissé lui donner sur un plat d'argent le livre de comptes et s'était ensuite barré tout aussi tranquillement.

Il y avait des hommes qui créaient leur chance, d'autres qui subissaient la leur.

Vito-au-cœur-en-or ne saurait plus jamais dans quelle catégorie il se trouvait.

CHAPITRE VIII

Bolan avait déjà appuyé trois fois sur la sonnette lorsqu'une splendide infirmière noire vint lui ouvrir. Elle eut un mouvement de recul en voyant entrer la silhouette en combinaison puis elle se mit à rire doucement.

— Je ne vous reconnaissais pas en rat d'hôtel.

— Comment va le malade ? demanda Bolan.

— Bien, chuchota la Noire. Le docteur l'a examiné à quatre heures. Il s'en tirera très bien.

— Il a pris des calmants ?

— Non, mais il se repose.

— Je dois le voir, Mrs Thomas. C'est très important.

Elle fit une moue et scruta le visage de Bolan puis elle lui sourit.

— Je vais poser la question au docteur.

Bolan la vit disparaître, et de nouveau il pensa à la détermination de Lyons de tenir son rôle jusqu'au bout. La clinique se trouvait sur la Westside, le quartier noir de la ville. Il y avait de l'amitié entre Lyons et le docteur, et le flic avait insisté pour venir là. Cet arrangement semblait être idéal, et Lyons était bien soigné. Pourtant… Bolan n'était pas tranquille.

Un Noir, au visage fatigué, vint s'arrêter dans l'encadrement de la porte. Il était vêtu d'un pyjama et d'une robe de chambre. Examinant Bolan des pieds à la tête, il dit d'une voix cynique :

— Vous êtes habillé à mort. Pourquoi voulez-vous parler à Carl ?

— C'est urgent, fit Bolan.

— Il se repose. Ça ne peut pas attendre demain matin ?

— Si, mais moi, je ne pourrais pas.

Le docteur comprit. Il observa un instant son visiteur puis lui fit un signe de la tête pour le faire entrer.

— OK, mais ne prenez pas trop longtemps.

— Promis, marmonna Bolan en passant.

La femme du docteur était déjà dans la chambre de Lyons, et elle réveillait le flic en douceur.

— Vous avez de la visite, Carl, fit-elle.

Il y avait une petite lampe sur la table de chevet qui baignait la pièce d'une lumière douce. Le flic était sur le dos sans oreillers. Son bras gauche était sanglé au lit et une aiguille de goutte à goutte était plantée dans la veine.

Bolan se rapprocha du lit, et le flic leva les yeux pour le regarder.

— C'est le blitz, dit-il.

— En douceur.

— Ne l'énervez pas, recommanda l'infirmière avant de sortir discrètement.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit Lyons.

— Des tas de choses. Pour commencer je vous ai apporté un cadeau.

Bolan sortit le carnet noir de Vito Apostinni et le posa dans la main valide de Lyons.

— Ne le regardez pas maintenant. C'est le livre de l'argent au noir du *Gold Duster.*

— Comment diable avez-vous réussi à prendre ça ? demanda Lyons en souriant.

— Vito l'a échangé contre sa vie.

— Il a gagné au change, fit le flic.

— Probablement. Le comique se porte bien. Pour le moment. Il m'a tout raconté au sujet de l'ASA et de l'investissement du show-business.

— On ne peut rien vous cacher, fit Lyons en souriant de nouveau.

— Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? C'est plus gros qu'Anders, non ?

Lyons le regarda un peu de travers.

— Je n'ai pas le droit d'en parler, Mack. Changeons de sujet.

— Je vous en foutrai des changements de sujet ! Moi, j'essaie de survivre. J'ai besoin de savoir tout ce qui peut m'être utile.

— Il y a des limites à l'amitié, marmonna le flic sur un ton têtu.

Bolan commença à sourire. La moralité policière était un phénomène bien étrange. Un flic comme Lyons arrêterait sa propre mère pour prostitution puis ensuite lui promettrait l'immunité si elle témoignait contre son maquereau. Ce petit jeu s'appelait la justice et ressemblait beaucoup à la survie. Bolan comprenait très bien les règles de ces deux jeux.

— Je ne suis pas venu mendier, dit-il. Je suis venu faire un échange. Je viens de vous refiler les comptes truqués de Vito. Moi, je n'ai pas reçu grand-chose en contrepartie.

Le flic poussa un soupire et se remit à sourire.

— Ce sera peu, dit-il.

— Le carrousel californien, fit Bolan. Je pensais d'abord que c'était un nom de code mais ça ne l'est pas. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un circuit du Milieu. Une grande roue qui tourne perpétuellement.

— Qui tourne ?

— Qui fabrique plutôt. Le talent, les filles, les stupéfiants, la contrebande, le chantage, les meurtres. Dites ce que vous désirez, et le carrousel produit.

— Pourquoi Los Angeles s'y intéresse-t-elle ? Quel est votre biais ?

— Nous sommes un port maritime, si vous vous souvenez de vos leçons de géographie. Et nous avons un immense aéroport. Nous sommes voisins avec un autre pays. Faut-il que je vous explique tous les avantages ?

— Ce n'est pas nouveau, ça, fit Bolan. Ça se passe depuis l'an quarante.

Le flic poussa un soupir.

— Mais le système et la combine sont neufs.

Bolan attendit un instant puis il annonça :

— Bon, j'écoute.

— Ne vous donnez pas la peine, c'est la fin du dialogue.

Bolan poussa un petit sifflement d'étonnement.

— Si gros que ça, hein ? *Top secret* et tout.

— Oui, c'est ça, gronda Lyons.

— OK, donnez-moi juste un petit indice. Je pourrais ensuite vous rendre quelque chose d'énorme.

Le flic avait un regard spéculatif et prudent.

— Foutez le camp, Mack.

— Mais j'ai réellement un tuyau.

Lyons poussa cette fois un long soupir résigné.

— OK. C'est à Las Vegas que tout commence. Le cerveau du système. Ça vous aide ?

— Bien sûr, mais je voudrais quand même connaître la combine.

— Racontez-moi d'abord quelque chose qui m'intéresse, suggéra Lyons.

— Le cerveau central de Las Vegas c'est le *Gold Duster,* dit Bolan.

— C'est pourquoi on m'y a cassé les os.

— Mais ailleurs il y a le corps, et c'est encore plus important.

Lyons était pris au piège.

— Et c'est quoi ? demanda-t-il.

— Quelle est la combine ?

— Salaud, fit Lyons en souriant.

— On joue le jeu ou pas ?

— La Chine Populaire.

— Comment ?

— Ouais. C'est une jolie prise pour la Mafia, non ? D'après nos renseignements, il y a pas mal d'échanges.

— En quoi ?

— En tout. C'est le plus gros marché secret du monde.

— C'est logique, fit Bolan.

— Quoi donc ?

— La seconde centrale. A trois pas de la Havane.

— Miami ? fit le flic d'un air inquiet.

Bolan secoua la tête.

— Non. Mais Miami est sûrement dans le coup. D'après ce que j'ai pu apprendre, le premier maillon est à San Juan. Ils appellent ça le carrousel des Caraïbes.

Lyons réfléchit un instant puis demanda :

— C'est sûr ?

— La confession d'un mourant, ou presque. Vito me l'a raconté et il croyait vraiment qu'il allait y passer.

— Un type dira n'importe quoi à un moment pareil, Mack.

— Pas lui. Il croyait que j'allais y passer aussi. C'était un jeu de poker. Non, je crois qu'il m'a dit la vérité.

— C'est logique en tout cas, fit le flic. Allez, casse-toi, Mack, je n'en peux plus.

— Encore un truc. La route est longue entre Pékin et Tommy Anders. Quel rapport ?

Lyons se fatiguait et il répondit d'une voix lasse.

— C'était le meilleur moyen pour entrer en contact avec le Milieu ici. Anders a de gros ennuis, et ça m'inquiète. C'est un type très chouette, et il a du cran. Je n'aimerais pas le voir se faire abîmer à cause de cette opération. Je veux dire…

— Vous voulez dire que vous vous en êtes servi et que vous avez honte maintenant.

Lyons haussa les épaules.

— On joue pour gagner, Mack. Mais ce n'est pas tout. C'est la grosse offensive, à commencer par le show-business. Le Syndicat veut même investir Hollywood. Ces types du cinéma se croient déjà en difficulté mais ils n'ont jamais eu affaire aux *mafiosi.*

— Quel rapport avec le carrousel ?

Lyons fronça les sourcils.

— Tous les rapports. Le cinéma est une gigantesque entreprise. La distribution des films et leur projection en salle est plus énorme encore. Une fois que la Mafia contrôlera ce monde-là, elle fera ce qu'elle voudra. Les eskimos dans la salle, l'équipement et les projecteurs, le « skim » provenant des recettes, et même les services payants des starlettes.

— Ils se servent de quoi comme appât ? se demanda Bolan à voix haute.

— Du meilleur appât qui soit, le fric. Lorsqu'il n'y a plus de liquide légal en circulation, l'argent au noir est roi. Le type qui tient la cagnotte contrôle le marché. Comme dans toutes les affaires.

— Mais il doit y avoir un point commun, non ?

— Evidemment, fit Lyons. Vous savez comment agit le Milieu. Ils se partagent toujours tout entre eux. Une famille s'occupe du show-business, une autre des stupéfiants, encore une autre de la contrebande. Etc, etc. Alors vous me dites que ça va se passer maintenant à la Havane. Ça peut vouloir dire n'importe quoi, des secrets atomiques à un bordel à Guantanamo.

— Ou bien… fit Bolan, un nouveau Las Vegas.

— Oui, c'est possible, il y a déjà pas mal de casinos aux Caraïbes.

— Et c'est de plus en plus dur ici, non ? Pour le Milieu, je veux dire. A ton avis, combien de show-girls et de croupiers sont des

agents du FBI ?

Lyons émit un petit rire.

— Vous avez donc remarqué.

— Ça crève les yeux. Et ne pensez pas que la Mafia soit aveugle, Lyons. Quand ça devient trop difficile, elle déménage. Si elle ne peut pas acheter ce qu'elle veut ou combattre ce qui l'oppose, elle se barre. Vito a dit qu'il avait expédié seize millions de dollars à San Juan en un an. Ça, ce n'est qu'un seul casino.

— Même notre plus célèbre milliardaire vient de quitter Las Vegas pour ailleurs, fit Lyons d'une voix rêveuse.

Bolan fronça les sourcils.

— Attendez, moi, je n'ai jamais entendu dire qu'il…

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire mais on ne gagne pas des milliards en restant chez les perdants. Il connaît peut-être quelque chose que nous ignorons.

— Que Vegas se meurt ?

— Peut-être bien, soupira Lyons. Allez, foutez-moi le camp ! J'ai les yeux qui se ferment. Vous avez entendu l'infirmière, ne m'énervez pas.

Bolan lui sourit.

— Bon, restez là sur le dos à ne rien foutre. Moi, je vais aller jouer au flic.

— Prenez un conseil, Mack, ne vous en mêlez pas. Les Fédéraux s'en occupent avec beaucoup d'attention. Je vous ai dit pour Brognola. Ça comptera d'autant plus à Vegas. Ils ne vous permettront pas de vous y mêler.

— Je ne suis pas un concurrent, observa Bolan. Mais je ne joue pas une partie de 421 non plus, j'ai besoin de toute l'aide que je peux obtenir. Je vais démolir cette ville, Lyons.

— N'en faites rien. Vous avez déjà assez fait comme ça. Partez pendant qu'il en est encore temps.

— Trop tard, fit Bolan. D'après ce que m'a dit Vito, le seul moyen que j'aie pour m'en sortir, c'est de foncer dans le tas. (Il sourit.) Saviez-vous qu'il a installé des micros partout, même chez lui ?

Lyons se mit à sourire.

— Ici personne ne se fait confiance. Et j'ai appris que c'est tout à fait justifié.

— Bon, eh bien, je vais un peu m'occuper d'eux.
— Leur échauffer les oreilles ?
— Peut-être.
— Faites attention, nom de Dieu, grinça le flic.
— Comme toujours, conclut Bolan.

Il redescendit le couloir, remercia l'infirmière et ressortit dans la nuit. Il ne lui restait plus beaucoup de temps car le jour commençait à poindre, et Bolan avait à faire.

L'Exécuteur avait rendez-vous avec un avion.

CHAPITRE IX

Bolan était plus qu'un tireur d'élite, il était maître-armurier et ses connaissances dans le domaine des armes étaient vastes. En conséquence, il avait accumulé au cours de ses aventures un véritable arsenal, un arsenal ambulant, son chariot de guerre, dans lequel étaient entassées toutes les armes offensives qu'il avait pu acquérir au marché noir.

Pourtant, parmi toutes ces pièces guerrières, celle qu'il chérissait le plus était la plus commune et la plus facile à trouver dans le commerce : une Weatherby Mark V qu'il avait calibrée et ajustée à ses propres besoins. Il l'avait eue à Londres et l'en avait rapportée à grand-peine.

C'était une carabine à levier qui expédiait des Magnums .460 à plus d'un kilomètre avec une poussée supérieure à deux tonnes. L'impact d'une de ces balles décapitait un homme à plus de cinq cents mètres.

Cependant son champ de tir ne serait pas si important. Il n'y avait que la lumière qui lui posait un problème. Le télescope serait impuissant si le soleil ne se levait pas à temps. Si jamais l'avion atterrissait avant l'aube, Bolan n'aurait plus qu'à battre honteusement en retraite. De plus il ne pouvait pas se permettre de travailler à proximité de sa cible car toute retraite lui serait coupée.

Mais il savait précisément où se poserait la cible. Le Jet privé ne se servirait en aucun cas du hangar officiel de l'aéroport mais roulerait plutôt jusqu'à un point idéal pour déposer ses passagers près des limousines qui attendaient. Procédure standard pour les *mafiosi.* Aussi n'avait-il eu aucun problème à repérer la longue ligne de grosses voitures à huit places dont la Mafia se servait pour transporter ses guerriers. Les voitures se trouvaient sur la piste de service à une centaine de mètres du hangar de service et à deux cents mètres de la clôture de bout de piste derrière laquelle Bolan avait dissimulé son chariot de guerre.

Il avait vu neuf limousines et, de ce fait, avait pu conclure qu'une soixantaine d'hommes étaient en chemin. Peut-être davantage. De plus il y aurait l'équipe technique du Jet, disons quatre hommes, tous

des tueurs professionnels. Donc il fallait arrondir le nombre à soixante-quinze. Il faudrait également compter les neuf chauffeurs et les quelques pontes qui seraient venus accueillir les chasseurs de scalp. En tout, peut-être quatre-vingt-dix hommes en armes.

Un peu inégal, en somme. Effrayant même. Mais Bolan ne comptait pas les supprimer tous, il voulait seulement les secouer un peu. Leur flanquer une bonne trouille.

Puis subitement il eut une idée et un sourire se dessina sur ses lèvres. Si les conditions se montraient propices… si la cible se détachait clairement en dehors de la zone dangereuse pour les non-combattants, il pourrait peut-être faire quelques dégâts supplémentaires et montrer ainsi aux frères Talifero le mépris qu'il leur portait.

Il y avait plusieurs légendes au sujet des frères Talifero. L'une d'elles affirmait que les jumeaux avaient fait leur droit dans une des grandes universités de la côte est. Certains disaient Yale, d'autres citaient Harvard. D'autres encore racontaient que les frères avaient tous deux été en cours mais alternativement.

C'était pourtant un fait que les frères se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, avaient la même voix, les mêmes intonations, la même démarche et la même façon de penser.

Il était également vrai qu'ils dirigeaient une organisation à faire rougir *Murder, Inc.* Ils avaient les mêmes privilèges que les membres de la *Commissione,* et leur équipe d'assassins était aussi mystérieuse et redoutable que la Gestapo hitlérienne. La brigade Talifero constituait en fait la police secrète du monde criminel.

Un Talifero pouvait, disait-on, descendre un *capo* - sans que les autres chefs ripostent ou sévissent. Il y avait peut-être là une exagération mais plusieurs fois les frères avaient tué un *capo* sans avoir consulté auparavant le conseil des chefs. Ils représentaient la puissance et la crainte au sein de la Mafia.

Pourtant à les voir comme ça, on ne ressentait pas une telle impression. Ils portaient des costumes classiques, bien taillés et d'un goût impeccable, ils parlaient avec distinction et une élocution parfaite, ils montraient une grande culture et souriaient volontiers… surtout l'un à l'autre comme s'ils se remémoraient sempiternellement une plaisanterie personnelle.

Pourtant, ni l'un ni l'autre ne souriaient alors que le Jet privé amorçait sa descente sur *McCarran Field* aux abords de Las Vegas. Ils se trouvaient dans la cabine à l'avant, qui servait de bureau, et ils contemplaient d'un œil mauvais les étendues grisâtres qui défilaient sous la carlingue. Peut-être se souvenaient-ils de Miami et du fiasco que Bolan leur avait infligé. Peut-être Pat pensait-il aux blessures quasi mortelles qu'il avait encaissées. Et Mike s'indignait probablement d'avoir été arrêté et d'avoir eu ses empreintes digitales étalées sur les pages des dossiers de la police et d'avoir été inculpé pour une douzaine de méfaits. Il était sans doute furieux que tout cela soit encore venu au jour dans un tribunal aux magistrats sévères et incorruptibles.

Ainsi tous deux avaient maints souvenirs à se rappeler, et leurs pensées se tournaient tout naturellement à la source de tous leurs ennuis, ce fumier de Bolan.

Ils avaient juré la *vendetta.* Ils voulaient se laver les mains avec le sang de Bolan, et peut-être enfin pourraient-ils se regarder sans ce sourire d'amertume qu'il leur avait laissé.

Une lumière se mit à briller, et la voix du pilote se fit entendre dans un haut-parleur :

— Nous avons la piste. Nous allons atterrir dans quelques instants.

Les frères échangèrent un regard. L'un d'eux se leva et partit à l'arrière donner les dernières instructions aux hommes. L'autre entra dans la cabine de pilotage et posa la main sur l'épaule du pilote.

— Ils nous attendent ?

— Oui, monsieur. Il n'y a aucun autre vol. Nous allons nous poser directement. Piste 2-5. Je prendrai ensuite la sortie de côté et je m'arrêterai près des voitures.

— Très bien, Johnny.

Le co-pilote leva les yeux et sourit.

— On aura un moment pour se risquer au casino, Mr Talifero ?

— Tu n'auras même pas le temps de te faire sauter, répondit le patron.

Les deux pilotes se mirent à rire doucement.

— Vous pensez qu'il sera aussi facile à prendre ? demanda Johnny.

— Je le crois, oui. (Talifero s'installa dans un siège et boucla la ceinture de sécurité.) A moins que Joe Stanno soit devenu fou et qu'il ait tout gâché.

Le pilote fit une grimace.

— Ce Stanno me flanque la trouille. C'est un psychopathe, vous savez.

— Oui, mais utile. Très utile.

Ensuite les pilotes se mirent au travail, alignant le gros avion avec la piste, rajustant leur vitesse de vol et amorçant leur descente. Les aérofreins firent trembler la carlingue puis il y eut les vibrations et le choc du train d'atterrissage qui sortait. Le sol commença à défiler à une vitesse ahurissante.

Mike Talifero montait toujours dans le *cockpit* à l'atterrissage et au décollage. Il faisait ainsi face à sa peur des avions. On disait que c'étaient les deux moments critiques, et il avait encore plus peur dans la cabine avec les-techniciens. Mike aimait en venir aux prises avec ses craintes; il se refusait de les raconter à un psychiatre ou de gémir en silence dans un coin à l'instant du danger… C'était comme cette affaire avec Bolan. Un homme - surtout un homme comme Mike Talifero - devait faire face au danger.

Il serrait les genoux avec des mains crispées lorsque les roues touchèrent le sol, crissant sous le poids de la machine qui commença enfin à rouler en douceur malgré la vitesse. Il observait avec frayeur les objets flous qui défilaient dehors.

Puis le pilote baissa un levier, et toutes ces tonnes de métal frémirent sous l'impulsion des réacteurs inversés. L'avion commença à ralentir. Talifero poussa un soupir discret et desserra la ceinture de sécurité.

— Formidable, Johnny, dit-il au pilote d'une voix parfaitement égale et contrôlée.

Mais subitement il se passa quelque chose de grave. Ils roulaient à plus de cent, et la carlingue se mit à vaciller et basculer d'un côté. Le co-pilote hurla :

— Crevaison !

Blême, le pilote se débattait avec les contrôles pour essayer de stabiliser l'immense avion qui amorçait inexorablement un tête-à-queue comme un crabe. Le *cockpit* commença à basculer et il y eut

un long craquement sinistre sous l'appareil qui s'aplatit sur la piste comme une crêpe.

Talifero n'entendait plus que les battements de son cœur affolé et l'atroce grincement métallique de l'acier en contact avec le macadam de la piste. Le kaléidoscope des objets flous devint un tourbillon de carrousel.

Il se trouvait très réellement au cœur du danger. Et à cet instant suprême il comprit.

Bolan !

L'Exécuteur s'était installé sur un petit monticule de terrain désertique au bout de la piste principale et un peu à l'écart de la clôture de protection. Il avait vu poindre l'aube avec une certaine satisfaction, malgré le fait que le soleil allait bientôt se lever au-dessus des montagnes en face de lui et briller de tout son éclat dans ses yeux.

Cependant dans quelques minutes la position du soleil ne jouerait plus. Il avait situé la cible, vérifié son identité et calculé avec une grande précision l'instant de l'atterrissage. L'aéroport était silencieux et vide, et il n'y avait aucune chance qu'un civil innocent soit blessé.

La main du destin avait lancé les dés en faveur de Bolan, et il allait jouer un grand coup à McCarran. Il aurait pourtant fort à faire, mais il était prêt. Les neuf chauffeurs étaient revenus à leurs véhicules et étaient montés derrière le volant. Un immense personnage, que Bolan ne pouvait pas reconnaître malgré ses jumelles, agitait les bras et donnait des instructions aux hommes du comité d'accueil.

Finalement l'immense volatile métallique apparut dans le ciel et descendit vers la piste.

Bolan colla l'œil au télescope de la Weatherby et suivit le progrès de la cible jusqu'à l'endroit qu'il avait choisi. Il entendit les réacteurs s'inverser lorsque l'avion atteignit le croisement central de la piste, signalant le début du freinage.

Bolan suivit le progrès d'un immense pneu dans son télescope pendant quelques secondes, corrigea la visée puis appuya sur la détente.

La grosse Weatherby rugit, se cabra et expédia une carte de visite à la délégation de tueurs. Bolan maîtrisa le recul puis tira : une seconde fois et une troisième.

L'avion vacilla puis se mit à basculer sur l'aile. Ensuite le train d'atterrissage s'effondra, et l'appareil s'affaissa, provoquant une longue gerbe d'étincelles.

Ce fut la panique près des véhicules, les chauffeurs avaient bondi de leurs voitures et observaient la catastrophe avec impuissance.

Un grand type s'énervait considérablement et montrait l'emplacement de Bolan du doigt. Même d'où il se trouvait, Bolan savait que l'autre poussait des hurlements. Trois chauffeurs se mirent à courir vers le point de tir en bout de piste.

Bolan baissa la Weatherby, trouva un visage sombre et apeuré dans le télescope et appuya sur la détente. La figure du type se désintégra subitement et disparut. Bolan leva l'œil et vit qu'on avait bien compris son message. Les deux autres avaient fait volte-face et battaient rapidement en retraite vers la sécurité toute relative du groupe. Quant au groupe, il avait disparu derrière les carrosseries des voitures d'où il tirait sans efficacité.

Pendant cela l'avion dérapait le long de la piste en se désintégrant assez rapidement. Une aile se détacha puis l'empennage s'effondra, et les débris partirent en biais s'immobiliser enfin en dehors de la piste dans un nuage de poussière à moins de cent mètres de Bolan.

De longues flammèches caressaient la carlingue détruite et Bolan pouvait entendre les hurlements terrifiés des survivants qui essayaient de se dégager de leur tombe métallique. Enfin des formes vacillantes quittèrent le chaos poussiéreux et enfumé.

Bolan colla de nouveau l'œil à l'œilleton du télescope puis se ravisa. Il en avait suffisamment fait. Il entendit déjà les hurlements stridents des sirènes d'alarme, et il ne lui restait plus beaucoup de temps. Ça irait; le message avait été reçu.

Il expédia encore quelques projectiles dans les véhicules de réception, puis il quitta rapidement les lieux.

Bienvenue sur le champ de bataille. Tel était son message. Une chaude réception, expédiée à froid et reçue en pleine gueule.

Au même instant, à plusieurs kilomètres de là, un autre avion muni des insignes du gouvernement se posait à Nellis Air Force Base. Il y avait à bord tout un contingent d'US marshals et d'agents du FBI. Il y avait aussi un délégué gouvernemental qui faisait grise mine; il avait reçu l'ordre de mettre fin à la guerre que Bolan venait de déclencher.

L'Exécuteur se préparait des ennuis.

CHAPITRE X

Il y avait des types étendus dans tous les sens. Certains étaient assis sur le sol et se tâtaient les membres, d'autres s'étaient relevés et regardaient d'un air hébété les camions des pompiers dont les pompes essayaient de vaincre les flammes.

Joe Stanno trouva les frères Talifero avec le *crash-chief.* Pour une fois il avait du mal à les reconnaître car ils ne se ressemblaient plus. Ils étaient tous deux dans un état lamentable, et pourtant Stanno fut surpris qu'ils aient pu encore si bien se porter.

Le monstre repoussa le *crash-chief* et gronda :

— Va voir le pilote. Il est sur une civière près de l'ambulance.

Le type dévisagea Stanno, allait protester mais se ravisa. Il resta pourtant planté là.

Stanno s'adressa à ses patrons d'un air de chien battu.

— Je n'ai jamais vu une pareille horreur.

L'un des Talifero, - Joe ne savait jamais lequel -, lui répondit :

— C'est miraculeux qu'on ne soit pas tous morts, Joe.

L'autre essayait d'épancher le sang qui coulait d'une blessure au front, il ajouta :

— Le chef nous disait qu'on avait entendu des coups de feu. Il nous a dit que certaines personnes avaient cru entendre des coups de feu juste avant l'accident. Et toi, Joe ?

Comprenant ce qu'on lui demandait, Stanno répondit :

— Oui, effectivement on aurait pu croire entendre des coups de feu mais ce n'était que les pneus qui éclataient.

— C'est ce que je disais lorsque tu es arrivé.

— Les types de la tour ont cru aussi entendre des coups *après* l'accident… ou pendant, fit le *crash-chief.*

— Est-ce qu'on sait ce qu'on entend à un moment pareil ? gronda Stanno. Qu'est-ce que vous essayez de savoir exactement ?

— Seulement les faits.

— *Les faits ?* Votre piste est dans un état déplorable et ça a bousillé notre avion ! Voilà les faits ! Alors foutez le camp !

— Nous verrons, fit le *crash-chief* d'une voix calme avant de s'éloigner.

Les Talifero regardèrent le technicien s'en aller, puis celui qui avait la blessure au front demanda :

— OK, et ces coups de feu ?

— C'était Bolan, soupira Stanno. Il avait une grosse carabine, il a fait sauter vos pneus.

L'un des Talifero poussa un soupir, l'autre demanda :

— Et Bolan ?

— J'ai envoyé des gars pour le sortir de là, mais il a descendu Bingy Bigelow dès son troisième pas. Les autres sont revenus en cavalant, et je les comprends. Ce Bolan est monstrueux avec une grosse carabine. Pendant ce temps-là l'avion était cul par-dessus tête, et moi, je ne pensais qu'à ça.

— Comment a-t-il su que nous arrivions ?

— Ça, j'en sais rien, gronda Stanno.

— Un salaud lui aura vendu la mèche.

— Oui… eh bien… Tiens, mais c'est vrai il a eu un contact avec un des nôtres. J'arrive du *Gold Duster.* Il y avait fait une descente et je…

— Quoi ? Il a fait une descente *chez nous ?*

— Oui, monsieur. Il y est allé et il a coincé Vito, et…

— J'ai du mal à comprendre, Joe.

— Moi aussi, monsieur, et puis…

— Je t'avais dit de boucler la ville.

— Ecoutez, on ne boucle pas Bolan. Y'a plus de deux cents gars qui sont en patrouille, et ce mec va et vient comme s'il était chez lui. Il est…

— Tu as parlé de Vito ?

— Je n'ai pas eu le temps de lui faire raconter toute l'histoire. En tout cas, ce type est arrivé et il a parlé à Vito. Vito lui a monté un bobard et le type est reparti.

L'un des frères toussa avec cynisme, l'autre dit à Joe « the Monster » :

— N'y crois pas, Joe. Personne ne fait gober quoi que ce soit à Bolan.

— Eh bien, je… fit Stanno.

— Je crois qu'on ferait bien d'aller causer avec Vito, dit l'un des Talifero.

— Je ne comprends pas un tel manque à la sécurité, fit l'autre. Il aurait dû y avoir des gars pour surveiller l'aéroport, Joe.

— Oui, monsieur, mais…

— Mais pas sur la piste même. Et pourquoi pas, Joe ?

Stanno sentait son univers crouler. Il cracha par terre et se dandina comme un gamin.

— Merde ! qui aurait pu prévoir que ce con viendrait ici pour s'en prendre à l'avion ?

— J'avais justement l'impression qu'on payait des gars pour penser à ce genre de choses, fit l'un des frères.

Stanno toussa puis répondit :

— Ouais, mais vous ne vous imaginez pas ce qui s'est passé ici.

— Non ? fit un frère. Et qui, à ton avis, se trouvait dans cette carlingue qui se traînait sur le bide tout au long de la piste ?

— Ah ça ! j'avais l'impression d'y être avec vous, monsieur, fit Stanno d'une voix humble. Je ne m'étais jamais senti aussi mal de ma vie.

— Nous sommes arrivés avec soixante hommes, il ne nous en reste qu'une quarantaine, et la plupart sont blessés. Combien crois-tu qu'il en arrivera en un seul morceau à Vegas ?

— Ecoutez, monsieur, gronda Joe « the Monster », ce fumier ne pourra pas…

— N'as-tu pas dit que tu avais un mort ?

— On l'a flanqué dans une des voitures. Ne vous inquiétez pas pour les coups de feu, personne ne dira rien, j'y veillerai.

Un homme arriva en boitant. Ignorant Stanno, il s'adressa au frère qui avait le front coupé :

— J'ai fait l'appel. Dix-huit morts et treize blessés graves. Les autres vont bien.

— Emmène-les dans les voitures, Charlie, dit le patron. Envoie d'abord quelqu'un à l'hôpital pour les prévenir. Je veux qu'ils soient traités comme des princes. Mais mettons-les d'abord dans les voitures. Je ne tiens pas à rester ici pour avoir à répondre à des tas de questions.

L'autre frère posa la main sur le bras de Stanno lorsque le boiteux repartit.

— Ne t'en fais pas, Joe, dit-il. Tu n'es pas

le premier à te faire cueillir par Bolan.

— Mais je serai le *dernier,* jura Stanno.

L'un des frères se mit à rire, l'autre dit :

— Il me semble avoir déjà entendu cela quelque part.

D'accord, se disait Joe. Que les jumeaux se marrent. Il leur montrerait pourtant qui allait ramener la tête de Bolan dans un sac.

Ils n'étaient pas si forts. Ils faisaient du bruit, oui, mais ils avaient la trouille.

Ils avaient une trouille à en crever.

Harold Brognola entra dans la salle des opérations à Nellis AFB et prit en souriant le téléphone que lui tendait l'officier de service.

— Brognola, fit-il dans l'appareil. Qui est-ce ?

Une voix grésilla, et Brognola perdit son sourire. Il contempla d'un air peiné l'officier de service.

— Il n'a pas perdu beaucoup de temps en tout cas, observa l'homme de Washington.

Il y eut encore au bout du fil un crépitement de paroles. Brognola écouta sans interrompre, tapotant nerveusement des doigts le comptoir de la salle des opérations.

— Bon, ne perdons pas de temps non plus, fit-il finalement. Nous sommes en chemin en hélicoptères. Que quelqu'un les suive et me retrouve en ville dans… vingt minutes.

Il rendit l'appareil à l'officier et lui demanda :

— Vous avez reçu un rapport sur l'accident à McCarran ?

— Oui, monsieur. Un avion civil privé qui s'est écrasé après l'atterrissage. Le train d'atterrissage a lâché ou quelque chose comme ça. Mais la piste a été dégagée.

Brognola remercia l'officier de l'Air Force et ressortit. Il s'en foutait pas mal que les pistes de McCarran soient praticables ou non. En revanche il ne se foutait pas du type qui était responsable de toute cette histoire.

Il retrouva son escorte devant la porte de la salle des opérations, et il dit *au chief-marshal :*

— C'était Bill Miller, le représentant local du FBI. Nos amis viennent d'arriver mais apparemment notre sempiternel guerrier leur

avait préparé une réception à McCarran. On dit bien que Las Vegas est la ville de la chance, non ? Il a dû leur faire perdre leurs illusions.

Le marshal souriait.

— Quel type ! fit-il. Alors il les a cueillis à l'aéroport même ?

— Même pas. Il les a tirés comme des oiseaux à l'atterrissage. Il a démoli leur avion et il y a dix-huit morts et un tas de blessés. Les frères s'en sont tirés avec des égratignures.

— C'est un peu trop, observa le *chief-marshal* avec un rictus. Ce type est dément, Hal.

Avec leur groupe, ils se dirigeaient vers les transports héliportés. Brognola poussa un soupir.

— Je ne crois pas. Bolan n'a jamais rien fait qui puisse mettre en danger des innocents. Il prend toujours d'ailleurs un maximum de précautions à leur égard. Il est assez significatif qu'il n'y avait à ce moment-là aucun mouvement de vol et aucun civil dans les environs.

— A moi, il paraît toujours dément. Quand on s'attaque à des avions…

— Pourquoi ? C'est pas sacré, un avion, rétorqua vivement l'agent du *Justice Department.* Pour lui, une cible est une cible, du moment qu'il n'y a pas de civils dans le coin.

Le marshal esquissa un sourire.

— Bon, d'accord. Je ne savais pas que tu y attachais une telle importance.

— Ben… si. Ce n'est pas un secret. J'ai tout essayé pour… Enfin, les ordres sont les ordres et, crois-moi, je le descendrai dès que j'en aurai l'occasion. Mais je n'aime pas qu'on se fasse une fausse idée du mec.

— Moi, je le trouve sympa aussi, Hal, mais ça n'y change rien.

— Rien du tout, conclut Brognola.

— On va le descendre comme n'importe quel fou, c'est bien ça ?

— Exactement, fit Brognola qui n'était pas près de se laisser aller.

Le groupe venait d'atteindre l'aire des hélicoptères. Le *chief-marshal* permit à son collègue de monter d'abord.

— Tout en sachant qu'il ne nous rendra jamais notre feu, dit-il à voix basse. C'est bien ça ?

— Tu peux remercier le bon Dieu qu'il en soit ainsi, marmonna Brognola. J'ai vu Bolan au travail; il tire bien et vite. Toujours à la tête. Il ne fait jamais d'erreur.

— Je n'en ferai pas non plus dit le *chief-marshal.* Et nous avons des tireurs d'élite aussi.

Brognola poussa un soupir en se laissant tomber sur un siège.

— C'est la seule raison qui explique ta présence.

Tu parles ! La seule raison… Même pour expliquer la présence de Brognola. Il s'était fait le champion de Bolan et, comme l'homme du *Justice Department* qui connaissait le mieux le problème, il avait été choisi pour supprimer ce problème.

Quant à rendre le feu de la justice…. Brognola savait que cela n'arriverait jamais. Il n'avait jamais reçu d'ordre aussi peu ragoûtant, et pourtant au cours de sa carrière il avait eu à commettre bien des horreurs. Hélas, les choses étaient ainsi faites.

Il fallait descendre Bolan. Il le fallait.

CHAPITRE XI

Il y avait à Las Vegas le meilleur téléphone arabe du monde. Malgré les efforts de la police et du Milieu pour taire la présence de l'Exécuteur, la nouvelle parcourut la ville professionnelle comme un feu follet.

On ne parlait plus que de l'incident à l'aéroport à l'aube, des assassinats du *Strip* et de la descente au *Gold Duster.* Naturellement on se remémora la légende de Bolan. Souvent avec inexactitude.

— Il travaille pour le compte de la CIA, disaient la plupart.

— Il a mille visages, répondaient les autres. Personne ne sait vraiment à quoi il ressemble.

Et l'on finissait par conclure :

— Lorsqu'il aura terminé ici, les flics nettoieront les restes.

L'opinion des citoyens honnêtes de la ville était pro-Bolan. Tous les professionnels de Las Vegas savaient quels casinos appartenaient à la Mafia - là aussi il y avait de quoi spéculer. La plupart des patrons normaux avaient adopté vis-à-vis du Milieu une attitude neutre - c'était une tradition à Las Vegas. Par contre, il était également vrai que les dirigeants honnêtes de casino avaient un certain ressentiment à l'égard des hommes d'affaire marrons qui profitaient d'amis haut placés et de fonds noirs illimités. Donc les dirigeants normaux ne prenaient pas au tragique la croisade de Bolan; tout au plus ils avaient peur qu'il chasse les touristes.

Cependant il y avait une ambiance de méfiance générale sur le *Strip* et partout où l'on jouait. Les croupiers donnaient les cartes avec un œil sur la table et l'autre sur la porte. Les surveillants scrutaient les visages des inconnus, et les hommes de sécurité se baladaient dans les salles avec la main posée sur la crosse de leur revolver.

Les touristes, censés vivre dans l'ignorance de cet état de choses, ne pouvaient s'empêcher de remarquer la cohorte de voitures de patrouilles qui circulaient sur le *Strip* devant les hôtels et les légions de *policemen* qui longeaient Freemont Street à pied. Et s'il leur était venu à l'esprit de regarder ces agents de plus près, ils

auraient pu constater que beaucoup de ces hommes portaient les insignes de communautés avoisinantes - North Las Vegas, East Vegas, Henderson et même Boulder City. L'œil habitué à déceler la présence d'armes aurait été surpris par leur nombre, et il aurait eu encore plus de mal à différencier les bons des méchants.

Las Vegas était une ville vouée aux étrangers, pourtant on accordait maintenant une grande importance aux visages des inconnus. Cela tournait presque à l'obsession. La police accostait fréquemment ceux qui se tenaient en dehors de la foule; il arrivait même qu'un policier questionne un de ses confrères. Des hommes aux visages durs, vêtus de costumes de soie, hantaient les halls d'hôtel, les bars et les salles de jeu; eux aussi « questionnaient » des suspects, et il y eut parfois de violentes réactions au sein même de l'Organisation. Il y eut même une brève fusillade dans une taverne de Freemont Street après quoi les tireurs furent identifiés tous deux comme des chasseurs de prime indépendants venus pour Bolan.

A la suite de cet incident la police dépêcha des sections spéciales surveiller les cars et les trains, ainsi que l'aéroport pour refouler les envahisseurs armés, qu'ils soient du Milieu ou non.

Las Vegas vivait la Chasse à Bolan. Déjà il y avait une certaine nervosité chez les civils mais à la police et dans les rangs des *mafiosi,* c'était la hargne paniquée.

Il y eut un entrefilet dans un journal local sur la présence d'une brigade spéciale et d'un officier supérieur du *Justice Department,* venu tout exprès pour coordonner les activités fédérales et policières. Il y avait des rumeurs qui prétendaient qu'il y avait du ressentiment parmi les flics de la municipalité et un reporter de Carson City écrivit que les agents fédéraux avaient mis un couvre-feu sur les activités de la presse à Las Vegas.

Il y eut d'autres rumeurs en provenance du *Gold Duster* lorsqu'à midi Vito Apostinni se fit remarquer par son absence au décompte. On disait sur le *Strip* que Vito-au-cœur-en-or s'était fait planter à *Skeleton Flats,* cimetière clandestin dans le désert au sud de la ville.

On disait aussi que les messieurs de l'est avaient réquisitionné tout l'étage supérieur du *Gold Duster,* que cet établissement ressemblait à un camp en armes et que l'on pouvait y voir aller et

venir de nombreux éléments du monde criminel. Ceux qui avaient de « bonnes sources » prétendaient qu'il s'agissait d'une purge dans le Milieu et ces racontars devinrent plus insistants au cours de la journée.

Bolan lui-même se fichait bien de ce brouhaha. Après son coup à l'aéroport il était rentré à son modeste hôtel sur la périphérie nord. Après un repas chaud et une douche, il s'était couché et avait dormi six heures.

A quatorze heures il s'était relevé et s'était vêtu d'une paire de pantalons, d'une chemise de sport et d'un blazer. Il partit se promener à *Glitter Gulch,* la rue des casinos du centre de la ville, et joua aux machines à sous en écoutant prudemment les rumeurs qui y circulaient. Il ne prit aucun risque. Après une heure « d'écoute » il prit un taxi, demanda à être conduit jusqu'au *Strip* et se rendit dans l'hôtel où il s'était entretenu avec Tommy Anders et les Ranger Girls quelques heures auparavant.

Il jeta un sérieux coup d'œil dans le parking, constata qu'on ne surveillait plus sa Pontiac, se glissa au volant et partit faire un tour en ville.

L'Exécuteur avait appris dans le passé à attendre et à se fondre dans le paysage.

On cherchait Bolan. Très bien, il pouvait disparaître.

De son trou, il observait les autres. Les chasseurs chassés.

CHAPITRE XII

A la tombée de la nuit, Bolan rentra à son hôtel pour changer de costume. Il enfila la combinaison noire et passa par-dessus un complet en soie marine digne des grands tueurs de la Mafia, une chemise pastel et une large cravate. Il sangla le Beretta sous son aisselle.

Il se peigna les cheveux avec attention puis se colla un bout de sparadrap sur le nez et un autre sur la mâchoire. Ensuite il mit des lunettes à verres violets dans une monture en or et un chapeau noir.

Il se rendit ensuite au *Gold Duster.*

Il y avait un attroupement de *deputies* et de truands devant l'hôtel, qui scrutaient tous les passants.

L'œil narquois, Bolan fit un signe vulgaire à leur effet en se frayant un chemin parmi eux. L'un des types marmonna : « Pauvre con ! »

Bolan s'immobilisa brusquement, se retourna et demanda d'une voix calme :

— Qui a dit ça ?

Personne n'eut le cran de lui répondre, ni même de le regarder dans les yeux. Il se mit à rire et passa dans le hall.

Il y avait des « gars » partout et plusieurs lui ressemblaient avec leurs sparadraps et leurs bleus. Un homme dans le bar boitait sérieusement.

Bolan se sentait parfaitement à l'aise.

Il se dirigea jusqu'à la réception, bouscula une vieille dame et s'adressa au concierge.

— Ils sont encore en haut ? L'assistant agita la tête avec incertitude.

— Euh… oui, je crois, monsieur.

— Vérifiez, grinça Bolan.

— Euh… maintenant que j'y pense, fit l'assistant subitement, je me souviens qu'ils y sont. On vient de leur monter leurs dîners.

Le type se détourna. Bolan se pencha par-dessus le comptoir et lui saisit le bras.

— Passez-moi Hard Mountain.

— Monsieur ?
— J'ai un copain qui s'y trouve. Passez-moi une ligne.
Le concierge se défit nerveusement de la prise que Bolan exerçait sur son avant-bras en marmonnant :
— Bien, monsieur.
Il regarda un endroit de la salle où se trouvaient des fauteuils et des tables en acajou.
— Vous pouvez attendre votre numéro dans le petit salon de téléphone, monsieur. Prenez l'appareil, je vais vous passer le standard.
— Merci, gronda Bolan en laissant tomber un billet de cinq dollars.
Le voyant était déjà illuminé lorsqu'il arriva près de l'appareil qu'il souleva.
— Qui est-ce ? fit-il.
— Je compose votre numéro, monsieur, répondit une standardiste.
— Ah ouais, OK. Quand ils répondront, ma poule, tu décanilles. C'est une conversation privée.
— Certainement, monsieur, fit la standardiste d'une voix indignée.
Quelques instants plus tard elle ajouta :
— Allez-y, monsieur, je pars.
Il rigola dans l'appareil puis demanda :
— Qui est-ce ?
— *Desert High Ranch* à l'appareil. Qui de-mandez-vous ? fit une voix prudente.
Bolan émit un petit rire.
— Ça baise là-haut ?
Le type se mit à rire aussi.
— Ici ? Hélas ! Qui est-ce ?
— Vinton.
— Qui ?
— Tu sais très bien; j'suis arrivé ce matin, rigola Bolan. Sur le bide.
— Ah, je vois, répondit le type en riant. Ce con nous a attaqués aussi hier soir.

— C'est ce que j'ai appris, fit Bolan. Tu sais, on est au *Gold Duster.*

— Je le savais. Euh… qui voulais-tu ?

— J'en sais rien, il m'a pas dit. Il a juste dit d'appeler.

— Qui ça, il ? Joe ?

— Ouais. J'pense que je devrais parler à celui qui commande.

Le type se remit à rire.

— Tu lui parles déjà. C'est Red Evans.

— C'est pas très catholique, ça.

— C'est tout aussi catholique que Vinton, non ?

Le type semblait apprécier cet échange.

— J'pourrais aussi bien te refiler une douzaine d'alias, si tu y tiens.

— Dis, je dois venir vous voir.

— Ben, t'es le bienvenu. Amène une douzaine de nanas.

Bolan se mit à rire.

— J'en regarde une en ce moment. Un mètre soixante-quinze, Suédoise, des jambes qui n'en finissent plus. J'crois j'vais me la taper avant de venir.

— Comment elle s'appelle ?

— J'en sais rien, rigola Bolan. Toute en cul et en nichons. Elle a l'air vachement con.

— Déconne pas, tu parles à un moine ! Ça fait six jours que j'suis là. Je devais rentrer aujourd'hui puis ce fumier débarque en foutant la merde. Pourquoi tu dois venir ?

— C'est pour ça que j'ai téléphoné. La fauche d'hier soir, c'est pas de la fauche.

— Tu déconnes ou quoi, fit le type. Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Je parle de la livraison que ce type est censé avoir pris. Il a raté son coup.

— Quel coup ?

— La livraison.

— J't'en fous ! Est-ce que Joe…

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? On a un pigeon qui n'arrête pas de chanter depuis une heure.

— Sans blague !

— Ouais. La livraison se trouve quelque part par là, sur le flanc de la montagne.
— Sans blague !
— Ouais. Joe a dit d'envoyer les gars la chercher.
— Tu veux dire les…
— Ouais, les gars à chiffres. Ils ne sont pas encore partis, hein ?
— Bien sûr que non. Quand Joe dit de rester, ils restent. Bon, écoute…
— T'as combien d'hommes, Red ?
— Ben… pas tellement. J'aime pas laisser la maison vide… Si jamais ce mec se ramène…
— Non, penses-tu. Il s'est planqué quelque part. L'atmosphère est trop chargée pour pouvoir bouger. (Bolan se mit à rire.) y a pas un bruit à part les cartes et les dés.
— Dès que ce sera fini, moi, je prends des vacances, fit le type en riant.
— Moi aussi.
— Où est-ce qu'on doit regarder ?
— Sur le flanc en dessous d'où s'est passée l'attaque. Ce mec dit que la livraison a été perdue là. Alors tu vas y jeter un coup d'œil.
— Ton pigeon, je ne pense pas que ce soit Bolan ?
— Ça me ferait trop plaisir.
— Ouais, moi aussi, répondit le type d'une voix morne. Dis, on est que quatre ici. A part les cols blancs évidemment.
— Ils ne comptent pas.
— Ah ça, non !
— A chaque fois qu'il y a un coup de pétard, ils chient dans leur froc.
Le type se mit à rire.
— C'est sûr !
— Ça ne leur fera pas de mal de faire une petite balade nocturne sur la montagne. Hein ?
Cette suggestion fit hurler de rire Red Evans. Lorsqu'il reprit son souffle il dit :
— J'aimerais bien pouvoir aller les regarder.
— N'y va pas, fit Bolan. Reste dans le fort.
— Ouais, ouais, mais j'aimerais bien tout de même.

— Moi, j'aimerais bien t'amener une douzaine de nanas, Red. T'as l'air d'un type OK.

— Ouais, toi aussi. Dis, quand viens-tu ?

— Dès que je me serai occupé de quelques trucs ici. Tu sais. Dis, c'est Joe qui te dit tout ça, hein ? Pas moi. Garde ça pour toi.

— Ouais, bien sûr.

— A partir de maintenant, tu ne parles plus à personne.

— Ouais, d'accord.

— T'as bien entendu mon nom ? Vinton. Souviens-t'en. Ne parle plus à personne.

— J'ai bien compris, Vinton. T'en fais pas. Mais le type commençait à avoir la voix inquiète.

— Fais chauffer la turbine de l'hélico, dit Bolan. Qu'il soit prêt. Les choses tournent rondement ici et « qui tu sais » auront peut-être besoin de calter en vitesse.

— Ah… des « qui je sais » identiques ?

— C'est ça.

— Merde alors. Tu les connais ? Personnellement ?

— Quoi ?

— Ah ouais, bien sûr, excuse-moi.

— C'est pas grave, Red. T'as l'air d'un type bien.

— Merci… j'suis navré si j'ai mis les pieds…

— Non, c'est pas grave. Dis… peut-être que je devrais…

— Hein ? Qu'est-ce que tu allais dire ?

— On dirait que t'es un type OK.

— Euh… ben merci.

— Ecoute.

— Oui ?

— Ton patron… comment dire ?

La voix de Hard Mountain était de plus en plus angoissée.

— Le tapis, hein ? On se posait tous des questions.

— Ben… les « qui tu sais » ne sont pas tellement contents de ce matin à McCarran.

— J'pense bien, c'était affreux.

— Ecoute. Juste un conseil. Fais gaffe à Joe.

— Oh oui ! Merci, Vinton.

— Ne lui en dis pas plus qu'il faut, tu vois. Juste oui ou non et c'est tout. T'as compris ?

— Non, non, je n'en ferai rien. Compte sur moi.

— OK, maintenant tu ne parles qu'à moi.

— Pardon, mais Joe ne t'a pas dit d'appeler, hein ?

— T'as tout compris, Red. Il ne m'a rien dit du tout.

— Nom de Dieu, on se posait la question.

— Ça ira bien pour toi, Red. T'en fais pas.

— J'suis reconnaissant…

— N'en parlons plus. Envoie ces mecs sur la montagne. S'ils trouvent le magot, tu attends en te tenant pénard. J'arriverai dès que je le pourrai.

— Euh… oui, bien sûr. Tu viens avec des renforts ?

— J'y pense, fit Bolan en riant doucement. Qui commande là-haut ?

— Dis, si tu veux dire ce que je crois… ?

— Ouais, c'est ce que je veux dire, confirma Bolan.

— Ecoute, ne t'en fais pas, je m'occupe de tout jusqu'à ce que tu me dises le contraire.

— A bientôt, Red.

— C'est sûr, Vinton. A bientôt.

Bolan raccrocha et alluma une cigarette. Il souffla de la fumée vers le centre du hall.

Il aurait aimé pouvoir dire à Red Evans que rien n'était jamais sûr. Rien du tout. Mais il ne fallait pas abandonner pour autant.

Lui, Bolan, n'abandonnait jamais.

Il se leva et se dirigea vers le bar où il heurta Toby Ranger et sa copine canadienne de plein fouet.

— Excuse-moi, petite, gronda-t-il, mais tu devrais faire gaffe là où je mets les pieds.

Il entra dans le bar sans se retourner.

Il savait que les deux filles le regardaient encore. Il lança un billet de cinq dollars sur le bar et demanda un verre d'une voix déplaisante.

CHAPITRE XIII

Bolan n'avait pas réglé la mise en scène à Las Vegas. D'autres s'en étaient chargés. Mais il était homme à profiter de toutes les occasions, tenter toutes les combines, défoncer toutes les portes pour égaliser ses maigres chances de survie.

Pour le moment la situation était grave. La seule pensée de survivre était de la démence mais gagner en plus relevait de la folie furieuse. Pourtant il profiterait des occasions qui se présentaient, il essayerait toutes les combines et il défoncerait autant de portes qu'il le pourrait jusqu'à ce que la chance tourne… ou qu'il y laisse sa peau.

Son plus grand atout était le fait que deux grandes armées le recherchaient. La ville était en proie à la confusion la plus totale, il allait en profiter au maximum.

Cependant Toby Ranger se rapprochait. En plein territoire ennemi. Un mot de travers, un geste malvenu et il serait irrémédiablement exposé… donc mort.

Elle se glissa près du bar à ses côtés.

— Tu m'offres un verre, chéri ?

Sans tourner la tête, il lança :

— J'ai déjà baisé deux fois aujourd'hui. Barre-toi.

Elle se raidit perceptiblement. L'autre fille vint se coller à lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Bolan. Les affaires marchent si mal que ça ?

La Canadienne se mit à rire doucement.

— Tu es très drôle, fit-elle. On ne te l'avait jamais dit ?

Personne ne semblait leur prêter la moindre attention, mais Bolan se dit que cela ne durerait pas toujours. Il but une gorgée de son verre et gronda à voix basse :

— Merci, les filles. J'avais vraiment besoin de vous.

— Continue, fit la blonde. Tu te débrouilles comme un chef. On pourrait t'inclure dans notre numéro.

— Je vois, répondit Bolan, comme sac de son plein de plomb. Foutez le camp !

— On cherche Tommy, annonça la Canadienne.

— Moi, je ne l'ai pas.
— Mais quelqu'un d'autre l'a.
Bolan prit son verre puis s'écria subitement d'une voix forte :
— Comment, cent dollars ? c'est plaqué or ou quoi ?
Toby rougit violemment.
Bolan se mit à rire puis dit :
— Bon, on va en parler.
Il prit la blonde par le bras et la dirigea vers un petit recoin au fond de la salle. La Canadienne les suivit de près. Bolan se laissa tomber dans un fauteuil, laissant les filles debout devant lui.
— Allez, asseyez-vous, fit-il d'une voix de grand seigneur.
Toby, furieuse, s'installa nerveusement.
— Je devrais vous dénoncer, espèce de…
— Ta gueule ! fit Bolan. Assieds-toi, dit-il à la Canadienne.
Elle s'exécuta.
— Ecoutez, les filles, dit-il à voix basse. C'est pas un numéro de cabaret. Quand le rideau tombe, c'est un linceul. Que se passe-t-il avec Anders ?
La Canadienne lui caressait doucement le bras mais le visage de Toby Ranger était encore coléreux.
— Il a disparu depuis dix-sept heures. Nous avons perdu sa trace ici.
— Il y est venu seul ? demanda Bolan.
— Non, il était accompagné de deux hommes.
— Bon, je vais le retrouver.
— Merci.
— C'est bien ce que vous attendiez de moi, non ?
— Euh… oui, fit la Canadienne.
Bolan scrutait le visage de la blonde. Elle baissa finalement les yeux.
— Ce n'est pas facile, n'est-ce pas ?
— C'est le moins qu'on puisse dire.
— En tout cas vous êtes splendide, rajouta-t-elle.
— Je ne vous ai pas trompée.
— Moi, je suis spéciale, dit-elle en souriant.
— Oui, c'est vrai ça.
Elle rougit et jeta un coup d'œil vers la brune.

— On ferait mieux de le laisser agir seul, je pense.

— Vous nagez divinement bien, lança la Canadienne.

— Je saigne divinement aussi, ironisa Bolan. Où sont les autres filles ?

— Nous devons les retrouver dans une heure pour passer le numéro. Elles s'occupent de nos costumes, fit la blonde.

— Bon, moi, je vais fureter dans le coin et je retrouverai notre disparu, mais barrez-vous d'ici. C'est une boîte pourrie.

— OK, fit la blonde d'une petite voix.

Bolan les quitta et se rendit dans la salle de jeu. Il n'y avait que peu de joueurs et presque aucune activité. Le personnel était tendu. Il y avait moins d'une centaine de personnes aux tables. Encore une vingtaine s'affairaient près des machines à sous.

Bolan engloba la salle d'un regard et reconnut une douzaine de soldats; des hommes de Las Vegas, se dit-il instinctivement. Il en conclut qu'on avait interdit l'accès du casino aux soldats de l'est.

Il était persuadé que la police serait, elle aussi, représentée dans la minuscule foule.

Un peu plus loin, derrière un immense paravent, un show commençait et l'orchestre attaquait en sourdine pour ne pas distraire les joueurs de leurs occupations.

Bolan s'arrêta près d'une table de craps où il semblait y avoir une certaine activité. Il lança un billet de vingt dollars au croupier. L'homme lui tendit une poignée de plaques en disant :

— Les dés sont brûlants.

— Tu m'étonnes, fit Bolan.

Il regarda le joueur qui lança les dés le long de la table. Un double trois.

— Ça fait six, annonça le croupier.

Bolan poussa son tas de plaques en disant :

— Je le suis.

— La maison couvre.

Le type lança un sept.

— Merde ! hurla-t-il.

— Craps, fit le croupier.

— Sans blague ! ironisa Bolan avant de s'éloigner.

Il y avait deux sbires devant l'escalier qui menait chez Vito. Bolan s'arrêta devant eux et demanda :

— Il est là ?

Les deux hommes le dévisagèrent puis l'un d'eux répondit :

— Oui, il est là.

— Va lui dire que j'veux le voir.

Un muscle dans la joue du type se mit à frémir.

— J't'emmerde. Va le lui dire toi-même.

Bolan émit un petit rire.

— Vous vous laissez pas marcher sur les pieds par ici, hein ?

— C'est pas une de nos habitudes, fit l'homme.

Bolan sourit et gravit les marches.

Un petit bonhomme en chemise était installé dans un fauteuil au niveau supérieur. Il examina le visiteur puis demanda :

— Où tu vas, mon gros ?

— Va lui dire que je veux le voir, ordonna Bolan en reconnaissant Max Keno.

— *Qui* le demande ?

— Vinton.

— Je ne te connais pas, Vinton.

—Tu me connaîtras, Max. Tu me connaîtras.

— Ah... Tu voulais le voir, hein ?

— J'suis pas monté pour te voir toi, crétin.

Le petit garde du corps sourit.

— Drôle de journée, hein ? T'as très mal ?

Bolan passa les doigts sur sa mâchoire.

— Non. Et j'ai pas perdu les noix; c'est déjà ça.

Keno se mit à rire et dit à Bolan :

— Appuie sur le bouton près de la porte. Ils te feront entrer.

— Y a qui à part lui ?

— Euh… le Rital comédien. Ils essayent encore de le faire chanter.

— En fait, c'est pour ça que j'suis venu, lui confia Bolan. On croit qu'il aurait dû cracher le morceau depuis longtemps.

— Joe se dit qu'il vaut mieux attendre un peu plus pour avoir le tout, alors il y va doucement. Vito s'est laissé emporter avec le mec d'hier.

— Et maintenant Vito s'est vraiment fait emporter, dit Bolan en baissant la voix.

— Ouais, c'est dommage ça. J'étais avec lui depuis plus de trois ans. Je l'aimais bien. Ça m'a pas fait plaisir qu'on lui fasse ça.

Bolan poussa un soupir.

— Ça n'a fait plaisir à personne. Pas même à « tu sais qui ».

Il haussa les épaules et sourit à Keno d'un air résigné et philosophique.

— C'est comme ça, quoi. Des choses qui arrivent. On ne s'en doute jamais, hein, Max ? J'appuie sur le bouton ?

— Ouais… attends une seconde, j'vais…

Le petit bonhomme s'était hissé de son fauteuil pour aller jusqu'à la porte.

Après tout, ce nouveau venu pourrait devenir son patron. Qu'en savait-il ?

Il toucha l'interrupteur de l'interphone.

— C'est Vinton, annonça Keno. Il veut entrer.

— Qui ?

— Tu sais. Vinton. Il est avec… essaie de comprendre !

Il y eut un grésillement électrique, et la porte se déverrouilla. Bolan entra, remarquant qu'on avait abandonné la méthode de sécurité de Vito. Il n'y avait personne dans la tourelle et aucun spot.

Joe Stanno était allongé sur le divan, endormi.

Tommy Anders était assis sur une chaise de bureau au centre de la pièce. Il y avait deux hommes assis en face de lui et un troisième perché sur le bureau derrière sa chaise. Ce fut ce dernier qui interrogea Bolan.

— Qu'est-ce que tu veux ici ?

Bolan ne lui répondit pas.

Anders avait une gueule épouvantable. Ses cheveux lui tombaient dans le visage, et sa tête était couchée sur ses épaules comme si son cou ne parvenait plus à la soulever. Il était attaché à la chaise. Il n'était pas marqué mais Bolan savait ce qu'on pouvait faire aux gens sans leur laisser de marques.

Il se rapprocha du divan et fixa Stanno.

— Qu'est-ce qu'il lui prend de pioncer ? grinça-t-il.

— Il lui faut un petit mot ? demanda l'homme sur le bureau d'une voix sarcastique.

Il y avait apparemment de la mauvaise volonté entre les types de Vegas et ceux de l'est.

Bolan passa les doigts sur le sparadrap collé sur sa mâchoire.

— On lui avait fait un petit mot pour ce matin à l'aéroport ?

Le type se pencha rapidement en avant et gifla la nuque d'Anders pour se venger.

La tête du comédien tomba sur le côté, mais il la souleva et fixa Bolan d'un œil morne.

— Enculé, lança-t-il en articulant péniblement.

Bolan se mit à rire doucement.

— Pauvre nouille, dit-il. C'est pas moi qui t'ai frappé.

— Enculé quand même, marmonna Anders.

— Il est pas aimable, hein ? fit Bolan.

— C'est un con ! lança le type du bureau en regiflant l'homme impuissant. Il fait des manières, il joue le jeu des flics et d'un certain fumier.

Bolan jeta un coup d'œil sur la forme endormie de Stanno.

— Ce mec dormirait à travers la bombe. Réveille-le.

— Laisse-le tranquille, répondit le gifleur. Il n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures. Fous-lui la paix.

— On va la lui foutre, la paix, annonça Bolan.

— Alors qu'est-ce que tu veux ici ? gronda l'homme.

— On m'a envoyé.

Il se rapprocha d'Anders et lui frotta le cuir chevelu du poing.

— On dit que vous avez passé trop de temps avec ce type. Ils veulent lui causer. Ce type est notre seule piste.

— On n'en est pas si sûr justement.

— Tu me diras quand tu en seras persuadé, répliqua Bolan. Après tout, il était là quand deux de vos mecs se sont fait descendre !

— On fait ce qu'il faut, persista l'homme.

— Vous *faisiez,* lança Bolan d'une voix menaçante.

Les deux hommes assis se levèrent brusquement. Celui du bureau se dressa aussi et fit le tour de la chaise d'Anders pour venir fixer Bolan d'un air menaçant.

— Je t'ai déjà vu quelque part, Vinton, grinça-t-il.
— Tu vas me revoir assez souvent, répondit Bolan d'un air tout aussi méchant.
— Ouais ?
— Remarque, peut-être pas. Si tu t'entends si bien avec la Belle au Bois Dormant, là, tu resteras peut-être avec elle.
L'homme jeta un coup d'œil inquiet vers ses deux acolytes.
— Attends une seconde, fit-il. Qu'est-ce qui se…
Il fixa Stanno puis Bolan. Son visage se durcit.
— C'est vrai ?
— C'est comme ça, fit Bolan doucement.
Les deux inquisiteurs se tenaient nerveusement et se lançaient des regards incertains. Le troisième baissa la voix et dit :
— C'est une drôle de nouvelle.
On venait d'annoncer dans le jargon du Milieu que la mort de Joe Stanno était imminente.
— Oui, c'est comme ça, répéta Bolan. On ne peut rien pour un lépreux, et vous le savez; alors ne vous mettez pas dans tous vos états. Descendez et trouvez quelque chose à faire. Absentez-vous pour quelques heures.
— Oh merde ! fit le type. C'en est déjà là ?
— T'es amoureux ou quoi ?
— Ben… non. Mais ça fait pas mal d'années qu'on est ensemble.
— Alors il vaut mieux que tu t'absentes pendant quelques heures, suggéra Bolan.
— Mais comment peuvent-ils décider d'une chose comme ça ? chuchota le chef d'équipe, loyal.
— Va le leur demander, répondit Bolan d'une voix redevenue froide et dure.
Le type recula d'un pas. Il reprit le contrôle de lui-même et, le visage composé, annonça :
— Oublie que j'ai dit ça, hein ?
Bolan haussa les épaules.
— Je ne t'avais même pas entendu. Allez, fous le camp. Je m'occuperai du pigeon en même temps.
L'homme redressa les épaules, regarda longuement l'homme sur le divan puis quitta la pièce. Les autres lui emboîtèrent le pas. La

porte se referma, et Bolan s'affaira avec la corde qui liait les poignets d'Anders.

— Moi, j'suis pas raciste, marmonna le comédien, mais vous autres, Italiens, vous menez des sales vies.

— J'suis Polaque, fit Bolan de sa voix normale.

— M'en fous si vous êtes…

Le petit comédien ouvrit les yeux et regarda Bolan de près.

Bolan lui sourit.

— Allez, dépêchez-vous, sinon vous allez rater votre entrée en scène.

— *Nom de Dieu ! c'est vous !* chuchota le comédien.

— J'ai cru que l'autre m'avait reconnu aussi, dit Bolan en coupant la corde et en hissant Anders sur ses pieds. Vous pouvez marcher ?

— Un lièvre peut-il courir ?

Anders passa la main dans ses cheveux et remit de l'ordre dans ses vêtements.

— Je pourrais quitter cette baraque avec les deux jambes cassées et la queue dans un plâtre.

Bolan se mit à rire, puis il poussa le comédien vers la porte.

— Ne dites rien avant que nous soyons dégagés, conseilla-t-il.

— Et Stanno ?

— Stanno est assez grand pour s'en sortir tout seul.

Ils sortirent et Bolan referma soigneusement la porte.

Max Keno était assis de travers dans son fauteuil. Il fixa Bolan d'un air apeuré.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien qui doive t'inquiéter, fit Bolan. Mais ne va pas ouvrir la porte avant que je ne t'en donne l'ordre. Pour personne.

— Bon, d'accord, répondit le petit garde du corps.

— Pour personne, insista Bolan.

— D'accord, patron. Pour personne.

Bolan sourit et donna un léger coup sur l'épaule de Keno puis il prit le bras d'Anders et le fit descendre l'escalier.

— J'en ai ma claque, lui confia le comédien à voix basse. Si on ne peut plus faire de pique-nique sans fourmis, il vaut mieux abandonner le pique-nique.

— Vous jetez l'éponge ? demanda Bolan en scrutant le parterre de la salle de jeu.

— J'abandonne le métier. Je prends ma retraite.

— Les prêtres ne se retirent pas, Anders.

— Les prêtres ? Qu'est-ce qu'ils ont à voir…

— Si la Mafia est le gouvernement invisible de ce pays, vous autres, vous êtes l'église invisible.

Ils atteignirent les dernières marches. Il n'y avait plus de gardiens.

— Vous ne diriez pas ça si vous aviez connu certains endroits dégueulasses où je suis passé, fit Anders.

— Le monde serait bien triste si tous les gars de votre métier fermaient boutique. Ils traversaient la salle, et Bolan n'accordait aucun regard à quiconque.

— Oui, je suppose que vous avez raison, fit le comédien.

— Mais oui, j'ai raison, et vous le savez. C'est pour cela que dès qu'on y touche on ne peut plus s'en passer. C'est l'âme du pays. C'est votre âme, Anders, et c'est pour ça que vous vous êtes donné tant de mal pour écarter les *mafiosi.*

— C'est peut-être juste mais je ne m'étais jamais vu en prêtre. Comment m'avez-vous retrouvé ?

Bolan fixa durement deux hommes armés qui lui bloquèrent momentanément le passage. Les deux cédèrent la place, et Bolan poussa Anders devant lui.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? demanda le comédien une seconde fois.

Bolan, le visage dur, lui répondit :

— Les bonnes sœurs du métier m'ont donné un renseignement. Je crois qu'elles seraient venues elles-mêmes si elles avaient su où aller.

— Mais de quoi parlez-vous ?

Bolan n'eut pas le temps de répondre. Il vit les deux filles dans le hall. Elles essayaient d'ignorer les regards insistants des hommes en costume de soie qui les entouraient.

Bolan poussa violemment Anders vers les deux filles.

— Fous-moi le camp d'ici ! hurla-t-il. Et emmène tes deux putes en or ! Si jamais je te reprends à faire le maque ici, je te pends par la

peau des couilles !

Il y avait une vingtaine de personnes dans l'entourage qui s'arrêtèrent net en voyant le grand soldat avancer avec menace sur le trio désemparé.

— J'ai dit fous le camp ! tonitrua Bolan.

Les trois firent volte-face et filèrent d'un pas rapide, et ceux qui se tenaient près de la porte s'écartèrent pour leur laisser le passage.

— Ce sera comme ça dorénavant par ici ! hurla Bolan.

Puis il se retourna et repartit dans la salle de jeu.

Il était donc débarrassé d'Anders et des filles.

Il ne lui restait qu'à terminer sa mission et repartir. C'était plus facile à dire qu'à faire.

CHAPITRE XIV

C'était une question de temps. Bolan passa à travers la salle de jeu, hélant les surveillants pour les obliger à le suivre. Il jouait gros jeu, il avait jeté sa propre vie sur le tapis vert.

Murmurant entre eux, les surveillants lui emboîtèrent le pas et il entendit certains bouts de phrases.

— J'sais pas, moi, il a dit de…

—… pour les nouveaux propriétaires, je pense…

— Et puis merde, hein ! On ne sait jamais à quoi s'attendre dans cette boîte.

—… s'appelle Vinton, je crois. Je ne sais pas…

« Vinton » s'arrêta au pied de l'escalier qui menait chez Vito et interpella le petit garde du corps.

— Max !

— Oui, patron ?

— Trouve quelques gars pour t'aider et mets tout le monde à la porte. On ferme après le décompte de vingt heures.

— Quoi ? gémit un surveillant qui se tenait près de Bolan.

Keno dévalait les marches quatre à quatre tout en enfilant sa veste.

— Dis aux autres qu'ils peuvent revenir à minuit. En attendant tout ce qu'ils prendront au bar ou dans la salle à manger est gratis. Et que les shows continuent tout le temps. Je veux un roulement constant. Il n'y a que le jeu qui s'arrête !

— Bien, patron ! s'écria Keno en partant à vive allure pour mener à bien sa mission.

Un surveillant qui se tenait près de Bolan lui rappela :

— Nous allions commencer une nouvelle relève, Mr… euh…

— Mr *Vinton,* répliqua sèchement Bolan, et tu ferais bien de t'en souvenir. Ecoute, tu vas aller dire à la relève ce que je viens de dire. C'est gratis pour eux aussi. Ils reprendront leur boulot à minuit.

Le type se mit à sourire largement.

— Bien, Mr Vinton, fit-il en partant.

Le petit attroupement se rendit ensuite dans la salle de décompte près des bureaux au fond du bâtiment, Bolan brusquant le passage

à travers le système de sécurité le plus élaboré du *Strip.*

Les comptables avaient déjà commencé à préparer le décompte de vingt heures. Bolan les pria de tous s'asseoir puis il dit aux surveillants de se coller dos au mur et il commença son speech.

— Je pense que vous avez tous compris ce qui se passe, dit-il en étant persuadé du contraire. Vous avez su que Mr Apostinni avait été relevé et qu'il quitte ses fonctions mais ce ne sera officiel qu'à minuit. On doit boucler cette boîte et la nettoyer. Vous m'entendez, la nettoyer de fond en comble ! Alors on arrête le jeu pour l'instant, dès maintenant. Je veux qu'on m'apporte tout le fric qui se trouve aux tables pour qu'on le compte. Tout. Je ne veux pas entendre un mot à propos de feuilles de décompte ou d'autres conneries du genre. Vous comptez, c'est tout ! Je vous donne quatre heures - quatre putains d'heures, pardon, mesdames, pour nettoyer cette baraque et la préparer pour les nouveaux dirigeants. Je ne veux pas qu'on perde un dollar ! Qui est censé superviser le décompte ?

Un homme nerveux qui portait des lunettes à monture en or s'avança et se présenta comme le « contrôleur ».

— Bon, alors tu contrôles, gronda Bolan. On va tout nettoyer, tout emporter pour qu'on puisse à minuit recommencer à neuf. T'as compris ?

Le contrôleur assura le nouveau patron qu'il avait bien compris.

Bolan se tourna brusquement vers les surveillants.

— Vous avez terminé votre relève ? leur demanda-t-il.

— Oui, répondit l'un d'eux. On repart.

— Pas question, fit Bolan. Vous allez rester pour donner un coup de main. Ne vous en faites pas, vous serez payés. Signalez-le aux arrivants et distribuez-vous le travail. Quand ce sera terminé et que vous pourrez tout remettre dans les mains de ces dames allez vous amuser avec les autres.

Avec hésitation le contrôleur se permit de signaler qu'il était de coutume et parfaitement acceptable d'ouvrir de nouveaux livres de compte à établir d'après les recettes obtenues par les décomptes.

Le nouveau patron rétorqua sans ambages au contrôleur qu'il pouvait se carrer ses coutumes et que tout le monde avait intérêt à suivre ses ordres à la lettre.

Il n'y eut plus d'objections, ni de questions. Bolan renvoya les surveillants dans la salle de jeu en leur laissant leur liberté. Ils étaient ravis. Ils souriaient et riaient entre eux, et Bolan leur lança :

— Ça va se passer bien mieux dorénavant !

Il n'y avait pas un homme qui aurait pu douter de cela.

Vito avait été un rude patron.

Mr Vinton était dur, oui, mais c'était un type OK. En seize ans on ne leur avait jamais offert un verre ou un sandwich au *Gold Duster.*

La salle se vidait malgré les protestations des « gagnants ».

Bolan monta la première partie de l'escalier puis se retourna pour hurler :

— S'ils veulent pas partir, foutez-les à la porte de force !

Il attira l'attention de Max Keno qui se trouvait au centre du parterre et lui fit signe de venir.

— Tu me suis à présent, Max.

— Et comment, patron, lui répondit le petit bonhomme avec un grand sourire.

Fidélité instantanée. Une coutume de la Mafia. A bas les vaincus, vivent les vainqueurs !

Max se laissa tomber dans son fauteuil et « Mr Vinton » entra dans son nouvel appartement. Il le partagerait momentanément avec la Belle au Bois Dormant.

Il était vingt heures vingt, et Joe Stanno dormait toujours. Bolan avait fait les tiroirs du bureau en glanant tout ce qui pouvait lui être utile.

Il repéra un numéro de téléphone dans un petit carnet, s'installa sur le devant du bureau pour garder un œil sur Stanno et composa ce numéro.

— Ici, Vinton, fit-il dès qu'on eut décroché la ligne. Qui est à l'appareil ?

— C'est Red Evans, Vinton, déclara l'autre d'une voix joyeuse. Nous avons retrouvé la livraison.

— Formidable, dit Bolan dont la voix était parfaitement composée. Tout y est ?

— On le pense. On a retrouvé les deux sacs. Les cols blancs les vérifient en ce moment. Mais on dirait bien que le compte y est.

— Voilà ce que tu vas faire, Red. Fais compter puis tu fais signer la feuille de comptes par deux témoins. Deux gars à toi, compris ?

— Compris.

— Puis tu dis au… qui est le chef comptable ?

— *C'est* Lemke… L-E-M-K-E, Lemke.

— Ah… *celui-là.* Bon, voilà ce que doit faire Lemke. Il calcule un nouvel itinéraire jusqu'au terminus. Il ne doit pas dire à qui que ce soit le chemin à emprunter, même pas au pilote. Ensuite il met le chargement dans l'hélico et il monte avec le pilote. T'as tout compris ?

— Tout compris, Vinton.

— Il laisse sur place les autres cons parce qu'on va avoir besoin de place dans l'appareil.

— C'est normal.

— La route à prendre, c'est top-secret. Les « qui tu sais » partiront quand cela leur plaira, mais lui n'en dit rien, tu entends ?

— Ouais, ouais, je comprends.

— Quelle heure as-tu, Red ?

— Il est… vingt heures vingt et une.

— D'accord. Tu mets Lemke à la même heure et tu envoies l'hélico dans vingt minutes. A vingt heures quarante et une. D'accord ?

— C'est ça.

— Dis à ce con… comment s'appelle le pilote déjà ?

— Jack Grimaldi. C'est un type bien.

— OK, dis à Jack de poser l'hélico sur ce toit à vingt et une heures précises. Pas une minute avant, pas une minute après. T'as saisi ?

— Sur le toit de l'hôtel ?

— Surtout pas ! Sur le toit du casino.

— Ah ouais, j'ai compris.

— Il descend sur le toit de la baraque.

— Ouais, ouais, d'accord.

— Ça ne te laisse pas beaucoup de temps; alors vas-y tout de suite.

— Bien sûr. Dis, tu viens ce soir ?

— Peut-être, peut-être pas. Ça dépendra de plusieurs choses. Je pense que tu tiens tout sous contrôle, là-bas, hein, Red ?

— Ah ça, oui !

— Bon, allez, fais ce que je t'ai dit.

Bolan raccrocha et se massa doucement la nuque. Il observa la Belle endormie.

Nom de Dieu, qu'il faudrait jouer serré !

Les frères venaient de terminer un immense repas préparé par le soi-disant meilleur cuisinier du *Strip.* Le premier repas d'une longue et harassante journée. Ils se détendaient enfin sur la terrasse de la suite présidentielle avec du cognac et des havanes.

— Ça va encore durer combien de temps ? demanda Pat.

— Ça va éclater d'une seconde à l'autre comme un orage, dit Mike.

— J'aimerais en être persuadé. Je me demande s'il n'est pas déjà de l'autre côté de la frontière.

— Non, c'est un crâneur. Il sait que nous sommes ici. Il sait qu'il nous a ratés ce matin à l'aéroport. Il va venir.

— J'aimerais bien que Joe obtienne des résultats avec ce comédien.

— En fait je crois qu'il ne sait rien, répondit Mike. Si je pensais le contraire je l'aurais déjà mis en pièces, je lui aurais fait bouffer sa queue.

Son frère fit la grimace.

— Pas après le dîner, mon frère.

Un garde du corps qui se tenait près de la balustrade lança :

— Beurk ! Ni avant.

Les deux frères se mirent à rire en sirotant leur cognac.

— Bolan ne laisse jamais de traces, observa finalement Pat.

— Si, sur nos corps endoloris, fit Mike en souriant.

— C'est une drôle de façon de faire la guerre. On attend qu'il se montre pour vous balancer un pruneau puis on essaie de le flinguer avant qu'il ne redisparaisse.

— Va te plaindre au Viêt-Nam.

Ils rirent de nouveau.

— Tu veux qu'on arrête ? demanda Mike.

Pat Talifero poussa un grognement et se leva.

— Pas avant que je ne me sois lavé les mains dans son sang.

Ils rirent de nouveau.

Pat se dirigea jusqu'à la balustrade et s'immobilisa près du garde du corps pour observer la jungle de néon qui s'étendait à ses pieds dans tous les sens.

— Drôle de champ de bataille, dit-il. Tu sais ? J'ai toujours détesté cette ville. Toujours. Y a pas une région où on fait des essais atomiques pas loin d'ici ?

— Si, monsieur, répondit le garde du corps.

— Ils devraient rater leur tir un de ces jours.

Mike Talifero se mit à rire.

— Toi, tu aurais besoin de tirer un coup. C'est pas les salopes qui manquent dans le coin.

— Tant que ce mec sera vivant je n'y arriverai pas.

— Tu abjures le péché de la chair ?

— T'es con ou quoi ?

Mike se remit à rire, puis dit à son frère.

— T'en fais pas, ce sera pour ce soir.

— J'aimerais bien en être persuadé, fit l'autre d'une voix éteinte. Pourtant je n'arrive pas à m'imaginer que ce type reste dans le coin après ce qu'il nous a fait ce matin.

— Il passera de nouveau à l'attaque. Moi, je le sais. Arrête de gémir.

— J'espère que ce sera bientôt. J'ai envie de foutre le camp.

— On a eu un mauvais départ. C'est la faute de Stanno. Je lui dirais bien un mot. De préférence désagréable. Mais il est tellement efficace ce mec.

— La plupart du temps, tu veux dire.

— Oui, c'est ça. Enfin, Joe est un bon gars.

— Ouais, mais encore un coup fourré comme ce matin et…

— Absolument, fit Mike. S'il déconne de nouveau, ce sera sa dernière connerie.

A de tels moments les gardes du corps devaient devenir sourds. Celui qui se trouvait près de la balustrade regardait les étoiles avec fascination. L'image même de la discrétion.

— Tu te souviens de Siffy Peters ? demanda Pat.

— On l'appelait aussi Shaker Sam, fit Mike.

— C'est ça. Il a essayé de faire le coup de l'amnésie au vieux Marinello.

— Pendant la guerre du Bronx.

Ils s'amusaient bien.

Le garde du corps contemplait toujours le ciel nocturne mais lança :

— Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu Siffy.

— Et tu ne le sauras jamais, fit Mike en rigolant. A moins de jouer du marteau piqueur au fond de l'Hudson.

Pat gloussa puis ajouta :

— Et encore il faudrait lui ôter un maillot de bain en béton.

— Siffy Peters était encore plus redoutable que Joe Stanno, observa le garde du corps. Du moins avant que la syphilis ne lui ait brûlé le cerveau.

— Tu crois ? demanda Mike.

— Je le pense, oui, répondit le garde.

Un lieutenant sortit sur la terrasse mais se tint près de la baie vitrée en attendant qu'on veuille bien lui accorder un instant d'attention.

Pat Talifero était accoudé à la balustrade et fixait le nouveau venu. Au bout d'un moment il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Un type est là pour vous voir, patron. Le directeur de l'hôtel. S'appelle Crosser.

— Et *lui,* qu'est-ce qu'il veut ?

— Il dit qu'il passait dire bonsoir.

— Dis-lui de passer ailleurs. On a pas le temps de… Quelles nouvelles de la rue ?

— Y a eu un coup de fil de Glitter GuIch, y a environ cinq minutes. Rien du tout.

— Dis-leur de resserrer la boucle !

— C'est drôlement coton, là-dehors, patron. Y a des flics dans tous les azimuts.

— Je les emmerde, les flics ! hurla Pat Talifero. Comment un mec peut-il se planquer dans cette putain de ville ? Dis à ces gars de… Attends, fais entrer ce con.

— Patron ?
— Le con de l'hôtel. Observons la tradition.
— Bien, monsieur.
Le type ressortit.
— Ces mecs ne se donnent pas assez de mal ! fulmina Pat. Moi, je crois qu'ils ont *peur* de le retrouver.
Mike haussa les épaules puis jeta son cigare.
— Alors c'est lui qui nous retrouvera.
— C'est tout ce que tu sais dire !
— Mais j'ai raison.
Un homme d'une quarantaine d'années et d'une apparence soignée sortit sur la terrasse.
— On m'a dit que je vous trouverais là, fit-il d'une voix joviale.
Pat le détesta instantanément. Il haïssait ces types aux allures trop efféminées.
— Vous nous avez trouvés, dit-il. Que voulez-vous ?
— Eh bien… euh… je voulais savoir si vous étiez bien installés et tout.
— Et tout quoi ?
Le visage du type s'allongea.
— Ça fait partie du standing VIP, Mr Talifero. Je passe toujours voir nos hôtes importants.
— Bon, vous êtes passé. C'est gentil. Bonsoir.
— Je… euh…
L'homme fit un pas vers la baie vitrée puis se retourna d'un seul coup et lança :
— Vous connaissez le nouveau patron du casino ?
— *Quel* nouveau patron ?
— Eh bien, je me demandais… Il réorganise la maison.
— Qui, il ?
— Je crois qu'il se nomme Vinton… Mr Vinton. Tout le *Strip* en parle, et je me demandais si vous étiez au courant. Il a fait fermer les portes du casino.
— *Fermer ses portes ?*
— Oui, jusqu'à minuit. Ils vont ouvrir de nouveaux livres à minuit. En attendant il offre à boire à tous les clients. Et il y a un show continu. Je me demandais si vous saviez quelque chose ?

— Ne vous demandez plus rien, Mr Crosser, dit Mike. Bonsoir, Mr Crosser.

— Bonsoir, messieurs, marmonna le type puis il sortit.

Les frères se contemplèrent un instant, puis Mike dit :

— Eh bien, c'était rapide ça. Je ne le leur ai dit qu'il y a quelques heures.

— Ils vont vite quand ils se décident, fit Pat en haussant les épaules. Tu te souviens quand Bugsy s'est fait rétamer.

— Oui, mais tout avait été prévu. Ils avaient sondé un type à l'avance. Mais ce coup-ci…

— On devrait peut-être aller le rencontrer ce mec, suggéra Pat. Il aurait dû venir nous voir avant de fermer la baraque.

— Pourquoi ? Ça ne nous regarde pas.

— En ce moment tout nous regarde,

— On pourrait toujours se laisser offrir un pot, fit le garde du corps.

Du coup Mike fronça les sourcils.

— Merde ! c'est pas le moment de laisser nos gars se péter la gueule.

Il se leva, s'étira et se frotta l'estomac.

— Moi, je n'ai jamais entendu parler de ce Vinton. Et toi ?

— Pas par ce nom en tout cas. Allons lui parler.

— OK. Mais tu peux être sûr que ce n'est qu'un spécialiste des tapis verts.

— Peut-être. Peut-être pas, fit Pat.

Il balança son cigare dans le vide et sourit à son frère.

— Allons voir, dit-il.

CHAPITRE XV

— Ne me dis pas de conneries ! lança Bolan au contrôleur. Tu retires le tout du coffre et tu le comptes !

— Mais, Mr Vinton, fit l'homme, nous avons fait certifier…

— Tu peux te faire certifier le cul aussi ! hurla Bolan. On recommence tout à zéro !

— Mais les règles de la maison sont…

Bolan prit l'homme à la gorge et serra jusqu'à ce que les yeux du type lui sortent de la tête. Il le projeta ensuite contre le mur.

— Je commence à me poser des questions à ton sujet, contrôleur, fit-il d'une voix qui feignait la rage. Qu'est-ce que tu veux me cacher exactement ?

— Nous compterons tout, monsieur, fit l'homme terrifié.

— Je veux tout voir de mes yeux. Les trois cent soixante-quinze mille. Je veux les voir étalés sur la table, et tu as intérêt à ce qu'ils y soient quand je me pointerai dans dix minutes. T'as compris ?

L'homme avait compris.

— Fous-moi le camp ! gronda Bolan.

Le contrôleur des comptes du casino *mafiosi* jeta un dernier coup d'œil désespéré sur la forme endormie de Joe Stanno puis battit rapidement en retraite. Bolan le suivit jusqu'à la porte.

— Max ! cria-t-il.

Le petit garde du corps se dressa avec un sourire.

— Oui, patron ?

— Quelle heure as-tu ?

— Euh… vingt heures trente, patron.

— Bon. Tu me diras quand il sera vingt heures quarante.

— Bien, patron.

— J'vais réveiller la Belle au Bois Dormant. Tu t'assureras qu'il descend bien l'escalier.

Le sourire de Max s'épanouit encore davantage.

— D'accord, patron.

Bolan referma la porte, se dirigea près d'une glace et vérifia son aspect. Il mit son chapeau et rabattit le bord puis il se rapprocha du

divan, saisit l'un des grands pieds de Joe Stanno et tira le monstre de sa couche.

Le directeur de l'agence locale de la FBI se pencha près de la voiture et s'adressa à Brognola :

— Je te cherchais partout. Où étais-tu ?

— Partout justement, répondit l'homme de Washington. Monte, Bill.

— Non. J'emmène une équipe au *Gold Duster. Y* a des choses curieuses qui s'y passent.

— Y a des choses curieuses qui se passent dans toute la ville, soupira Brognola.

— J'vais vérifier quand même, fit Miller en souriant. La nuit ne fait que commencer. Mais je pensais que tu aimerais peut-être aller avec nous au *Gold Duster.*

— Pourquoi ?

— Tu en as entendu parler, non ? Ça a fait tout le *Strip.*

— Apostinni ? Evidemment. Et puis après ?

— Un de mes indics du *Gold Duster* me dit qu'un nouveau patron est arrivé. Il a fait fermer le casino jusqu'à minuit et il arrose tout le monde.

— C'est curieux en effet, fit Brognola.

— S'il n'y avait que ça. Le type est censé s'appeler Vinton mais personne ne le connaît. Mon homme dit qu'il ressemble davantage à un tueur de l'est qu'à un directeur de casino - le genre à porter un costume en soie.

Brognola acquiesça.

— Oui, la ville en est pleine.

— Y a pourtant encore un truc, annonça Miller. Je sais que c'est un peu dingue… mais mon indic m'a dit…

— Quoi ?

— Hal, toi, tu es expert sur Bolan. Est-ce qu'il tenterait un coup pareil ?

— Comment ça ?

— Se faire passer pour un certain Vinton ?

Brognola dévisagea Miller en silence pendant quelques instants, puis il lui répondit :

— Sans la moindre hésitation.
— Mais dans quel but ?
— Allons lui poser la question, suggéra Brognola en haussant les épaules.
— Ecoute, faire fermer le casino et offrir à boire à toute la ville sous nos nez… c'est un peu gros, non ? Même pour Bolan.
— C'est un grand guerrier, observa Brognola. Il agit toujours avec une idée en tête. Tu y emmènes combien de types ?
— J'ai rassemblé une dizaine de gars.
— Faudrait en trouver bien davantage. Tu allais encore me dire autre chose, non ? A propos de ton indic au *Duster.*
— Il a dit que c'était difficile de le regarder en face ce Vinton. Il bouge tout le temps, il agite les bras et il trouve toujours un coin d'ombre pour se masquer les traits. Il porte des lunettes et il a quelques sparadraps sur le visage mais il est de la bonne taille, du bon poids et il est du même âge.
— J'vais y aller tout de suite, annonça Brognola. Retrouve mon associé et dis-lui de rassembler tous ses marshals et de les y emmener, tous. Et qu'il leur dise de s'apprêter à tirer. Demande aux agents d'ici d'établir un cordon autour du *Duster.* Qu'ils le fassent en silence et qu'ils placent un homme tous les dix centimètres. Fais barrer les routes. Demande à ces cavaliers volontaires d’y aller aussi. Qu'ils se placent du côté désert en demi-cercle.
— On va passer pour des cons si jamais…
— Ne t'en fais pas pour ça, on aura l'air encore plus cons si Bolan arrive à payer un pot à toute la ville sous nos nez. En tout cas, j'ai les cheveux qui commencent à se dresser sur ma tête. C'est en général ce qui se passe quand Bolan est dans les environs.
— Il a déjà fait des coups assez dingues, non ?
— C'est rien de le dire. Je te raconterai un jour ce qu'il a fait à Palm Springs.
— Sois prudent, Hal.
— Ouais.
Brognola enclencha la première, et la voiture quitta le parking avec un crissement de pneus.
C'était bien dommage. Quel gâchis ! Que c'était con d'abattre un être de cette trempe. Ce n'étaient pas les mots qu'il fallait se dire.

Sois fort, sois dur, Hal, fais ton devoir, va descendre ce mec que tu admires.

Et il le ferait. Il le ferait parce que c'était son devoir. Lui et Bolan étaient pareils.

Ils faisaient leur devoir.

Joseph Earl Stanno n'était pas tombé de son lit depuis l'âge de six ans. Il fallait dire que toute la journée s'était mal passée. Chaque heure pire que la précédente. D'abord il y avait eu l'attaque sur la montagne, ensuite le vol de la livraison, le coup de fil des Talifero pendant lequel il avait dû bouffer de la merde, essayer vainement de tracer Bolan, l'ignominie de ce fumier qui avait rendu visite à Vito - sous le nez de Joe - puis cette attaque à McCarran et finalement cette équipée à travers le désert en voiture avec Vito qui criait et qui pleurait en suppliant qu'on lui laisse la vie… Ouais, une journée dégueulasse pendant laquelle il n'avait pas dormi une minute. Et ça depuis plus de trente-six heures. C'était pas étonnant qu'il soit tombé du lit. Il avait probablement fait des cauchemars presque aussi horribles que ceux qu'il avait vécus tout au long de la journée avec les yeux grands ouverts.

Toutes ces pensées filèrent à travers l'esprit de Stanno pendant qu'il essayait d'ouvrir ses yeux gonflés de sommeil en se demandant s'il était devenu aveugle. Puis il vit s'éloigner les jambes d'un homme et il se souvint de l'endroit où il se trouvait. Un soubresaut de son subconscient lui rappela qu'il n'était pas tombé du lit - on l'avait *fait* tomber !

Stanno se roula sur le côté et porta les doigts au visage. Son nez bourdonnait et lui piquait. Il regarda ses doigts et vit du sang. Il saignait du nez ! Quel était cet enfant de salaud qui l'avait fait tomber sur son tarin ?

Il grogna et s'assit, vacillant comme un ivrogne tout en se demandant si finalement il ne continuait pas de dormir. Le type perché sur le bureau ne ressemblait à personne de ses connaissances, outre qu'il portait un costume en soie comme à peu près tout le monde.

Instinctivement Joe porta la main sous sa veste. Quel enfant de pute lui avait piqué son flingue ?

Le type sur le bureau ne le regardait pas, il fixait le mur en balançant les jambes.

— Qui es-tu ? gronda Stanno d'une voix rauque. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— J'suis navré, Mr Stanno, mais je ne devrais pas vous parler, dit le type.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Pourquoi il ne pouvait pas lui parler ? Merde ! qu'il avait du mal à réfléchir. Sa tête bourdonnait, et son estomac lui faisait mal parce qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Stanno se hissa sur le divan. Il s'y installa, s'assit au bord avec la tête dans les mains.

Le type ne disait rien.

Stanno releva la tête et lui demanda :

— Où est ce mec ?

L'autre balança la jambe mais ne répondit rien.

— Tu m'as pas entendu, petit con ? hurla Joe « the Monster ». Où est-il ce con de comédien ? Il a canné ?

— C'est de l'histoire ancienne, Mr Stanno, lui répondit enfin le type d'une voix très calme et douce. Ecoutez, comprenez-moi - ce n'est pas personnel - je ne peux pas me permettre de vous parler. On pourrait m'entendre.

— Comment ça on pourrait t'entendre ? Pourquoi ne pas me parler ? Pourquoi de l'histoire ancienne ?

Etourdi, Stanno se hissa du divan.

— Où est mon flingue ? gronda-t-il.

— Je vous demande pardon mais est-ce que vous avez toujours autant de difficultés pour vous réveiller ? lui demanda le type.

Il se laissa glisser du bureau et quitta la pièce pour y revenir un instant plus tard.

— Vous avez une sale gueule, Mr Stanno.

Puis il balança un verre d'eau froide en travers de la figure de Joe Stanno. Il se redressa vivement mais le voile rouge qui flottait devant ses yeux commença à se dissiper. Il reprit ses esprits et comprit avec une espèce d'horreur le sens des mots du type.

— Et tu ne peux pas me parler ? demanda Stanno qui n'arrivait pas à accepter le sens tragique de cette nuance.

— Non, monsieur, j'suis navré.
— Mais qu'est-ce qui se passe ?
— Vous savez bien, Mr Stanno, lui dit le type.
Bien entendu, Stanno savait bien; il connaissait la routine depuis des années. Combien de fois y avait-il assisté sans jamais penser qu'un jour elle se retournerait contre lui.
Mais… pourquoi ? Au nom de Dieu, pourquoi ? Ferme ta gueule, Stanno, au nom du dieu gémissant, ferme ta grande gueule ! Va pas supplier comme Vito !
— Ils veulent vous voir, Mr Stanno, fit le costume de soie.
— Tiens donc. Et où ça ?
— Vous devriez le savoir.
— Commence pas à me faire chier, toi.
— Non, je ne vous ferai pas ça, Mr Stanno.
Au moins le type était poli. Ça se passerait avec dignité.
— Je… euh… je ne me souviens pas de ce qui s'est passé. Enfin, j'suis pas encore bien réveillé. J'avais pas dormi depuis trente-six heures.
— Oui, monsieur.
Le type se rapprocha et ouvrit la veste de Joe, puis il mit un revolver dans son holster vide. Il lui dit d'une voix désolée, presque triste :
— Je ne laisserais sortir personne là-dedans sans défense, Mr Stanno. Même pas mon pire ennemi.
— Il est chargé, ce pétard ?
— Evidemment, Mr Stanno.
— Eh bien… qu'est-ce… je veux dire…
— On vous doit bien ça.
— Merci, mon gars. Je te connais, non ?
— Pas très bien, répondit le type.
A présent il tenait un gros pistolet noir muni d'un silencieux.
— Au revoir, Mr Stanno. Il poussa Stanno vers la porte. Il osa le *pousser.*
Le gros homme vacilla et se cogna dans le mur en braquant le regard sur ce dingue en costume de soie qui souriait si poliment. Il passa le revers de la main sous son nez sanguinolent et gronda :
— Où t'as dit qu'ils se trouvaient ?

— Au même endroit. Vous feriez bien d'y aller, Mr Stanno.

Le type appuya sur le bouton du mécanisme de la porte.

Stanno sortit d'un pas incertain et descendit le couloir vers Max Keno. Il se pencha près de Max et chuchota :

— Qu'est-ce qui se passe ici, Max ?

— J'aime mieux ne pas répondre, Mr Stanno, répondit Max.

Stanno se mit à transpirer une sueur froide. C'était une chose de se faire traiter de lépreux par un inconnu, mais de la part de Max c'était insoutenable… Il eut un mouvement de recul puis se redressa vivement et appliqua un mouchoir sous son nez.

Il avait déjà descendu quelques marches lorsqu'il fut frappé par l'inhabituel silence.

Il se pencha en avant et regarda par-dessus la balustrade. Il vit les tables vides et le parterre désert du casino. Il lui semblait vivre un roman de science-fiction. Vegas, ville déserte.

— Max ! pour l'amour de Dieu, dis-moi ce qui se passe !

— Descendez, Mr Stanno, répondit laconiquement Max.

De nouveau le regard de Joe Stanno se voilà de rouge et il descendit vers l'enfer de la Mafia.

Derrière lui il entendit Max Keno qui disait :

— Il est vingt heures quarante, Mr Vinton.

CHAPITRE XVI

Bolan-Vinton passa devant Max Keno et lui lança :

— Allez, Max ! Tu me suis.

Il commença à descendre l'escalier et remarqua Joe « the Monster » qui rôdait d'un côté du casino, entre les tables.

Bolan regarda droit devant lui et descendit.

Max lui avait emboîté le pas.

Derrière le paravent, dans la salle à manger-cabaret, une partie improvisée battait son plein aux sons des verres clinquants et des glaçons entrechoqués. C'était formidable. Bolan sourit intérieurement; tout le monde s'amusait et s'occupait à distance.

Maintenant il fallait commencer à compter les minutes et les secondes.

A l'instant où il posait le pied sur la moquette du parterre, quatre hommes entrèrent dans le casino en venant du hall.

L'un d'eux s'écria :

— Hé là !

Bolan se retourna pour se trouver face aux quatre.

Les frères Talifero, Pat et Mike.

Il y avait deux gardes du corps qui les accompagnaient comme deux croiseurs au large d'un bâtiment d'amiral.

Ils se trouvaient à mi-chemin entre l'entrée et l'escalier où se trouvait Bolan. Il n'y avait que deux pas à faire et il serait à l'abri… momentanément.

Il fit un pas dans leur direction puis étendit subitement le bras pour montrer Joe Stanno qui se déplaçait comme un somnambule entre les tables de jeu.

— Il est là ! hurla Bolan.

Les quatre s'immobilisèrent brusquement, cherchant du regard l'homme désigné.

Joe Stanno se raidit et leva la tête.

Tous les instincts acquis par le vieux tueur au cours de son existence violente apparurent subitement. Ses jambes prirent automatiquement la position du tireur, la tête massive sembla

s'abriter derrière les épaules, et l'œil se braqua sur le quatuor comme celui d'une vieille autruche qui surveille un danger.

La situation dut paraître normale aux yeux de Stanno. Il l'avait vécue cent fois dans le passé.

Seulement il l'avait vécue de l'autre côté.

Il se trouvait pour une fois face à la mort… la sienne. Et là où il y avait toujours eu un semblant de joie bruyante, il n'y avait qu'un silence morbide.

Et un doigt accusateur qui le désignait.

Et quatre bourreaux.

Joe n'allait pas se laisser faire comme ça. Il n'allait pas se laisser descendre comme un agneau bêlant, il n'allait pas gémir comme l'avait fait Vito. Ah ça, non !

— J'vais vous buter tous ! rugit-il comme un vieux lion.

Bolan le vit plonger la main dans sa veste pour attraper son gros revolver, et il en profita pour esquiver sur le côté, suivi par Max Keno.

— Il est dingue ! s'écria nerveusement quelqu'un.

Au son des coups de feu et des balles perdues, Bolan et son garde du corps gagnèrent le fond du casino. Ils passèrent rapidement à travers le barrage de sécurité, et Bolan lança aux gardiens :

— C'est une attaque, ne laissez entrer personne !

Il y avait des sommes incommensurables entassées sur les étagères de la pièce forte, des liasses sans nombre et des rangées entières de rouleaux de pièces de monnaie. Et les machines à calculer pétaradaient encore.

Il y avait encore des tas de devises empilées sur les tables de décompte et le contrôleur faisait nerveusement les cent pas en encourageant ses assistantes à se dépêcher.

— T'as pas encore fini ? grinça Bolan en clouant l'homme sur place d'un regard meurtrier.

— Tout est là, monsieur. J'entends des coups de feu ?

— Jusqu'au dernier *cent ?*

— Oui, monsieur. Jusqu'au dernier *cent.*

— Combien ?

— Un peu plus d'un demi-million, Mr Vinton, mais nous allons commencer la confirmation dans quelques…

— Laisse tomber et casse-toi.

— Monsieur ?

— Y a une attaque, t'entends rien ? Prends tes bonnes femmes et calte ! Je ne veux pas qu'elles soient massacrées !

— Vous voulez dire… partir… comme ça ?

— On peut pas l'emporter au paradis, connard ! beugla Bolan. Fous-moi le camp avec les nanas !

Il n'en fallait pas plus pour ce contrôleur aux coutumes traditionnelles. Il fit volte-face et se dirigea vers la porte.

— Dites-le-leur vous-même, lança-t-il sans se retourner.

— Laisse ouvertes les portes ! hurla Bolan. Dehors, les bonnes femmes ! Dehors !

Il les poussait et les tirait et Max lui prêtait main forte.

— Fais-les sortir et se mettre à l'abri, hurla Bolan pour se faire entendre malgré la cacophonie des femmes paniquées.

— Ouais, patron, s'écria le petit Max.

Bolan se retrouva seul dans la pièce forte avec un garde. Il lui lança un regard dur et lui demanda :

— Tu vas te faire descendre pour quelques dollars ?

— Non, monsieur, marmonna le type avant de sortir.

Bolan s'approcha de l'argent du coffre et feuilleta quelques liasses. Il y en avait de toutes sortes, des billets de cinquante dollars jusqu'aux billets de mille. Il choisit une liasse de billets de mille et l'enfonça dans une de ses poches.

Ensuite il débrancha le système d'arrosage en cas de feu.

Puis il se dirigea jusqu'à la porte, mit un genou à terre et prit un bâton incendiaire qu'il s'était collé à la jambe. Il l'amorça puis lança cette petite bombe sur la table principale.

Il y eut un bruit d'étincelles et un crépitement discret et une nuée de particules enflammées tombèrent dans la pièce. Bolan s'éclipsa.

Il cogna sur la porte, fit tourner le mécanisme, et dit au garde dans l'entrée

— Que personne n'y entre !

— Bien, monsieur !

— Même pas le Christ ! La baraque est scellée !

— Compris, monsieur !

Il partit ensuite vers le casino et recommanda la même chose aux deux gardes qui se trouvaient devant l'entrée de l'arrière-salle. Ils étaient nerveux et incertains.

— On a essayé d'attaquer la boîte, Mr Vinton ? demanda l'un d'eux.

— Ouais, mais ne vous en faites pas pour ce qui se passe devant. Faites votre boulot ici.

Le garde sortit son revolver et promit d'exécuter l'ordre de son patron.

Bolan passa ensuite dans la salle de jeu. Les femmes finissaient de s'engouffrer dans la salle à manger-cabaret.

Max Keno revenait en laissant une marge généreuse entre lui-même et le champ de bataille.

Deux hommes étaient étendus sur le sol du promenoir. Immobiles, ils étaient couverts de sang.

C'était difficile de bien les voir, mais l'un d'eux ressemblait à un Talifero.

— Attention, patron ! Joe est… s'écria Max Keno.

Un revolver rugit subitement, et Max plongea entre deux tables.

Bolan fit de même, saisissant au même instant son arme. Il fit un roulé-boulé et s'immobilisa contre une table, le Beretta au poing.

Un groupe d'hommes arriva du hall en courant. Bolan leur cria :

— Foutez le camp de là !

Une arme tonna de nouveau, une balle s'écrasa contre l'encadrement de la porte, et les hommes esquivèrent à l'arrière.

Mais Bolan avait repéré Joe Stanno. Il s'allongea par terre, appuya deux fois sur la détente du Beretta et coupa les jambes du monstre.

Stanno s'écroula avec fracas en poussant un soupir.

Subitement, on envahissait le casino. Des gens y arrivaient par toutes les portes, et les occupants armés sprintaient pour s'abriter.

Il ne restait qu'un chemin pour Bolan. Vers Joe Stanno. Il rampa sous les tables vers l'endroit où le blessé était étendu et d'où il le regardait arriver.

Stanno était percé comme une passoire. Il saignait abondamment du torse et du ventre et un filet de sang dégoulinait du

coin de ses lèvres. Là où Bolan lui avait placé deux balles, son pantalon rougissait rapidement.

Son arme était tombée par terre, et il avait le nez dessus. Il leva la tête du sol et demanda à Bolan :

— Dis, mon gars, j'ai eu lequel ? Pat ou Mike ?

— Je crois les deux, Joe, fit Bolan de sa voix normale.

Joe « the Monster » sourit, puis toussa et recracha du sang.

— J'savais bien qu'ils étaient pas si durs que ça.

Il reposa la tête sous la table de *craps* et mourut.

Une nuée de balles s'abattit au même instant contre la table, et Bolan continua son chemin. Sur le flanc il entendit Max Keno chuchoter :

— Patron, qu'est-ce qui se passe ?

— Le moment de vérité, Max, lui lança-t-il. Sauve-toi, t'occupe pas de moi.

Une telle situation n'était jamais arrivée à Max Keno. Après toute une vie passée à s'occuper de la sauvegarde des autres il ne pouvait pas concevoir de s'occuper de lui-même.

Il rampa rapidement près de Bolan et chuchota :

— Par la cuisine, patron, c'est le meilleur chemin.

Un Talifero descendait l'escalier de l'appartement de Vito au pas de course, il était suivi d'un autre type. Bolan l'entendit s'écrier :

— C'est lui ! C'est Bolan !

Bolan expédia un parabellum vers la cage de l'escalier et il vit le tissu de la chemise de Talifero éclater et s'imprégner de sang, et le tueur s'écroula.

Quelqu'un hurla :

— *Il a eu le patron !*

Bolan avait perdu ses lunettes violettes dans la mêlée, et à présent Max Keno le dévisageait avec incrédulité. Mais cette révélation n'eut pour ainsi dire aucun effet sur le petit garde du corps. Le patron était le patron, quoi qu'il puisse être à part cela. Le petit type sourit et lança :

— Suivez-moi, patron.

Il n'y avait pas d'alternative et il ne restait plus beaucoup de temps. Bolan roula sur lui-même et se glissa dans cette jungle de

tapis verts et de pieds de table en acajou. Le chemin lui paraissait interminable. Enfin il entendit Max grogner :

— Allez-y, tout droit. J'vais vous couvrir.

Bolan s'élança vers une porte masquée d'un rideau. Il n'y avait que quelques mètres à parcourir. Des armes se mirent à tonner et cracher. Des balles brûlantes cinglaient autour de lui, s'écrasaient contre le mur et éraflaient les tables. Derrière lui, il entendait les ripostes méthodiques de Max Keno. Il y eut subitement un silence, les revolvers s'étaient tus.

Il entendit aussi une voix qui proclamait :

— Nous sommes des agents fédéraux ! Cessez le feu et jetez tous vos armes !

Mais Bolan était passé entre les battants du rideau et il descendait encourant un petit couloir qui menait jusqu'aux cuisines.

La porte s'ouvrit devant lui, et Bolan s'arrêta net.

Harold Brognola se tenait devant lui, lui barrant le chemin, un fusil au canon scié à la main.

L'homme de Washington n'avait pas l'air heureux et il hésita une fraction de seconde.

Mais cet infime instant sauva Bolan qui vit une petite forme se ruer devant lui.

Max Keno, garde du corps de carrière, réagissant par réflexe, se jeta entre la vie et la mort, protégeant ainsi le sacro-saint corps de son patron.

Il encaissa la décharge en pleine poitrine, tira lui-même par réflexe et fut projeté de côté par l'impact des chevrotines.

Le fusil tomba des mains de Brognola, et il s'effondra, atteint à la cuisse par la balle de Keno.

Son regard croisa celui de Bolan. Puis celui-ci jeta un dernier coup d'œil triste sur le corps recroquevillé du petit Max, posant au passage la main sur l'épaule de Brognola.

Les secondes; toujours les secondes.

Il avait déjà l'impression qu'il avait perdu trop de temps et, lorsqu'il déboucha dans la cuisine, il en eut la certitude. Un groupe d'hommes en costume de soie arrivait de la salle à manger de l'autre côté de la cuisine.

Une voix familière s'éleva derrière Bolan :

— Attention !

Bolan rechargeait le Beretta, une opération qui ne durait qu'une fraction de seconde, et se jetait simultanément de côté.

La blonde, Toby Ranger, Miss Grande-Gueule elle-même, apparut sur le côté. Elle portait le même ensemble inexistant que la première fois où il l'avait vue et elle tenait à la main un petit pistolet rageur.

Devant eux, les types saisis dans l'encadrement de la porte rendirent quelques balles puis battirent en retraite, poussés par les petits projectiles de Miss Ranger.

Bolan leur expédia également trois parabellum puis il saisit la fille par la main et la traîna vers la porte du fond. Le personnel de la cuisine avait déjà emprunté cette direction avec une rapidité qui lui faisait honneur. Bolan suivit l'exode.

Ils sortirent enfin, et la fille chuchota :

— Le désert ! c'est votre seule chance !

— Pas exactement, marmonna-t-il en l'abandonnant près d'un cuisinier en toque blanche.

Il courut jusqu'à l'angle du bâtiment et commença à grimper vers le toit par une échelle de service.

Il était vingt heures cinquante-neuf.

Malgré tout, il était dans les temps.

Il crut entendre le sifflement aigu d'une turbine et les chocs des pales à l'instant où il atteignait le toit du casino.

La fille montait derrière lui.

— Foutez le camp ! lui lança-t-il.

— J'espère que vous savez ce que vous faites ! fit-elle d'Une voix essoufflée. Donnez-moi un coup de main !

Il y eut des bruits d'hommes au sol, et il se décida. Il lui saisit le bras et la tira par-dessus le parapet et expédia dans le même mouvement trois balles.

— Merde ! s'écria une voix.

Une rafale passa par-dessus le parapet.

Le toit était plat, il y avait largement la place pour faire atterrir un hélicoptère.

Quelqu'un se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre dans l'hôtel au troisième étage, en face de la position de Bolan. Ils étaient même

plusieurs. Bolan essayait de les garder à l'œil, de couvrir ses arrières près de l'échelle et de surveiller l'hélicoptère.

— Merci de votre aide, lança-t-il à la fille, mais…

Elle se pencha lestement et appuya sur la détente de son petit pistolet. Bolan entendit le clic du chien sur une cartouche vide. Il se retourna et envoya un parabellum marquer le front d'un assaillant qui venait de passer la tête par-dessus le parapet. L'homme disparut en poussant un grognement.

— Est-ce que j'entends un hélicoptère ? s'écria soudainement Toby.

— Je l'espère, marmonna-t-il.

Puis l'appareil sortit de la nuit et s'illumina dans le néon du *Strip.* Les types de l'hôtel venaient de voir la machine et les deux formes isolées sur le toit aussi. On bougeait dans ce coin, et Bolan vit rapidement le canon d'une carabine. Il déchargea rapidement le Beretta vers la fenêtre, et l'hélicoptère vint flotter au-dessus de sa tête.

Une échelle de corde tomba de l'appareil. Bolan s'en saisit et tira la fille près de lui.

— Montez ! ordonna-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, moi, je m'arrête ici. Bonne chance, Grincheux. On se retrouvera.

Il perdit une de ses précieuses secondes pour la dévisager puis il comprit.

— Comme vous voudrez, fit-il.

Puis il grimpa rapidement.

— Allez-y ! cria-t-il lorsqu'il fut à mi-chemin et gesticula pour se faire comprendre.

Ce fut la montée, et le désert s'éloigna sous lui. Le néon diminua et lui parut très vite insignifiant.

ÉPILOGUE

— Vous aviez dit vingt et une heures, s'écria le pilote qui essayait de se faire entendre malgré le vacarme des rotors. Ça allait ?

— De justesse ! lui lança Bolan.

Oui, de justesse.

Il avait fait un drôle de coup à Las Vegas.

Il espérait que Carl Lyons s'en tirerait grâce à ce coup.

Il avait réussi à découper un peu de la pourriture qui recouvrait les USA. Cette pourriture reviendrait… mais il avait fait de son mieux.

Il avait pourtant connu des gens bien au cours de cette équipée. Certains y avaient laissé leur peau.

Il espérait que Brognola ne prendrait pas trop au tragique son échec, et il en était même persuadé.

Il avait pu mieux connaître les petits du Milieu. Les petits. A part sa taille, Max Keno s'était plutôt montré grand. Bolan ne l'oublierait jamais.

Quant aux Talifero… il espérait qu'ils avaient versé assez de sang… mais il s'en moquait un peu. C'étaient eux qui lui faisaient la vendetta. Cependant, il ne rayerait pas leurs noms de sa liste… Il les avait crus morts une fois, et il s'était trompé.

Tommy Anders était un type extraordinaire et Bolan souhaitait qu'il ne se retire pas de la scène américaine.

Quant à la blonde… Bolan s'en voulait un peu, là. Qu'était-elle au juste ? FBI ? Travaillait-elle avec Lyons ? Est-ce qu'Anders aussi faisait partie de l'équipe fédérale ?

Il poussa un soupir puis se dit qu'elle s'en tirerait… mais il se demanda comment elle était *vraiment.* Elle avait joué un rôle. Tout comme lui avait simulé le personnage de Vinton. Se rencontreraient-ils un jour ?

Logiquement, oui. Tous les agents de l'ordre semblaient revenir sur le chemin de Bolan. Le monde guerrier était petit.

Et maintenant… où allait-il ?

Il se retourna pour dévisager le comptable-chef qui se recroquevillait à l'arrière avec ses sacs pleins de fric.

— San Juan ? lui cria Bolan.

Le type cligna des yeux puis agita peureusement la tête.

— Formidable ! hurla Bolan. Je vous y accompagne !

Le type agita une fois de plus la tête puis détourna le regard.

Bolan se détendit et s'installa plus confortablement.

Las Vegas n'était plus qu'un point lumineux sur l'horizon. Ils filaient à basse altitude pour éviter d'être repérés par les radars. Bolan savait que le petit appareil n'avait pas une grande autonomie mais il savait également qu'il y avait quelque part un appareil plus important qui les emporterait vers les Caraïbes. Il y avait des moments pendant lesquels Bolan admirait franchement l'efficacité de la Mafia.

Il attendait, anxieux, le but du voyage. Le carrousel des Caraïbes promettait.

Il n'avait pas remporté une grande victoire à Las Vegas mais il avait réalisé le rêve de quelques millions de joueurs; il avait battu la maison à son propre jeu. Il avait fait sauter la banque.

Il se mit à sourire en y pensant.

La route était déjà longue, et elle semblait vouloir s'allonger encore. Et peut-être l'attendrait-on à l'atterrissage. Il alluma une cigarette et examina son âme. Elle était encore intacte.

— Salut, San Juan, murmura-t-il.